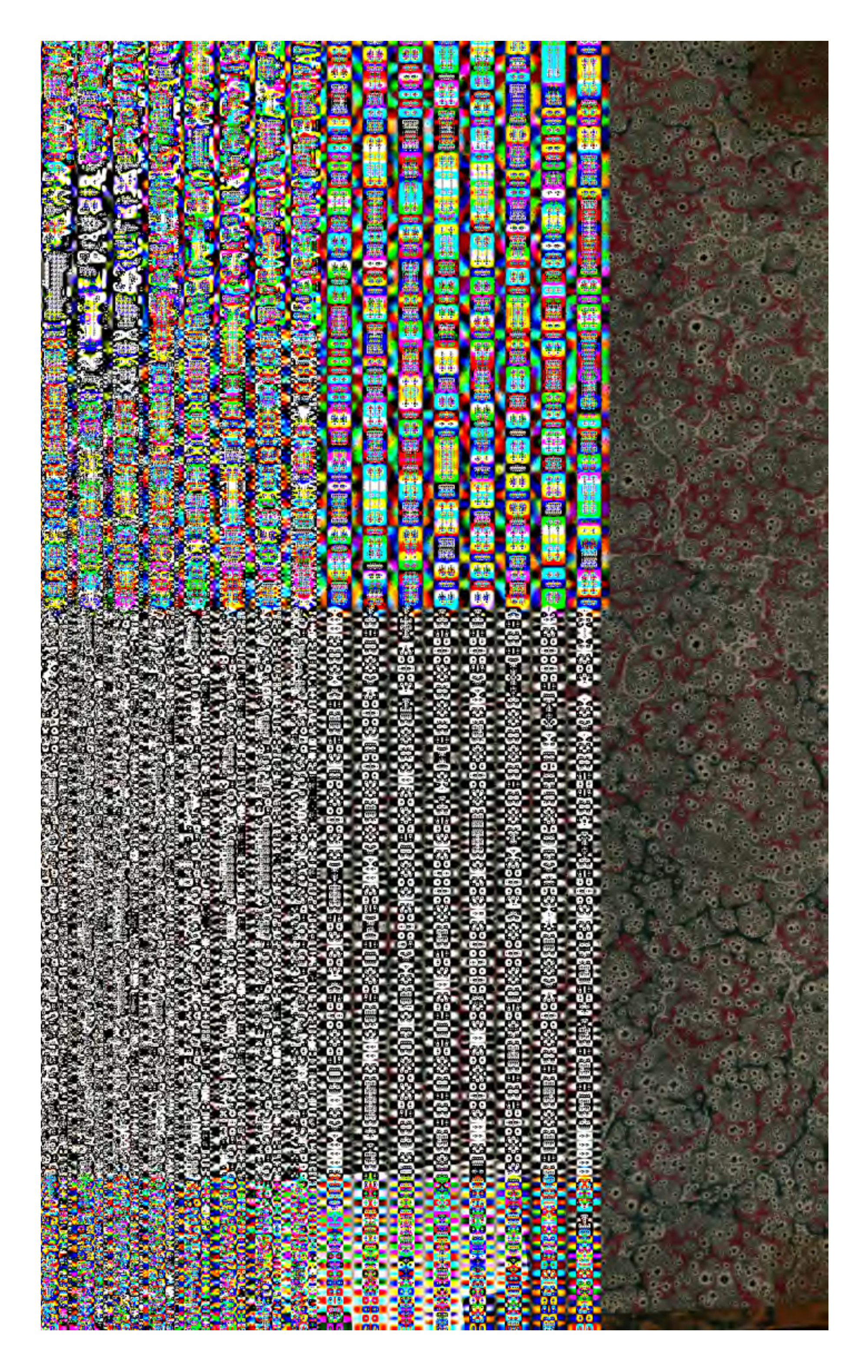
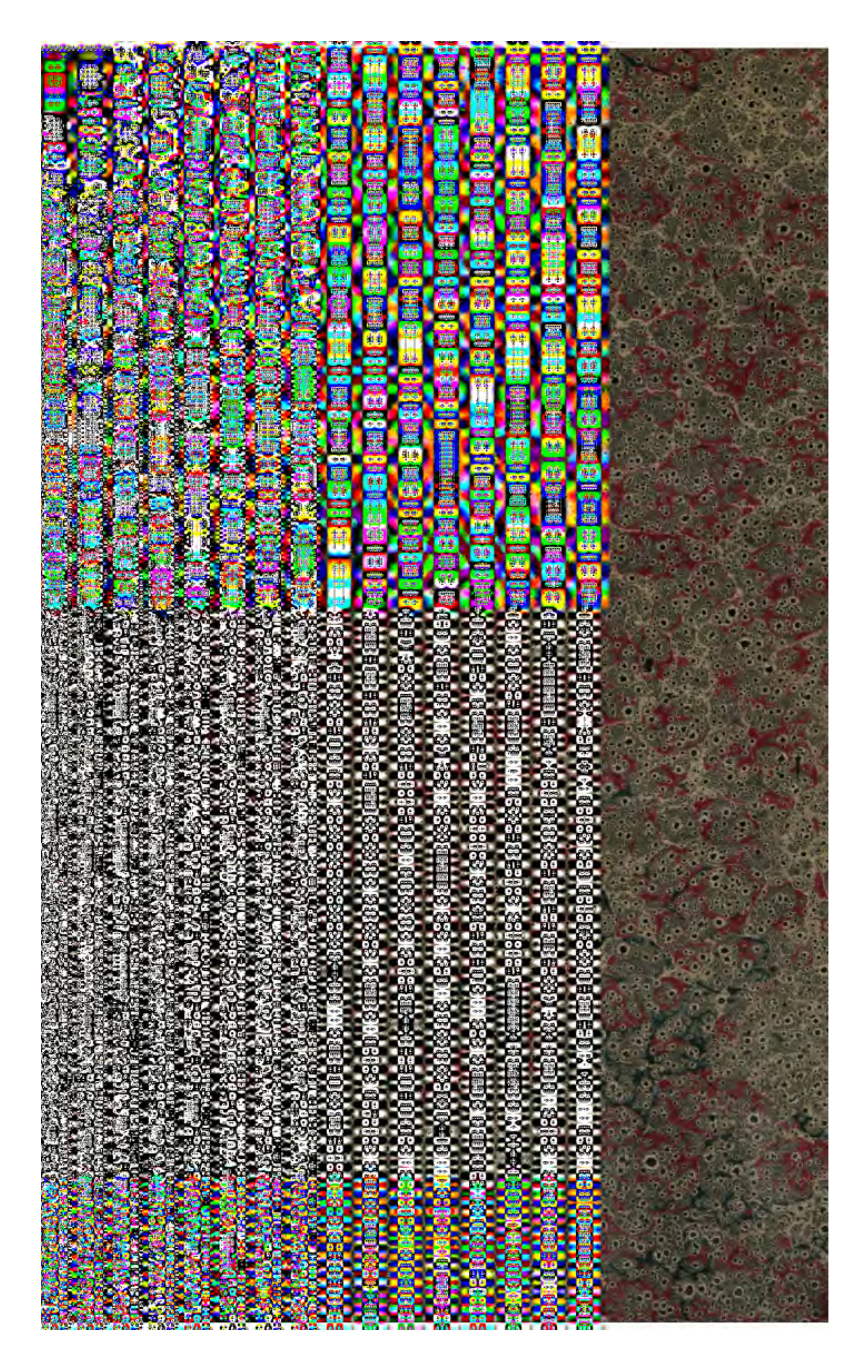
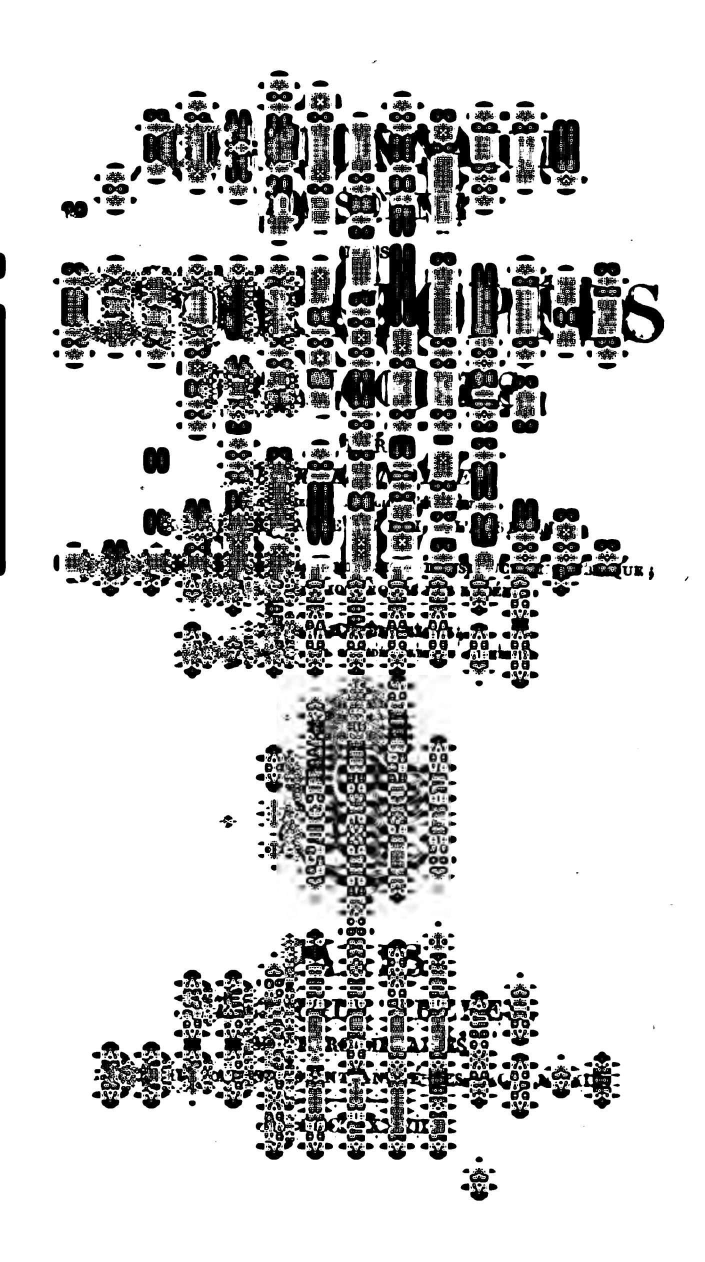


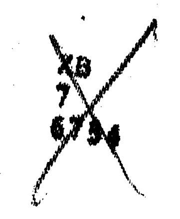


ONOMATOPÉES

FRANÇOISES.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE G. DOYEN, RUE SAINT-JACQUES, N. 38.





61125465

LE CONSEILLER D'ÉTAT,

DIRECTEUR-GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,

A MONSIEUR CHARLES NODIER,

Étudiant à Besançon, département du Doubs.

Le 5 avril 1806.

Je vous renvoie ci-joint, monsieur, votre manuscrit des ONOMATOPÉES FRANÇOISES, dont il m'a été rendu un compte très-avantageux. C'est avec satisfaction que je vous félicite de vos succès dans une partie qui avoit été peu approfondie jusqu'à ce jour.

Votre ouvrage est indiqué pour faire partie de ceux qui doivent composer les bibliothèques des lycées.

J'ai l'honneur, etc.

FOURCROY.

PRÉFACE.

On a désiré quelquefois un Dictionnaire des Onomatopées françoises. On a cru que ce recueil seroit utile à ceux qui étudient notre langue, et je souhaite que mon ouvrage ne trompe pas cette espérance.

Il y a, sans doute, peu de mérite à ces sortes de compilations. Ce sont de ces travaux qui, suivant l'expression de Duverdier, exigent plus de zèle que talent, et plus de patience que d'industrie. Mais c'est en cela même qu'ils sont dignes de quelque considération, quand ils atteignent leur but, puisqu'ils supposent à la fois du désintéressement et du courage. On connoît ces vers de Scaliger :

Si quem dura manet sententia judicis olim,
Damnatum ærumnis suppliciisque caput :
Hunc neque fabrili lassent ergastula massa,

Nec rigidas vexent fossa metalla manus.
Lexica contextat : nam, cætera quid moror? Omnes
Pœnarum facies hic labor unus habet.

« L'Onomatopée, dit Dumarsais, est une figure « par laquelle un mot imite le son naturel de ce « qu'il signifie. On réduit sous cette figure les « mots formés par imitation du son, comme le « *glouglou* de la bouteille : le *cliquetis*, c'est-à-« dire le bruit que font les boucliers, les épées, et « autres armes, en se choquant : le *tric trac*, qu'on « appeloit autrefois *tic tac*, sorte de jeu assez com-« mun, ainsi nommé du bruit que font les dames « et les dez dont on se sert à ce jeu : *tinnitus acris*, « tintement, c'est le son clair et aigu des métaux : « *bilbire, bilbit amphora*, la petite bouteille qui « fait glouglou; on le dit d'une petite bouteille « dont le goulot est étroit : *taratantara*, c'est le « bruit de la trompette,

At tuba terribili sonitu taratantara dixit.

« C'est un ancien vers d'Ennius, au rapport de « Servius. Virgile en a changé le dernier hémisti-« che qu'il n'a pas trouvé assez digne de la poésie « épique; voyez Servius sur ce vers de Virgile :

At tuba terribilem sonitum procul ære canoro
Increpuit.

« *Cachinnus*, c'est un rire immodéré. *Ca-* « *chinno, onis*, se dit d'un homme qui rit sans re- « tenue. Ces deux mots sont formés du son ou du « bruit que l'on entend quand quelqu'un rit avec « éclat.

« Il y a aussi plusieurs mots qui expriment le « cri des animaux, comme *bêler*, qui se dit des « brebis.

« *Baubari*, aboyer, se dit des gros chiens. *La-* « *trare*, aboyer, hurler, c'est le mot générique. « *Mutire*, parler entre les dents, murmurer, gron- « der comme les chiens. Les noms de plusieurs « animaux sont tirés de leurs cris, surtout dans « les langues originales.

« *Upupa*, huppe, hibou.

« *Cuculus*, qu'on prononçoit *coucoulous*, un « coucou, oiseau.

« *Hirundo*, une hirondelle.

« *Hulula*, une chouette.

« *Bubo*, un hibou.

« *Gracculus*, un choucas, espèce de corneille.

« *Gallina*, une poule.... »

« Le nom de cette figure est composé de deux « mots grecs, Ονομα (*onoma*), *nomen*, et Ποιέω « (*poïéô*), *fingo*. *Nominis seu vocabuli fictio*. »

Il paroîtra peut-être étonnant qu'on ne puisse citer sur l'onomatopée que cette notice imparfaite, et à peu près insignifiante. Elle n'a été traitée qu'en passant par Dumarsais, parce que les détails auxquels elle auroit pu le conduire étoient étrangers au plan et à la marche de son ouvrage. Ici même il seroit hors de propos d'épuiser cette matière, et de rassembler les raisonnements qui attestent que les langues n'ont pas eu d'autre type, et n'ont pas suivi dans leur formation d'autre mode que cette figure. En attendant que je puisse offrir au public le résultat des études dont cette question a été pour moi l'objet, je dois me borner à des applications purement classiques; et si j'y attache cependant quelques considérations élémentaires qui feront pressentir mon système, c'est que j'ai cru qu'il étoit nécessaire, à la tête d'un recueil d'onomatopées, de donner de l'onomatopée une idée plus distincte et plus précise que celles qu'on puiseroit dans les vagues définitions des rhéteurs.

La parole est le signe de la pensée.

L'écriture est le signe de la parole.

Pour faire passer une sensation dans l'esprit

des autres, on a dû représenter l'objet qui la produisoit par son bruit ou par sa figure.

Les noms des choses, parlés, ont donc été l'imitation de leurs sons, et les noms des choses, écrits, l'imitation de leurs formes.

L'onomatopée est donc le type des langues prononcées, et l'hiéroglyphe, le type des langues écrites.

Les êtres qui n'ont pas des formes propres et des bruits particuliers n'ont été dénommés que par analogie, soit dans le langage, soit dans l'écriture.

Les abstractions morales qui sont plus ou moins postérieures à l'établissement des premières sociétés, du moins en très-grande partie, ont dû être dénommées, conformément à la même règle.

Les premiers rapports des choses sensibles et des choses intellectuelles, tels qu'ils ont été saisis par des sens neufs, ayant échappé à nos organes, à travers la succession des temps, ne peuvent être que difficilement retrouvés. Les motifs qui ont déterminé la désignation de ces idées étant assez généralement perdus, il restera dans les langues une partie qu'on peut appeler la langue abstraite, et dont l'origine ne se démontrera que par une longue suite d'analyses et de comparaisons,

L'autre partie s'expliquera d'elle-même. La nature se nomme.

On auroit tort de conclure cependant que, suivant les principes que j'émets, tous les hommes dussent parler la même langue, ou que toutes les langues, du moins, dussent rapporter leurs termes aux mêmes racines; car, non-seulement les objets physiques ne nous apparoissent pas à tous sous les mêmes rapports, en raison de la variété de notre organisation; mais encore il n'en est aucun qui ne puisse nous apparoître sous un grand nombre de rapports différents, parmi lesquels notre choix s'est fixé quand il s'est agi de déterminer des signes. Il n'est donc pas surprenant que, dans des temps postérieurs à la création d'une langue première, et après de grandes révolutions du globe, qui ont dispersé les hommes et effacé les traditions, on en soit venu à reconstruire de nouvelles langues, formées sur des racines nouvelles; mais le procédé aura été le même, l'analyse de ces langues n'exigera que le même genre d'études, et on remontera par elles, comme par les langues antérieurement parlées, aux racines naturelles, seule et véritable source de tout idiome.

Il en sera de même des mots à sens abstrait ou

figuré, car l'esprit ne fait pas partout les mêmes comparaisons et ne saisit pas toujours les mêmes analogies. Tel aperçoit entre deux objets une relation qui n'y sera point pour les autres, ou qui ne se révélera à leur esprit qu'au moyen d'une série d'observations moins rapides.

Ces modifications, dans la nature des sons dont se composent les langues, dépendent de toutes sortes d'influences dont il seroit trop long d'examiner l'effet; mais celle des climats s'y fait surtout reconnoître. Dans le vocabulaire des pays chauds, tous les mots sont vocaux et fluides. Le grec a une emphase majestueuse, comme le bruit des flots du Pénée. L'italien roule dans ses syllabes sonores, le murmure des cascatelles et le frémissement des oliviers. Dans celui des pays froids, tous les mots sont rudes et consonnants; leurs sons retentissants et heurtés rappellent la rumeur des torrents, le cri des sapins que l'orage courbe, et le fracas des rocs qui s'écroulent.

L'extension des sons radicaux qui expriment une chose bruyante à des sensations d'un autre ordre n'est pas plus difficile à comprendre. Parmi les sensations de l'homme, il n'y en a qu'un certain nombre qui soient propres au sens de l'ouïe, mais comme c'est à ce sens que s'adresse

la parole, et que c'est par lui qu'elle transmet le signe de l'objet qui nous frappe, toutes les expressions paroissent formées pour lui. Des sons ne peuvent exprimer par eux-mêmes les sensations de la vue, du goût, du tact, et de l'odorat; mais ces sensations peuvent se comparer jusqu'à un certain point avec celle de l'ouïe, et se rendre manifestes par leur secours. Ces comparaisons n'ont rien d'ailleurs qui ne soit naturel et facile. C'est à elles que toutes les langues doivent les figures, et tout concourt à prouver que le langage de l'homme primitif étoit très-figuré.

Quand on dit qu'une couleur est éclatante, par exemple, on n'entend point par là qu'une couleur puisse produire sur l'organe auditif la sensation d'un bruit violent, comme celui dont la racine du mot *éclatant* est l'expression; mais bien que cette couleur produit sur l'organe visuel une sensation vive et forte comme celle à laquelle on la compare.

L'impression que font éprouver à l'organe du goût les substances âcres, âpres ou aigres, n'est accompagnée d'aucun bruit qui reproduise à l'oreille la racine de ces mots qualificatifs; mais elle rappelle à l'organe de l'ouïe les impressions qui ont agi sur lui d'une manière analogue. Si

on étoit porté à croire que ces idées sont forcées, et que l'esprit ne fait pas aisément les comparaisons de sensations, il suffiroit de jeter un coup d'œil sur les poésies primitives qui en sont remplies, ou de donner un instant à la conversation d'un homme ingénieux et simple. Le langage des enfants abonde en figures de cette espèce, et, au défaut du terme propre, ils emploient souvent le signe d'une sensation étrangère pour représenter la leur. Les femmes, qui ont la sensibilité plus délicate, et qui saisissent plus vite les rapprochements les plus fins, en font aussi un grand usage. Enfin on peut dire que les sens se servent si nécessairement les uns les autres que, sans les emprunts qu'ils se font, on ne pourroit guère peindre qu'imparfaitement les effets qui leur sont propres, et qu'il n'y a rien qui en rende la perception plus exacte et plus profonde.

Indépendamment des mots formés par imitation, il y a dans les langues un très-grand nombre de mots qui, sans avoir la même origine, n'en sont pas moins composés très-naturellement, et doivent être rapportés à la même figure, c'est-à-dire à l'onomatopée, littéralement, *fiction de nom*.

Par exemple, chaque touche vocale étant appropriée à deux ou trois sons particuliers, on ne

s'étonnera pas que le nom de ces touches ait été construit sur les sons auxquels elles étoient affectées. C'est ce que j'appellerai langue mécanique. Ainsi la lettre labiale B a désigné initialement dès le commencement des langues l'organe qui la forme.

Les lettres dentales D et P ont caractérisé les dents.

Les lettres gutturales G et K expriment universellement l'idée de gorge et de gosier.

La nazale N indique le nez.

La lettre L a été consacrée à la langue, parce qu'elle est le plus liquide des sons que la langue forme, et que la langue, pour la prononcer, ne faisant qu'agir contre la voûte du palais, en paroît d'abord la seule touche et le seul agent.

Qui ne voit quelles immenses générations cette petite quantité de mots a pu fournir, et jusqu'à quel point leurs dérivations ont dû s'étendre dans les langues?

Ensuite, en considérant, avec tous les philosophes qui ont analysé la parole, les sons simples ou vocaux comme la première langue de l'homme, et en passant de là aux sons compliqués ou consonnants, qui ont dû se succéder suivant le degré de facilité de leur prononciation, nous verrons

les langues s'enrichir d'une immense famille d'expressions également naturelles, et c'est ce que j'appelle la langue puérile, parce qu'elle se retrouve tout entière dans le premier langage des enfants.

Le désir, la haine, l'épouvante, le plaisir, toutes les passions que peut éprouver l'homme si voisin de son berceau, ne se manifestent d'abord que par une émission de sons simples, de cris ou de vagissements. C'est sa langue vocale.

Il invente de nouvelles lettres à mesure que ses organes se développent, et qu'il commence à juger de leurs rapports et de leurs actions réciproques. Il apprend l'emploi des touches de la parole. C'est sa langue consonnante ou articulée.

Mais comme il ne s'en instruit que lentement, et dans un ordre successif, en allant du plus simple au plus composé, les sons dont l'artifice est le plus facile sont les premiers qu'il saisisse, et par conséquent les premiers qu'il attache à ses idées. Telles sont les lettres labiales.

Aussi observe-t-on que ces lettres sont les caractéristiques de toutes les idées essentiellement premières qu'admet l'esprit des enfants. C'est par elles qu'ils désignent presque toutes les choses qui les touchent immédiatement, comme le *bien*

et le *mal* physique, les rapports de *parenté* les plus prochains, le *boire,* le *manger,* l'action même de *parler,* etc.

Parcourez les peuples de l'univers, anciens et modernes, dit M. de Brosse; vous verrez que dans tous les siècles et dans toutes les contrées, on emploie la lettre de lèvre, ou à son défaut la lettre de dent, ou toutes les deux ensemble, dans la construction des mots enfantins qui représentent ceux de *père* et de *mère*.

Le Chananéen, continue-t-il, l'Hébreu, le Syriaque, l'Arabe, et autres dérivés de l'Assyrien et du Phénicien, que nous n'avons plus, disent *aB, aBBa, aVa, aBoh, aBou;*

Le Grec, le Latin, l'Italien, l'Espagnol, le François: *PaTer, PaDre, Père;*

L'Istrien, le Catalan, le Portugais, le Gascon: *Pari, Para, Pae, Paire;*

Le Tudesque, le Francisque, l'Anglo-Saxon, le Belgique, le Flamand, le Frison, le Rhunique, le Scandinave, l'Écossois, l'Anglois, l'Allemand, le Persan, et autres qui paroissent dérivés du Scythe: *FaDer, FaTer, VaTTer, VaDer, PaDer, Payer, Peer, Feer, FoeDor, FaDiir, FaTher, FaTTer,* etc.

L'Arcadien, *FaVor;*

Le Malabare, *PiTaVe;*

Le Chingulois de l'île Ceylan, *PiTa;*

L'Éthiopien, l'Abyssin, le Mélindien des côtes d'Afrique, et autres qui paroissent dérivés de l'Arabe : *aBi, aBBa, aBa, BaBa;*

Le Turc, *BaBa;*

Le Moresque, *aBBé;*

Le Sarde, *BaBu;*

L'ancien Rhoetique, *PaPa;*

Le Hongrois, *aPa;*

Le Malais de l'Inde et du Bengale, *BaPPa;*

Le Balie des Siamois, *Poo;*

Le Mogol, *BaaB;*

Le Tangut, *haPa;*

Le Thibet, *Fa;*

Le Hottentot, *Bo;*

Les Chinois, l'Annamitique du Tunquin, *Fu, PHu;*

Le Tartare, *BaBa;*

Le Mantcheou, *aMa;*

Le Tunguz, *aMin;*

Le Géorgien et l'Ibérien, *MaMa;*

Le Caraïbe, *BaBa;*

Le Groënlandois, *uBia;*

Le Galibis, *BaBa;*

Le Sauvage de la rivière des Amazones, *PaPe;*

Le Kalmoukc, *aBega;*

Le Samoïède, *aBaM;*

Le Moluquois, *BaPa;*

Le Talmoul, *BiTa, ViDa;*

Passant ensuite à la lettre de dent, le même savant rapporte les synonymies de l'Égyptien, du Cophte, de l'Africain d'Angola, qui disent *TaauT, TheuT, ThoT, ToT;*

L'Africain du Congo dit *TaT;*

Le Cimraëc, le Celtique, l'Armorique, le Bas-Breton, le Gallois, le Cantabre disent *TaaT, TaaD, TaD, TaTh, Taz, aiTa;*

L'Irlandois, *naThair;*

Le Gothique, *aTTa;*

L'Épirote, *aTTi;*

Le Frison, *haiTe;*

Le Valaque, *TaTul;*

L'Esclavon, le Russe, le Polonois, le Bohémien, le Dalmate, le Croate, le Vandale, le Bulgare, le Servite, le Carnique, le Lusacien, et autres dérivés de l'ancien illyrien et de l'ancien sarmate : *oTTsc, oTsche, oTshe,* ou par corruption, *oïeze, woTzo, wschzi, oTzki, wosche;*

Le sauvage de la Nouvelle-Zemble, *oTcze;*

Le Lapon, *aTTi;*

Le Livonien, le Curlandois, le Prussien, le Li-

thuanien, le Mecklenbourgeois : *TaBas, Tewes, Tews, Thawe, Tewe;*

Le Hongrois, *aTyank, aTya;*

Les Sauvages du Canada, *aisTan, ayTan, ouTa, aDaTTi;*

Le Huron, *aihTaha;*

Le Groënlandais, *aTTaTa;*

Le Mexicain, *TaThli;*

Le Brasilien, *TuBa;*

Le Sybérien, *aTaï;*

Le Russe, *oTeTze,* etc.

Je ne serois même point étonné qu'on m'alléguât que la lettre dentale de l'une et de l'autre touche paroît déjà d'un artifice un peu difficile pour ces premiers essais de la parole, et que l'expérience prouve d'ailleurs que les enfants ne l'emploient point successivement, mais simultanément avec les lettres labiales. Il sera aisé de répondre à cette objection, en rappelant simplement que l'articulation de cette lettre nous est apprise, en quelque sorte, dès le premier jour de la vie, puisque la succion du sein de la mère se fait nécessairement avec un petit claquement de la langue contre la partie la plus extérieure du palais, à l'origine des dents, ou plutôt vers la place qu'elles doivent occuper, et que ce bruit

ne peut être représenté que par la lettre dentale douce ou forte. Aussi voit-on que le son *thet* ou *theta*, représenté chez les Grecs par une lettre qui a la forme de la mamelle avec son mamelon (Θ), est, dans toutes les langues connues, le type ou la racine des signes servant à exprimer les idées qui ont rapport à l'action de teter, comme de ceux qui désignent les premières relations de parenté.

Veut-on s'assurer de l'affinité de la langue puérile et de la langue primitive dans leurs progrès? Que l'on consulte les vocabulaires recueillis par les voyageurs et les missionnaires chez les peuples incivilisés, on verra que presque tous leurs mots sont composés de voyelles et de consonnes des premières touches.

C'est encore guidé par le même principe d'imitation et d'analogie, que l'homme a composé un grand nombre de mots, d'après l'affinité de nature qu'il a cru apercevoir entre le son de certaines lettres et l'esprit de certaines idées. La lettre H, par exemple, voyelle indéterminée, ou plutôt signe particulier d'aspiration, qu'on attache quelquefois aux voyelles, fut propre à exprimer imitativement tous les accidents de la respiration humaine; mais en la considérant sous le rapport

de son esprit, et en prenant égard à la manière dont elle est formée, qui a quelque chose d'un empressement avide, d'une rapacité impatiente, on la consacra à représenter les idées qui ont rapport à l'action de saisir ou de dérober. La palatale roulante R peignoit à l'oreille un bruit mécanique engendré par le mouvement circulaire des corps; et comme on ne peut faire rendre ce son à la touche, par un mouvement simple et indécomposable de la langue, mais seulement par un *frôlement* rapide et prolongé de cet instrument, il est devenu le caractère de tous les signes par lesquels on avoit à rendre l'idée de continuité, de répétition, de renouvellement; et cela s'est opéré d'une manière si naturelle, qu'il est commun dans les langues de le voir unir capricieusement et sans règles à toutes les espèces de mots dans lesquels on a besoin d'indiquer la reproduction ou la multiplicité d'action, et que le peuple l'emploie tous les jours arbitrairement à cet usage.

« On peut remarquer, dit M. de Châteaubriand « sur ce sujet, que la première voyelle de l'alpha- « bet se trouve dans presque tous les mots qui « peignent les scènes de la campagne, comme dans « *charrue*, *vache*, *cheval*, *labourage*, *vallée*,

« *montagne, arbre, pâturage, laitage*, etc.; et « dans les épithètes qui ordinairement accompa- « gnent ces noms, tels que *pesante, champêtre,* « *laborieux, grasse, agreste, frais, délectable,* « etc. Cette observation tombe avec la même jus- « tesse sur tous les idiomes connus. La lettre *a* « ayant été découverte la première, comme étant « la première émission naturelle de la voix, les « hommes, alors pasteurs, l'ont employée dans « tous les mots qui composoient le simple diction- « naire de leur vie. L'égalité de leurs mœurs et le « peu de variété de leurs idées, nécessairement « teintes des images des champs, devoient aussi « rappeler le retour des mêmes sons dans le lan- « gage. Le son de l'*a* convient au calme d'un cœur « champêtre et à la paix des tableaux rustiques. « L'accent d'une ame passionnée est aigu, sifflant, « précipité; l'*a* est trop long pour elle : il faut une « bouche pastorale qui puisse prendre le temps « de le prononcer avec lenteur. Mais toutefois il « entre fort bien encore dans les plaintes, dans « les larmes amoureuses, et dans les naïfs *hélas* « d'un chevrier. Enfin la nature fait entendre « cette lettre rurale dans ses bruits, et une oreille « attentive peut la reconnoître diversement ac- « centuée, dans les murmures de certains ombra-

« ges, comme dans celui du tremble et du liége, « dans la première voix ou la finale du bêlement « des troupeaux, et la nuit dans les aboiements « du chien rustique. »

L'onomatopée est d'un grand secours aux poètes, puisqu'elle est comme l'ame de l'harmonie pittoresque et de la poésie imitative.

Quels qu'ils soient, aux objets conformez votre ton.
Ainsi que par les mots exprimez par le son.
Peignez en vers légers l'amant léger de Flore.
Qu'un doux ruisseau murmure en vers plus doux encore.
Entend-on d'un torrent les ondes bouillonner,
Le vers tumultueux en roulant doit tonner;
Que d'un pas lent et lourd le bœuf fende la plaine;
Chaque syllabe pèse, et chaque mot se traîne.
Mais si le daim léger bondit, vole et fend l'air,
Le vers vole et le suit aussi prompt que l'éclair.
Ainsi de votre chant la marche cadencée
Imite l'action et note la pensée.

On voit qu'indépendamment des onomatopées nombreuses qu'a employées le poète, il a trouvé un autre moyen d'harmonie dans le concours heureux de certains mots choisis, qui, sans être imitatifs par eux-mêmes, produisent cependant une imitation parfaite.

Que d'un pas lent et lourd le bœuf fende la plaine.

Ce vers, par exemple, est composé de monosyllabes durs et heurtés qui représentent très-bien la marche du bœuf, et qui la notent exactement à l'oreille.

Tout le monde se rappelle cet admirable passage de Boileau, dans le poème du *Lutrin* :

> Ses ais demi pourris que l'âge a relâchés
> Sont à coups de maillet unis et rapprochés.
> Sous les coups redoublés tous les bancs retentissent ;
> Les murs en sont émus, les voûtes en mugissent,
> Et l'orgue même en pousse un long gémissement.
> Que fais-tu, chantre, hélas ! dans ce triste moment ?
> Tu dors d'un profond somme.

Cet hémistiche ne le cède en rien au *procumbit humi bos* de Virgile.

Ces exemples ne sont pas rares chez les Latins, et surtout dans ce dernier poète. Il n'est personne qui n'ait entendu citer ces vers d'une si riche harmonie :

> *Tum ferri rigor atque argutæ lamina serræ.*

> *Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.*
> *Necdum etiam audierant inflari classica, necdum*
> *Impositos duris crepitare incudibus enses.*

> *Luctantes ventos, tempestatesque sonoras.*

Continuò ventis surgentibus, aut freta ponti
Incipiunt agitata tumescere, et aridus altis
Montibus audiri fragor, aut resonantia longè
Littora misceri, et nemorum increbrescere murmur.

On est même parvenu à exprimer les différentes passions de l'ame, au moyen de la seule prosodie.

Ses gardes affligés
Imitoient son silence autour de lui rangés :
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes,
Sa main sur ses chevaux laissoit flotter les rênes ;
Ces superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée
Sembloient se conformer à sa triste pensée.

Et dans Virgile :

Extinctum Nymphæ crudeli funere Daphnim
Flebant.

Mais autant ces belles combinaisons sont agréables et ingénieuses, autant est misérable l'abus qu'on en a fait quelquefois, et principalement de nos jours. Puisqu'on a osé reprocher à Racine un emploi trop recherché de l'onomatopée dans certains vers d'*Andromaque* et de *Phèdre*, que doit-

on penser, en effet, de ces poèmes descriptifs devenus si communs, et qui ne sont, à dire vrai, qu'un entassement laborieux d'expressions étudiées? Cette affectation est tout-à-fait indigne d'un vrai poète, et le résultat de tant d'efforts minutieux n'est bon qu'à augmenter le nombre de ces *nugæ difficiles* si méprisées des gens de goût. Il me seroit trop aisé de montrer à quel point on a porté récemment ce travers d'esprit, et ce que j'en dirois ne seroit peut-être pas sans utilité; mais qu'il me suffise de rappeler la description de l'alouette, par Dubartas, qui est le prototype de toutes les sottises qu'on a faites dès lors en ce genre.

Je ferai la même observation sur les mots purement factices que des auteurs peu délicats dans le choix des termes, ont cru pouvoir créer pour exprimer des sons qu'ils ne savoient pas imiter autrement. Si une pareille fantaisie étoit de nature à devenir contagieuse, la langue seroit bientôt inondée d'onomatopées barbares, et n'offriroit plus qu'une suite de cacophonies intolérables. Le vers macaronique, qui peint les éclats de l'escopette, et le *taratantara* d'Ennius sont de cette espèce; mais il n'y a rien de comparable, parmi les abus de l'harmonie imitative et du langage

factice, au *breke ke koax* de J. B. Rousseau. Il est d'ailleurs important de remarquer qu'il n'est donné qu'aux poètes d'un grand talent d'employer heureusement les effets d'une harmonie rauque et pénible. On ne choque impunément l'oreille, qu'autant qu'il le falloit pour ajouter à la force et à l'éclat de la pensée. Ce sont de ces licences qui veulent être justifiées par le succès, et qu'on ne pardonne qu'en faveur de l'impression qu'elles produisent.

Je parlerai maintenant du plan que je me suis tracé pour la composition de ce Dictionnaire. Mon premier projet étoit de recueillir les onomatopées de tous les peuples, et de faire ainsi une espèce de lexicon polyglote de tous les sons naturels qui restent dans les langues, de manière à remonter, en quelque sorte, à une langue commune et primitive, indépendante des conventions particulières, et universellement intelligible. Mais, sans compter les difficultés essentielles que mon impuissance auroit opposées à l'exécution de cet ouvrage ainsi conçu, et les circonstances qui ont restreint mes recherches, il m'a semblé qu'une énumération raisonnée des onomatopées françoises rempliroit assez bien le dessein le plus important que je me sois proposé, qui est d'épargner

un soin incommode et futile, et de présenter, sous un cadre étroit, une série de rapprochements curieux à ceux que ce genre d'observations intéresse, et qui peuvent en tirer parti pour leurs études.

J'ai cru cependant ne pas devoir négliger les principales onomatopées que les langues mortes ou étrangères ont consacrées; mais je ne les ai recueillies qu'autant qu'elles avoient rapport à des onomatopées françoises, et qu'il résultoit de leur analogie une comparaison instructive et piquante.

Je ne me suis point attaché à rassembler tous les mots dont un son naturel a pu être la racine. Je crois ces mots très-nombreux, mais inutiles à mon plan. Je crois même qu'il n'y en a presque point qu'on ne fasse dériver au besoin de cette espèce d'origine, soit immédiatement, soit par extension. On pourra voir quelques-unes de leurs immenses générations, dans l'ouvrage de M. Court de Gébelin, système spirituel et séduisant, mais encore un peu conjectural, comme tous les systèmes, et dans nombre d'écrits du même genre. Je répète que si l'avenir me laisse quelques loisirs, et que ce foible essai m'obtienne un seul encouragement de l'indulgence, j'entre-

prendrai sans doute un jour de jeter quelque lumière sur cette partie importante de la grammaire générale, et d'appliquer d'une manière plus complète ma théorie des étymologies naturelles. En attendant, il n'y aura ici que des onomatopées incontestables et frappantes, et qu'il sera aisé de ramener à leur racine, sans le secours d'une analyse laborieuse.

Je n'ai pas cherché non plus à rapporter à chaque onomatopée spéciale toutes les expressions qui en sont composées dans notre langue, et tous les modes qu'elle a subis, si ce n'est quand il a pu sortir de cette aride énumération des observations de quelque intérêt. Ceux à qui ces dérivations ne paroîtroient pas si superflues, les retrouveront sans peine en partant du mot typique.

Parmi les onomatopées que j'ai cru devoir recueillir, il en est deux espèces dont l'introduction dans ce dictionnaire a besoin d'être justifiée.

La première se compose des onomatopées que notre langue n'a point encore admises, mais qui s'y sont comme naturalisées par l'usage que d'excellents écrivains en ont fait; la seconde, des onomatopées tombées en désuétude, et qui appartiennent, pour ainsi dire, aujourd'hui à une lan-

gue morte, au françois de nos aïeux. Quand je publiai pour la première fois cet ouvrage, le *purisme* étoit si puissant, et la langue si timide, que je n'osai admettre ces mots suspects de néologisme, ou atteints et convaincus de vétusté, sans leur imposer l'astérisque prohibitif des grammairiens à la mode. Nous avons fait beaucoup de chemin depuis ce temps-là, et nous comprenons, grâce au ciel, que chaque époque a ses classiques et son langage propre, et que tout mot qui a été tenu et employé pour françois par un auteur renommé, dans un âge quelconque de notre littérature, est essentiellement françois, nonobstant les dictionnaires.

Qu'on me permette d'ajouter à ce propos que si la manie du néologisme est extrêmement déplorable pour les lettres, et tend insensiblement à dénaturer les idiomes dans lesquels elle se glisse, il n'en seroit pas moins injuste de repousser sous ce prétexte, un grand nombre de ces expressions vives, caractéristiques, indispensables, dont le génie fait de temps en temps présent aux langues. Il n'appartient à personne d'arrêter irrévocablement les limites d'une langue, et de marquer le point où il devient impossible de rien ajouter à ses richesses. Voltaire, pour qui la nôtre étoit si

opulente et si féconde, l'accuse d'être une *gueuse* fière à qui il faut faire l'aumône malgré elle. J'avoue que je me suis souvent étonné de la voir exclure tel mot qu'elle ne peut remplacer que par une périphrase languissante, et le Dictionnaire que je soumets au public en renferme quelques-uns de ce genre. C'est une témérité qui avait besoin d'apologie.

J'avois écrit le *Dictionnaire des Onomatopées*, loin de la plus grande partie de mes livres, et presque sans aucun secours littéraire, si ce n'est la vaste mémoire et la profonde érudition de mon père, qui se jouoit à fournir quelques illustrations à mes études imparfaites. Je n'appris donc pas, sans un bien vif étonnement, que la commission d'instruction publique, sur le rapport qui lui avoit été fait du manuscrit, avoit adopté l'ouvrage pour les bibliothèques des lycées. C'est là le seul de mes succès, et ce n'est cependant point un mouvement de vanité qui me porte à le rappeler; c'est un sentiment de justice. La haute faveur de la commission d'instruction publique ne pouvoit arriver jusqu'à moi, et me chercher où j'étois alors, sans passer à travers quelques dangereuses préventions. Puissent les organes légitimes de la littérature, puissent les protec-

teurs nés des études utiles ne jamais abdiquer cette généreuse indépendance !

J'ai quelquefois aimé à croire que la bienveillance qui accueillit si favorablement mes premiers essais, n'étoit pas tout-à-fait gratuite. Quel homme est assez désintéressé de ses travaux pour ne pas se complaire dans la pensée qu'il en vivra quelque chose après lui ? Mais, pour justifier l'aveu de mes maîtres, il me restoit beaucoup à faire. J'ai fait ce que j'ai pu, en regrettant que le cadre même de mon travail ne me permît pas davantage. *In tenui labor.*

N. B. Les mots dont il est question dans ce Dictionnaire, n'y étant considérés que sous le rapport de leur son, je les ai partout exprimés avec les caractères de notre alphabet, c'est-à-dire d'une manière très-insuffisante, notre alphabet représentant fort mal les articulations les plus imitatives, les plus pittoresques des langues mortes ou étrangères, avec lesquelles nous n'avons pas un alphabet commun. Buffon a dit admirablement quelque part, que le véritable nom des animaux étoit celui qui leur avoit été imposé par le *sauvage*, en quoi il s'est rencontré avec la Genèse. Et comment figurer les articulations du *sauvage* qui n'a point de lettres écrites?

ONOMATOPÉES FRANÇOISES.

A

AARBRER. Se cabrer. Terme de Manège, qui se dit des chevaux qui se dressent sur les pieds de derrière quand on leur tire trop la bride.

Ce mot, plus énergique que celui qui nous est resté, et dont la double voyelle rend la construction plus imitative, est depuis long-temps hors d'usage. On le trouve dans le vieux roman de Perceval.

ABOI, ABOIEMENT, ABOYER. En vieux langage, *Abai*.

C'est une des onomatopées qui expriment le cri du chien. Quelques étymologistes dérivent ce mot de *ad baubare*, formé de *baubare*, que les Latins ont dit, ainsi que *boare*. Ces mots eux-mêmes sont des onomatopées.

On peut présumer, au reste, que les Grecs de la colonie de Massilia introduisirent dans les Gau-

les le mot βαΰζειν (*bauzein*), moins expressif qu'*aboyer*, mais dont celui-ci doit être fait.

Dans les langues Canadiennes, un chien s'appelle *gagnenou*, autre onomatopée qui a beaucoup de rapport avec le *canis* des Latins, et qui nous paroîtroit probablement encore plus pittoresque, si nous pouvions l'exprimer par des caractères mieux appropriés à sa valeur.

La langue latine se servoit plus fréquemment d'ailleurs, pour exprimer le cri du chien, de la racine *lat* qui n'est pas moins imitative, et qui lui a donné *latrare* et ses nombreux dérivés, sans en excepter *latro*, parce qu'il est du naturel des chiens d'*aboyer* aux voleurs. *Rite canis latrat*, dit la *Philomèle* que nous citerons souvent en parlant des bruits animaux, et qui contient en ce genre la plus riche collection possible d'onomatopées latines.

Aboiement, est plus d'usage qu'*aboi*, qui ne s'emploie plus guère qu'au figuré. Un de nos poètes dit cependant en parlant du chien :

De ton champêtre enclos, sentinelle assidue,
A toute heure, en tous sens, il parcourt l'étendue :
Quelquefois, en silence, il rôde ; et quelquefois
La forêt s'épouvante au bruit de ses *abois*.*

ACHOPPEMENT. Ce mot, qui était une onomatopée faite du bruit d'un corps qui en heurte un autre, ne s'emploie plus au sens propre. On

ne s'en sert même que dans cette façon proverbiale de parler : une pierre d'*achoppement*, pour dire, un obstacle inattendu.

Chopper, est presque tout-à-fait hors d'usage.

AFFRES. Il ne se dit guère qu'au pluriel. C'est un grand effroi, une émotion extrême, causée par quelque terrible vision. L'onomatopée exprime le frémissement qu'excitent l'épouvante et l'horreur. On a donc eu tort de dériver ce mot du latin *affari* ou du grec φρὴν (*phren*) et ἀφρόνως (*aphronos*), comme Voltaire, qui regrette d'ailleurs qu'on ne l'emploie pas plus souvent.

Pourquoi ne diroit-on pas les *affres* de la mort que l'Académie autorise? Il n'y a rien qui puisse mieux représenter les frissons de l'agonie. D'*affres*, on a fait

Affreux, qui se dit des objets qu'on ne peut voir sans éprouver un sentiment de crainte ou d'aversion.

AGACEMENT, AGACER. Du son dont on se sert pour irriter ou *agacer* les animaux, ou bien du bruit que produit sous les dents un fruit acide, ou un fruit qui n'est point à sa maturité, et dont l'effet est d'*agacer* les dents.

On a dit assez hardiment, au style figuré, les *agaceries* d'une coquette, des regards, des propos *agaçants*, des manières *agaçantes*.

Ménage a très-bien dérivé ce mot du bas-latin *acaciare*, qui a la même racine. Il aurait pu remonter jusqu'au grec où elle se trouve également. On disait *hegaçç* en celtique.

AGOUTI. C'est un quadrupède des Antilles, qui a beaucoup de rapport avec le lièvre. Son nom est formé d'après son cri qu'on exprime à peu près par le mot *couy*. M. de Buffon compare ce cri au grognement du cochon.

Pison et Marcgrave disent qu'au Brésil on appelle cet animal *cotia*. Souchu de Rennefort l'appelle *couti*, dont on a fait *acouti* et *agouti*.

Il est bon de remarquer en passant, sur ce mot, que la plupart des animaux sont caractérisés par l'onomatopée, et que l'énumération en seroit devenue fatigante si je ne m'en étois tenu aux indigènes, et à ceux qui sont tellement connus que leur nom est devenu propre à la langue, soit dans l'usage de l'économie domestique ou dans celui de nos plaisirs, soit dans la prose classique d'un écrivain tel que Buffon. Celui-ci est de cette dernière espèce.

AGRAFFE, AGRAFFER. L'*agraffe* est une espèce de crochet qui sert ordinairement à fixer ensemble les deux côtés d'une robe ou d'un manteau. L'onomatopée consiste dans l'imitation du bruit produit par le déchirement de l'objet que les pointes de l'*agraffe* saisissent.

Le père Labbe croit qu'*agraffer*, a été pris pour *agriffer*. Budée le fait venir du grec ἄγρα (*agra*), qui signifie l'action de saisir vivement, et qui a la même racine naturelle. On peut le reconnoître encore dans le verbe hébreu *garak* ou *garaph* que saint Jérôme exprime par le mot *arripere*, au cinquième chapitre des Juges.

Rafler, mot ignoble de notre Langue, se rapporte à ceux-ci par le sens et par le son. Les vieux Dictionnaires disent aussi *riffler*.

Rafle ou Raphe, qui n'est plus françois, est un mot ancien de la même famille. Nicod rapporte ces paroles de Nicole Gilles en la vie de Dagobert : « Notre Seigneur Jésus-Christ, afin « qu'ils l'en voulsissent croire, s'approcha du la-« dre, et lui passa la main par-dessus le visage, « et lui osta une *raphe* de la maladie de lèpre qu'il « avoit au visage, si que la face lui demeura belle, « claire et nette, et le restitua en santé. Laquelle « *raphe* est encore gardée en un reliquaire en « ladite église Saint-Denys. » Par lequel mot, ajoute Nicod, il semble vouloir dire une poingnée, un plein poing. « Car on dit *rapher* quand « au jeu de dez, qu'on appelle la *raphe*, ayant « gaigné, on prend hastivement ou bien plustost « rapidement la mise qui est sur le jeu. Ce qu'on « dit aussi *raphler* ou *rafler*, et par métaphore, « *rafler* tout, quand on prend rapidement tout ce « qu'on trouve en un lieu. »

Dans le vieux langage, *raphe* signifioit encore la poignée, le manche d'un outil, l'endroit par où on le saisissoit.

AGRIPPER. Du bruit que produit le frottement des griffes ou des mains contre les corps dont elles s'emparent. *Voyez* GRIFFE et AGRAFFE.

GRAPPILLER, est peut-être un diminutif de ce verbe, et de là on aura fait :

GRAPPE, un fruit sujet à être *grappillé* ;

GRAPPILLEUR, celui qui *grappille* ;

GRAPPILLON, ce que l'on rejette d'une *grappe*.

GRAPPE, instrument de menuiserie, qui présente plusieurs pointes propres à saisir ou *agripper* le bois ;

GRAPPIN, en termes de marine, instrument de fer avec lequel on accroche un bâtiment, soit pour l'aborder, soit pour y attacher un brûlot ;

GRAVIR, s'aider avec les ongles dans les anfractuosités d'un chemin raboteux ;

GRAVIER, le sable qui se détache sous les ongles d'un homme qui *gravit* ;

GRIMPER, *gravir* difficilement une route roide et montueuse, me paroissent autant d'onomatopées qui se rapportent à la même racine, et que je rassemble autour d'elle pour mettre ici autant

d'ordre que la méthode alphabétique en permet. Ce qui rend cette analogie plus sensible, c'est que le peuple emploie bassement le mot *grappiller* au sens de *gravir* dans un grand nombre de provinces, et que *gravir* s'est même dit *grapir* en françois, selon Borel.

Nicod rapporte *grip*, qui se disoit autrefois en style trivial pour piraterie et rapine. Les Grecs avoient construit beaucoup de mots sur le même son et d'après le même esprit; γρίπος (*gripos*), qui étoit un filet à prendre du poisson; γριπεὺς (*gripeus*), le preneur de poissons; γρυπὴς (*grupès*), l'ancre du navire, et le *grappin* dont on saisissoit un navire ennemi; γρυπαὶ (*grupaï*), les aires des vautours et des oiseaux carnassiers.

Nos vieux écrivains ont employé plus communément encore *grippe*, qui signifioit vol et filouterie.

> Je sais bien tous les biais
> Desquels on se sert pour la *grippe*,

dit Chevalier dans la *Désolation des filous*. Cholières, tome II de ses Contes, applique *gripperie* au même usage.

La *grupée*, c'étoit le produit, le revenant bon de la *grippe*. On dit dans la comédie de *la Passion* :

> Pour mettre mignons en alaine,
> Voici fine espice sucrée,

Et tel y laissera la laine
Qui n'en aura jà la *grupée*.

On a dit aussi *gruper* pour agraffer, et plus souvent pour *agripper* ou saisir avec les griffes. « Qui sait, dit Rabelais, s'ils useroient de qui-« proquo, et en lieu de Raminagrobis *gruppe-« roient* paovre Panurge? »

Les Bretons ont *krapa, krafa, gripper, grimper*, égratigner; *kraf*, égratignure; *craban*, griffe; *crib*, peigne; *criba*, peigner; *cribin*, peigne de fer; *crabb*, cancre, écrevisse, qui s'est conservé dans le françois, et qui se retrouve dans une foule de langues. *Craff* est le nom gallois du *grappin*, du harpon des mariniers.

AHALER. Pousser l'haleine au dehors. Quelques écrivains on dit *adhaler*, qui est beaucoup moins pittoresque. Ce mot très-expressif a un autre sens qu'*exhaler*, et n'a point d'équivalent en françois. *Haleter* donne l'idée d'une respiration forte et pressée. C'est l'*anhelare* des Latins qui avaient aussi *halare* et *halitus*.

Il semble que l'hiatus considérable qu'on remarque dans l'expression proposée, lui donne quelque chose de pittoresque qui n'est pas dans cette dernière langue.

Haleine est évidemment un mimologisme de la respiration, l'onomatopée d'un souffle doux.

AHAN, AHANER. *Ahan* représente un grand effort qui ôte presque la faculté de respirer. C'est l'expression du bûcheron, des manœuvres pour reprendre leur souffle, et se donner la force nécessaire pour bien porter leur coup. De là on a fait *ahaner*, travailler avec peine, avec *ahan*, comme dans ces vers d'une des pièces les plus délicieuses de Dubellay :

De votre douce haleine
Esventez cette plaine,
Esventez ce séjour,
Cependant que j'*ahane*
À mon blé que je vanne
En la chaleur du jour.

Ahaner un champ, s'est dit par extension pour, cultiver une terre difficile, et dont on n'a pu tirer parti sans *ahan*.

Ahan, est passé au style figuré pour exprimer de pénibles travaux d'esprit, et l'agitation d'un homme qui a de la peine à se résoudre à quelque chose.

On a fait venir ce mot du grec ἄω (*aô*) et du latin *anhelare*. C'est l'opinion de du Cange. Ménage en a cherché l'étymologie dans l'italien *affanno*, peine, douleur. On auroit pu le retrouver tout entier dans le dictionnaire des Caraïbes et dans beaucoup d'autres, puisqu'il est tiré du dictionnaire de la nature. C'est la plus évidente des onomatopées. Pasquier et Nicod ne s'y sont pas mépris.

Dans des lettres de rémission de l'an 1375, on trouve : « Après ce que ledit Jehan fut deschaucié, « entra ondit gué, et tant se y efforça pour mettre « hors laditte charrette, que il entra en fièvre en icelui gué, pour le grant *ahan* que il avoit eu. »

On ne se sert plus de ce mot qui étoit très-familier à nos anciens écrivains. Rabelais, Montaigne, Amyot l'ont singulièrement affectionné. Il est encore dans Costar. Jupiter, dit-il, en sua d'*ahan*.

AÏ. Quadrupède autrement nommé le *paresseux*, et qui est un des *anthropomorphes* de Linné.

Il articule les syllabes dont on a formé son nom avec des modulations si justes, que cela a donné lieu à Clusius de dire très-ridiculement que c'étoit le *paresseux* qui avoit inventé la musique. Il auroit pu d'ailleurs appuyer cette bizarre présomption d'une analogie curieuse de la langue grecque où ἀΐω (*aïô*) s'est dit quelquefois pour *cano*, et il faut observer que ce mot est passé dans la langue latine avec le sens de *loquor*. Il n'appartenoit qu'à ces peuples d'harmonieux langage d'attacher la même expression aux idées de chant et de parole.

AME. Le principe de la vie dans l'homme et dans les animaux.

L'opinion qui range ce mot au nombre des onomatopées, repose sur une théorie bizarre et curieuse. La lettre labiale *M* est une consonne qui résulte, comme on le sait, de la jonction des lèvres, en sorte que la bouche très-ouverte doit produire en se fermant le son composé *am* : savoir, la voyelle par le moyen du souffle émis dans le moment où l'organe est ouvert, et la consonne par le contact des deux parties de la touche, dans le moment où l'organe se resserre. C'est ce qu'on appelle rendre l'*ame*, car telle est la figure de l'expiration de l'homme, et l'esprit de cette racine.

Au contraire, pour prononcer *M* initiale suivie d'une voyelle, il faut que les deux parties de la touche labiale agissent mutuellement l'une sur l'autre, et se séparent pour l'émission du bruit vocal qui succède au bruit consonnant. Ainsi se prononcera *ma*, qui est une racine dont l'esprit est diamétralement opposé à celui de la précédente, puisqu'au lieu d'exprimer le dernier acte physique de l'homme, elle exprime, par la figure et par le son, le premier acte, et, en quelque sorte, la prise de possession de la vie.

Cette racine *ma* seroit donc la désignation nécessaire de l'existence *matérielle*, comme cette racine *am* de l'existence spirituelle. La première appartiendra aux idées purement corporelles ; la seconde aux idées morales, à celle des principes

animants, de l'*amour*, de l'*amitié*, de toutes les affections. . . . .

En appuyant la racine *ma* sur la touche dentale, on en fera *mat*, qui est le son typique du nom de la mort dans la plus grande partie des langues premières. . . . .

. En la nasalant, on en fera *man*, qui est le signe presque universel du nom de l'homme. . .

Je donne, au reste, ces hypothèses comme plus ingénieuses que probables, et M. Court de Gébelin, qui les a suggérées, se livre trop souvent et avec trop d'abandon à son imagination, pour être toujours un guide sûr. . .

Ce qu'il y a de certain, c'est que les différents noms de l'ame chez presque tous les peuples, sont autant de modifications du souffle et d'onomatopées de la respiration, diversement modulées. Tels sont le ψυχή (*psyché*) des Grecs, le *seele* des Allemands, le *soul* des Anglais, l'*ayre* des Espagnols, l'*alma* et le *fiato* des Italiens. Il serait, à la vérité, difficile d'en dire autant de l'*anima* des Latins, dont le mot *ame* est une contraction évidente.

. . . .

ANCHE. Partie d'un instrument à vent, faite de deux pièces de canne, jointes de si près, qu'elles ne laissent qu'un espace très-resserré pour le souffle; ce qui a fait penser à de savants étymologistes que ce mot venait du celtique *anc*, étroit, resserré, affilé. Il paroît plus vraisemblable qu'il a été formé par onomatopée; et ce qui

me porte à le croire, c'est que je trouve une onomatopée grecque, ἄγχω (*anchô*), absolument semblable à celle-ci, qui exprime l'idée que nous rendons par notre verbe *suffoquer*. L'air étouffé dans l'étroit canal de l'*anche*, séparé de l'instrument auquel elle appartient, imite très-bien le gémissement aigu et forcé d'un homme qui suffoque. De là, la conformité de ces deux onomatopées.

ARA. C'est le nom aujourd'hui très-connu des plus magnifiques perroquets du nouveau continent, et peut-être des plus beaux oiseaux de la nature, si, par une compensation qu'elle attache souvent à ses bienfaits, elle n'avoit ceint les deux côtés de leur tête et la base de la mandibule inférieure de leur bec, d'une peau nue, rugueuse, d'un blanc sale et d'un aspect repoussant, qui leur donne quelque chose de la physionomie du vautour. « Leur voix est aussi désagréable, dit « Buffon, et n'est qu'un cri qui semble articuler « *ara*, d'un ton rauque, grasseyant, et si fort « qu'il offense l'oreille. » Il est impossible de mieux représenter ce cri par des mots que ne l'a fait ici Buffon, et ces mots, venus sans effort, lui ont été fournis par la langue des onomatopées. C'est ce que, dans les hommes très-bien organisés, on appelle l'art d'écrire.

ASTHME. L'*asthme* est une infirmité qui consiste dans une grande difficulté de respirer dans

de certains temps. Cette Onomatopée imite le bruit de la respiration brusquement interrompue. Elle nous vient immédiatement, et sans changement, d'une onomatopée grecque ἄσθμα (*asthma*) qui représente la même chose.

B

BABIL, BABILLARD, BABILLER. *Babil*, abondance de paroles sur des choses inutiles, manie importune de parler continuellement.

De la lettre *b* qui résulte de la simple disjonction des lèvres, et qui est la première que les enfants combinent avec les sons vocaux. Aussi est-elle la première consonne de tous les alphabets.

Nicod dérive ce mot de *Babel*, à cause de la confusion des langues qui y eut lieu. Ménage le fait venir de *bambinare*, qui a été fait de *bambino*, diminutif de *bambo*, transféré selon lui dans l'italien du syriaque *babion*, qui signifie *enfant*. De la même racine, nous avons créé :

Babau ; genre de lutin ou de follet dont les nourrices se servent pour épouvanter les enfants;

Babiole, une chose de peu de conséquence, une bagatelle qui ne peut occuper que des enfants;

Babouin, Bambin, un petit enfant qui articule à peine; en gallois *bach*, d'où vient le nom de *Bacchus* qu'on représente ordinairement comme un enfant gros et joufflu;

Bamboche, un enfant grotesque et contrefait, une marionnette ridicule;

Bambochade, un genre de peinture qui ne s'exerce que sur des formes triviales, sur des marionnettes et des *bambins*.

Ménage aurait trouvé d'ailleurs une étymologie plus exacte et plus naturelle encore dans le grec, où l'on dit βαω (*baó*), βαβαζω (*babazó*), βαβαλω (*baló*), et βαμβαίνω (*bambaïnó*) pour *loquor*. Mais le fait est que tous ces mots et leur immense famille sont composés d'après le son naturel.

Baba, babe, en arabe, signifient *bouche*, ouverture; *be* a le même sens en langue celtique. Dans la même langue, *enfant* se dit *map, vap, mab, vab*, et avec le diminutif, *babic, un petit enfant*.

Babe, chez les Anglois, a la même signification. Du temps de Shakespeare, la fée *Mab* étoit un esprit plein de grâce et de malice, un *babau* ingénieux et adroit, une espèce de démon qui unissoit la lutinerie de l'enfance à tout ce qui la fait aimer. C'est ainsi qu'elle est décrite dans *Roméo et Juliette*.

On dit dans le latin *garrulitas, garrulus, garrire*, autres onomatopées; dans l'italien, *garrire*,

cicalare, *ciarlare* et *ciachierare*; dans l'Espagnol, *babillar*, *charlar*, *chicarrar*.

Amyot a dit *rebabiller*. « Si un *babillard* es-
« coute un peu, ce n'est que comme un reflux de
« *babil* qui prend haleine pour *rebabiller*, puis
« *babille* après encore davantage. »

Madame Pernelle dit dans le *Tartuffe* :

C'est véritablement la tour de Babylone,
Car chacun y *babille* et tout du long de l'aune.

Voilà l'étymologie de Nicod consacrée par deux vers de Molière.

Bavarder est évidemment fait de la même racine, transportée sur sa touche foible.

Baver et ses congénéres appartiennent à la même famille d'idées, comme à la même famille de mots. Ce sont autant de mimologismes des premiers essais de l'articulation des lettres de lèvre.

BÂILLEMENT, BÂILLER. De l'action d'ouvrir involontairement la bouche dans le sommeil ou dans l'ennui.

Observez que la première syllabe de ce mot est longue, et qu'autrefois on disait *baailler* et *baaillement*, ce qui donnoit plus d'expression à l'onomatopée.

En latin, *hiare*, *hiatus*; en italien, *sbadigliare*, *sbadigliamento*.

Béer, ou plutôt, Bayer, mot fait pour peindre une curiosité vaine et un peu niaise, qui se manifeste par la même émission vocale et par la même figuration de la bouche, appartiennent à la même racine. *Bayer aux corneilles*, est une expression proverbiale assez en usage dans notre langue. On lit dans un de nos plus anciens dictionnaires : *bayer* à la mamelle, *appetere mammam*. « C'est pro-
« prement ouvrir la bouche ; mais parce que quand
« plusieurs regardent par grande affection quel-
« que chose, ils ouvrent la bouche, de là est que
« *bayer* signifie aucunes fois autant que regar-
« der. » Nicod.

Bah, est un mot factice ou artificiel qui échappe aux gens étonnés. De là

Badaud, homme simple et sans expérience qui s'étonne de tout ;

S'ébahir, être ébahi, termes attachés au même sens. S'il est vrai qu'ils remontent à l'hébreu *schebasch*, comme l'ont prétendu les étymologistes, c'est que celui-ci a été fait sur le son commun, et n'a pas d'autre type naturel.

BARBOTER. Ce mot, dit Ménage, est formé du bruit que font les canes quand elles cherchent dans la boue de quoi manger ; et on appelle de là *barboteur*, un canard privé. *Barboter*, en cette signification, semble être une onomatopée.

Colletet ayant dit dans les six vers qui contiennent la description de la pièce d'eau des Tuileries, et qui furent si généreusement payés par Richelieu,

> La cane s'humecter de la bourbe de l'eau,

le cardinal insista vivement pour que son poëte y substitua celui-ci, qu'il trouvoit probablement plus imitatif :

> La cane *barboter* dans la bourbe de l'eau.

Bourbe pourroit bien lui-même être fait par extension du bruit de la boue agitée par un animal qui *barbote*.

Barboter se dit aussi du *barbouillement* confus des gens qui parlent entre leurs lèvres; c'est le mimologisme de cette espèce de langage qui ne se manifeste pas au-delà des organes extérieurs de la parole. « Il *barbote* je ne sais quoi entre ses dents. »

MOLIÈRE.

> Grondant entre mes dents, je *barbote* une excuse.
>
> REGNIER.

MARMOTER et MARMONNER sont formés sur la même touche d'une manière très-analogue.

MARMOT est le nom d'un enfant qui *barbote* encore.

Croquer le marmot, se dit de l'action de heurter les dents les unes contre les autres, dans le saisissement du froid, ou dans l'impatienee de l'ennui, comme si l'on *marmotoit* quelque chose.

BARET. On écrivoit indistinctement autrefois, *baret*, *barret* ou *barri*, ce mot perdu dans l'usage. C'est l'onomatopée du cri de l'éléphant. Dans quelques langues orientales, l'éléphant s'appelle *barr*, et les Latins en avaient fait son nom *barrus*, et le nom de son cri *barritus*. *Et barrus barrit*, dit l'auteur de la *Philomèle*. M. Carpentier écrit : l'éléphant *barreye*.

BEDON. Onomatopée du bruit du tambour. C'est l'opinion de Le Duchat dans sa note sur ce passage de Rabelais : « chausses à la souice pour « tenir chaulde la bedondaine, *Gargantua*, *liv*. I, « *chap*. XX. Selon Fauchet et Ménage, dit-il, on « a appelé *dondon* une femme grosse et courte, « de *dondaine*, ancienne machine qui jetoit de « grosses boules de pierres rondes ; et du même « mot on a appelé *bedaine* un grand ventre de la « grosseur des anciennes doubles dondaines; mais, « n'en déplaise à l'un et à l'autre, *bedon* est la ra- « cine des mots *bedaine* et *dondaine*, et même « de *bedondaine*. On a dit *bedon* par onomatopée « pour tambour, de *bedon*, *bedaine*, et par ré- « duplication *bedondaine*, d'où l'on a tiré *don-* « *daine*. Rabelais donne aux Suisses pour ventres

« des *bedondaines*, parce que cette nation, qui « pour l'ordinaire a le ventre fort gros, porte ses « culottes d'une manière qui le fait paroître en- « core plus gros. »

BEFFROI. Espèce de tocsin. « Quasi *bée ef-* « *froi*, dit Nicod ; car il est expressément fait « pour *béer* et regarder, ou faire le guet en temps « soupçonneux, et pour sonner à l'*effroi*. »

Il est à remarquer cependant qu'un instrument d'airain creux et sonore s'appeloit *bel* en breton, et que de là peut venir l'anglais *belfry* et le français *beffroi*.

BÉGUETER ou BECGUETER. Onomatopée du cri de la chèvre, que les Grecs exprimoient comme nous par le mot βῆ (*bé*). A la même racine se rapportoit chez eux le nom de la chèvre qu'ils appeloient βήκη (*békè*), et de la brebis qu'ils appeloient βῆκα (*bêka*) ou βήκια (*bêkia*).

On lit dans une des traductions de Pierre Saliat :

> Quand Barbares sur mer seront,
> Ponts de cordes jettez d'Eubée,
> Chèvres qui là *becgueteront*....

BÉGAYEMENT, BÉGAYER, ont été pris de la même racine, parce que le défaut de prononciation que ces mots désignent consiste à répéter souvent le même son avec des inflexions tremblantes comme les animaux *becguetants*.

Si l'on pouvoit douter de cette analogie, on la trouveroit toute démontrée dans ce passage de Rabelais : « Panurge s'adressa à frère Jean, et luy « dist, *becguetant* et soy grattant l'oreille gau-« che. » Pantagruel, liv. III, chap. XXVI.

Je suis étonné que M. Boiste, qui a admis tant d'archaïsmes hétéroclites, n'ait pas cru devoir accorder les honneurs du dictionnaire au célèbre *bée* de la délicieuse farce de *Pathelin* :

Si tu parles, on te prendra
Coup à coup aux positions;
Et en telz cas confessions
Sont si très-préjudiciables,
Et nuysent tant, que ce sont dyables.
Pour ce, vecy que tu feras,
Jà tost quand on t'appellera
Pour comparoir en jugement,
Tu ne respondras nullement,
Fors *bée*, pour rien que l'on te die,
Et s'il advien qu'on te mauldie,
En disant : Hé, cornart puant,
Dieu vous met en mal, truant;
Vous mocquez-vous de la justice?
Dy *bée* : Ha! feray-je, il est nice,
Il cuide parler à ses bestes :
Mais s'ils devoient rompre leurs testes
Que autre n'ysse de ta bouche,
Garde-t'en bien.

BÈLEMENT, BÈLER. On disait beaucoup mieux autrefois *béellement*, *béeller*. Onomatopée du cri du mouton. Elle est parfaitement naturelle,

et Pasquier la préfère avec raison au *balare* des Latins.

BÉLIER. Le nom de cet animal est certainement formé d'après son cri, d'après son *bêlement*. Il est donc ridicule de l'avoir cherché dans *vellus* qui signifie *toison*; dans *bahal*, hébreu, qui est notre mot *seigneur* ou *chef*, parce que le *bélier* est le maître du troupeau,

Le *bélier*, colonel de la laineuse troupe,

dit Ronsard; et dans *jobel*, autre terme de la même langue, qui était un des noms de ce quadrupède.

Belin, est l'ancien nom du *bélier*. On le dit encore en certains lieux, des agneaux, et il s'est conservé long-temps au figuré où il signifioit *doucereux*. C'est un nom d'amitié, que l'on donne aux enfants, mon *belin*, ma *beline*; on a employé *beliner*, *faire le doucereux*, dans quelques occasions, et Rabelais l'a étendu à des acceptions très-variées. Il est absolument hors d'usage.

BEUGLEMENT, BEUGLER. Cri du taureau, du *bœuf*, de la vache; mugir comme les taureaux.

Ménage dérive ce mot de *baculare*, que je n'aï jamais eu le bonheur de comprendre; mais c'est une onomatopée qui est également dans *bos*, et dans *boare*, et dans tous leurs congénères.

Bœuf, est le nom d'un animal qui *beugle*.

Boa, est celui d'un serpent énorme dont le cri ressemble au *beuglement* des taureaux.

Meuglement, Meugler, qui se prononcent sur la même touche avec une bien légère modification, s'emploient indistinctement. On a dit *muglement* en vieux langage, comme dans ce passage d'Amadis : « La blanche biche qui en la forest « craintive eslevoit ses *muglements* contre le ciel, « sera retirée et rappelée. »

BIBERON. Homme qui aime à boire, qui boit avec excès.

Du bruit que fait le vin en coulant goutte à goutte. Le *bibax*, et surtout le *bibulus* des Latins, représentent bien cette expression. Ces mots dérivoient de leur *bibere*, qui étoit aussi fort imitatif, et dont nous avons corrompu la valeur en le contractant dans le mot *boire*. Leur joli mot *bilbire* étoit de la même famille.

En celtique, le mot *boire* se rend par *ef, ev*; onomatopées du bruit que fait la bouche en aspirant un liquide. C'est de là que vient probablement le verbe *avaler*.

C'est une idée d'une hardiesse bien plaisante et bien ridicule, que celle de ce savant, d'ailleurs estimable, qui explique le nom d'*Ève* par ce petit verbe de la langue celtique, et qui se sert de ce

rapprochement pour prouver que cette langue est la première que les hommes aient parlée.

BIFFER. Effacer une écriture en passant la plume dessus.

Un habile étymologiste regarde ce mot comme pris de *buffare*, souffler, qui est une onomatopée latine : ainsi, *biffer* signifieroit, détruire un objet et le faire disparoître, comme en soufflant dessus. Sans aller en fixer si loin l'origine, on l'auroit trouvée dans le bruit que fait une plume passée brusquement sur le papier. Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, que le mot *biffer* n'a point d'analogie de consonnance avec les mots anciens qui ont été attachés à une idée de même espèce, et peut passer pour une onomatopée très-moderne. Il y a, au reste, analogie immédiate entre ces racines que la voyelle modifie sans les changer. Les consonnantes seules sont radicales.

BISE. Vent sec et froid du nord-est, qui fait entendre le bruit dont ce mot est formé, en frémissant dans les plantes sèches, en effleurant les vitraux, ou en se glissant à travers les fissures des cloisons.

Visée ou Vesée, en est fait sur la touche la plus voisine, dans cette unique acception :

Bille vesée, une bulle de savon chassée par la

bise ; et, au figuré, quelque chose de fugitif et d'insignifiant comme la durée d'une bulle de savon.

Brise, que les poètes et les prosateurs de la nouvelle école ont remis à la mode, et qui représente admirablement le murmure d'un vent frais qui glisse sur les grèves ou gémit dans les roseaux, n'est qu'une variante du son typique.

BOMBARDE. Pièce d'artillerie. « La *bom-* « *barde* fut nommée de la sorte par onomatopée, » dit Le Duchat, dans ses notes sur le livre I, ch. xxvi, de *Gargantua*, « parce que toute grosse pièce se « fait entendre par un *bom bom* quand son boulet « part. »

On appelle aussi *bombarde* un anneau de métal que l'on saisit avec les dents, et entre les branches duquel on fait jouer du doigt une pièce élastique et sonore dont le bruit assez extraordinaire rappelle celui des ailes d'un frelon ou d'un bourdon étourdi, contre l'obstacle qui le sépare de la lumière.

BOMBE. Ce mot, très-analogue au précédent, dérive du bruit de la *bombarde*, de celui de la *bombe* en éclats.

Il étoit au moins inutile d'en chercher ailleurs l'étymologie, et de la dériver, soit de *Lombardie*, parce qu'on croit qu'elle y a été inventée, soit de

bomba dont quelques auteurs ont usé pour parler de certaines coquilles qui servoient de trompettes, ou de *bombus* qui exprime le bruit du même instrument, ou de l'allemand *bomber* qui signifioit *baliste*. Il est étonnant qu'on ne l'ait pas fait remonter aussi aux belles onomatopées italienne et espagnole, *rimbomba* et *zumbido*, avec lesquelles il a tout autant de rapport; mais le fait est qu'on devait le chercher, aussi bien que ses différents analogues, dans le son naturel qui les a tous produits, c'est-à-dire dans le *bom bom* de Le Duchat.

BOMBYX ou BOMBICE. C'est ainsi qu'on désigne un genre nombreux de phalènes, parmi lesquelles se remarquent celles à qui les riches doivent le bienfait de la soie. Leur nom grec, βόμβυξ (*bombyx*), qui a fourni aux langues une nombreuse famille de mots, est certainement fait de cette onomatopée du bourdonnement des ailes, dont je viens de parler, et que les Grecs expriment par βόμβοσ (*bombos*).

BOND, BONDIR, BONDISSEMENT. L'onomatopée est prise du retentissement de la terre sous un corps dur qui la frappe, et se relève aussitôt.

Le mot *bondir* revient au *subsilire* des Latins qui est moins imitatif.

BONDE. Pièce de bois mobile qui ferme un tonneau, et qui est ainsi nommée par onomatopée, du bruit d'un vaisseau de bois vide et qui résonne.

Les Anglois disent, *bound*, d'un retentissement fort analogue à celui-ci. Cette onomatopée est très-voisine de celle qui a fourni l'article précédent, et on conçoit que ce rapprochement de sens, fondé sur les consonnances, doit être fort commun dans les onomatopées.

BORBORYGME. On dit aussi *borborisme*. Bruit de l'air contenu dans les intestins.

BOUC. La grande conformité des différents noms de cet animal dans presque toutes les langues, prouve qu'ils ont dû avoir une racine commune et naturelle. C'est l'imitation de son cri. Les Grecs qui l'appeloient communément τράγος (*tragos*), l'ont aussi nommé βέκκος (*bekkos*). Ménage dit que *buccus* se trouve dans la loi salique, et *bouch* dans le celtique. En langue franque, c'est *buk*, en allemand, *bock*, en italien, *becco*.

BOUFFÉ, BOUFFI. « Ces mots, suivant Ni-« cod, sont par raison d'onomatopée, et repré-« sentent tant le son du vent qui vient à *bouffées*, « que de la flamme *bouffant*, ainsi que de la bou-« che de l'homme quand il *bouffe*, c'est-à-dire, « souffle ou le feu, ou la poudre, ou autre chose. »

OUF, est le son radical converti en interjection pour exprimer l'émission de l'air, poussé par un homme essoufflé. Les Latins en avoient fait *buffare* ou *bouffare*, que nous avons fidèlement transporté en notre langue dans le vieux verbe *bouffer*.

Buffe, se dit fort anciennement pour un soufflet, pour un coup sur les joues, comme en ce passage de Marot :

> Vien donc, déclare toy
> Qui de *buffes* renverses
> Mes ennemis mordans,
> Et qui leur moult les dents
> En leurs gueules perverses.

Jeanne d'Arc, interrogée sur l'usage qu'elle faisoit de sa hache d'armes, répondit qu'elle s'étoit toujours efforcée de ne pas répandre de sang, et qu'elle se bornoit à en donner aux Anglois « de « bonnes *buffes* et de bons torchons. »

Et observez que *buffe* et soufflet ont été faits analogiquement, et d'après le même principe, parce que la joue frappée paroît souffler ou *bouffer* sous la main qui la comprime.

On a employé *buffoi* au figuré, pour orgueil et présomption, et en perdant l'expression, nous avons conservé la métaphore. *Bouffi* de vanité, est une figure d'un usage très-commun.

BOUFFON, doit se rapporter à la même racine,

suivant Ménage, qui, d'après Saumaise, le dérive du *bocca infiata* des Italiens. Ils appellent encore *buffo magro*, un maigre *bouffon*, le mauvais plaisant qui ne les fait pas rire; soit, comme le dit Voltaire, qu'on veuille dans un *bouffon* un visage rond et une joue rebondie; soit que cette *bouffissure* des joues, qui est une des *bouffonneries* les plus triviales des plus grossiers saltimbanques, ait déterminé leur nom générique. Il seroit tout au moins difficile d'en donner une autre explication.

BOUILLIR, BOUILLONNEMENT, BOUILLONNER.

Bouillie, Bouillon, choses que l'on fait *bouillir*. Ces mots viennent du bruit que fait un liquide échauffé à certain degré. Dans le verbe *bouillir*, le son radical pur a été conservé aux trois personnes du singulier de l'indicatif présent:

Ceux à qui la chaleur ne *bout* plus dans les veines
En vain dans les combats ont des soins diligents;
Mars est comme l'Amour : ses travaux et ses peines
Veulent de jeunes gens.

MALHERBE.

Bulle, mot par lequel on désigne ces petites éminences qui s'élèvent sur l'eau *bouillante*,

Boule, qui en est une espèce d'homonyme, étendu à des acceptions plus générales,

Bouton, autre terme qui, dans toutes ses acceptions, signifie une éminence ou un corps de la même forme, n'ont probablement pas d'autre étymologie. Le peuple, si riche en expressions pittoresques, se sert du verbe *boutonner* pour déterminer le premier degré de l'*ébullition*.

M. Court de Gébelin s'est donc certainement trompé en dérivant toute cette famille de mots du celtique *bal*, qui signifieroit *œil*, et par une extension d'ailleurs très-forcée, suivant l'usage de cet érudit, tous les objets ronds ou roulants. Il n'est pas sûr, d'ailleurs, qu'*œil* se dise en celtique autrement que *lagad*; les deux yeux, *daou lagad*. L'auteur du *Monde primitif* a pris cette fausse interprétation dans Bullet et dans tel autre lexicographe, non moins savant, peut-être, qui, à défaut d'une étude approfondie et perfectionnée sur les lieux, ont confondu le basque et le celtique, et y ont mêlé, en outre, une foule de mots qui n'ont jamais fait partie de ces deux langues.

BOURDON, BOURDONNEMENT, BOURDONNER.

« **Bourdon**, dit Nicod, est une espèce de grosse « mouche, tavelée comme mouche à miel, n'ayant « point de picquon ou aiguillon, plus grosse de « corsage que la mouche à miel nommée abeille,

« et ne fait ni ne sert à faire le miel ni la cire ;
« ains dévore l'aliment et la provision que les
« mouches à miel se sont pourchassés, seulement
« de sa chaleur conserve les petits abeillons, qui
« est la cause que Virgile, au quatrième des
« Géorgiques, l'appelle *ignavum pecus*, fainéant
« et coüard. Pline, en son livre onzième, leur at-
« tribue partie de l'opifice des mouches à miel,
« ce que Varron son devancier ne fait pas, *fucus*.
« Le François lui a donné ce nom par onomatopée,
« à cause du bruit qu'il fait quand il volète. »

Nicod fait ici allusion à ce vers de Virgile qu'il vient de citer :

Ignavum fucos *pecus à præsepibus arcent.*

C'est probablement sur une mauvaise interprétation de son texte qu'est fondée la singulière erreur du lexicographe, et des commentateurs qui ont fait de ce mot *fucus* un des noms du *bourdon*. Jamais *fucus*, qui signifie, en cet exemple, une tenture ou un ornement, par une extension fort élégante, n'a été pris pour *bourdon* que par des savants préoccupés d'une multitude d'idées, comme M. Noël, ou comme Volpi qui l'appelle *insecti genus*.

L'*ignavum pecus* de Virgile n'est pas un *bourdon*, mais une tribu d'abeilles ouvrières, depuis long-temps reconnue par les observateurs, et, comme on voit, fort calomniée par les poètes.

Boud a signifié le *bourdonnement* du frelon, dans la langue celtique.

Bourdon, cloche très-sonore, qui produit un bruit analogue au bourdonnement des abeilles et des *bourdons*, a été ainsi nommée par analogie.

Bourder est un vieux mot qui vouloit dire *rester court en chaire*, parce que le prédicateur, en cet état, ne forme plus qu'un murmure et un *bourdonnement* confus. C'étoit une expression très-originale et très-pittoresque.

Bourde, chose vague et confuse, mensonge qu'on articule à demi, en est clairement dérivé. On a pu dire allusivement qu'un menteur, pris sur le fait, se tire d'affaire, en murmurant des mots sans suite, comme un prédicateur qui a perdu le fil de son sermon. Regnier se sert de ce terme dans cette hypothèse même :

> Ils baillent pour raison des chansons et des *bourdes*.

Quand un orateur interloqué prétend qu'il a oublié ce qu'il vouloit dire, le peuple dit que c'étoit un mensonge.

BRAILLER. Crier d'une manière insupportable. Onomatopée du cri du paon, et du bavardage étourdissant d'un homme qui parle toujours.

BRAIRE. « L'âne *brait*, dit M. de Buffon,

« ce qui se fait par un grand cri, très-long, très-« désagréable, et discordant par dissonnances al-« ternatives de l'aigu au grave, et du grave à l'aigu. « Ordinairement, il ne crie que lorsqu'il est « pressé d'amour ou d'appétit. L'ânesse a la voix « plus aigre et plus perçante. L'âne qu'on fait « hongre, ne *brait* qu'à basse voix, et, quoiqu'il « paroisse faire autant d'efforts et les même mou-« vements de la gorge, son cri ne se fait pas en-« tendre de loin. »

BRAMER. Ce mot se dit du cerf en certaines occasions, et en général de tous les animaux qui crient fortement. Il s'est même employé en vieux langage, pour exprimer le cri de l'homme, comme dans ces vers, attribués à Clotilde de Surville :

Tand de loin que de près n'est laide
La mort. La clamoit à son ayde
Tojorz un povre bosquillon
Que n'ôt chevance ne sillon.
. . . .
Tant *brama,* qu'advint. . .

Court de Gébelin et Voltaire prétendent que *bram* signifioit *un grand cri* en langue gothique. Cette racine, commune dans les langues, se retrouve d'ailleurs toute entière dans le grec.

Si l'on veut s'assurer, au reste, que l'onomatopée n'est nulle part plus fréquente que dans les

idiomes qui se rapprochent des temps primitifs, que l'on consulte Voltaire au même lieu, dans ses fragments sur la langue françoise. Les mots que cet auteur, toutefois peu versé dans le mécanisme de la langue qu'il a enrichie de tant de chefs-d'œuvre, les mots, dis-je, qu'il fait dériver du celte, sont autant d'onomatopées.

BREDOUILLER. Parler confusément et articuler avec peine.

Bredi-Breda est une locution basse et factice qui exprime l'espèce de *bredouillage* d'une personne très-loquace, qui articule difficilement. Ce mot ne se trouve que dans Poisson, et quelques auteurs du même ordre. Ce ne sont pas là les autorités de la langue; ce sont ses témoins.

BRIQUET. Onomatopée du bruit de deux corps durs qui se heurtent avec force, et dont l'un se brise en éclats. Par extension,

Briquet, sabre de fantassin, arme qui frappe à la manière du *briquet*. *Fusil* s'est pris par la même analogie pour une espèce de *briquet*, et pour une arme à feu.

Brique se dit en plusieurs provinces pour un fragment d'un corps solide, détaché par une lésion violente; en quoi il diffère de *bribe* qui n'est pas plus françois que *brique*, à notre grand étonnement, et qui est indispensable pour exprimer

la fracture insonore, ou, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'*émiettement* des corps peu cassants.

BRIS, **Briser**. Le substantif est l'onomatopée du bruit qu'on produit en *brisant*. De là,

Brisement, l'action de *briser*, de détruire violemment;

Débris, ce qui reste d'un corps qui a été *brisé*.

Ces mots ont une belle et nombreuse famille. Un de nos *dictionnaristes* définit *brisement*, choc violent des flots contre la côte. Le nom de la *brise* appartient à cette étymologie involontaire du lexicographe, ou pour mieux dire, tous les mots de toutes les langues appartiennent plus ou moins, comme nous l'avons dit, à des origines naturelles.

BROUHAHA. Bruit confus d'applaudissements qu'on entend dans les spectacles, et dans les lieux d'assemblée où l'on récite des ouvrages d'esprit. C'est, suivant nos vieux grammairiens, une contraction de *bruit de haha*, prononcé *brouit de haha* dans le vieux langage. C'est beaucoup plus probablement le mimologisme tout pur de la rumeur qui s'élève dans une assemblée immense, et *bruit de haha* ne signifie d'ailleurs que cela.

BROUTER. Du bruit que font les animaux en

brisant les plantes près de leur racine, et en les arrachant avec les dents.

Tout le monde connoît un exemple de l'harmonie pittoresque de ce mot, dans une des plus jolies fables de la Fontaine : *Le chat, la belette et le petit lapin.*

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il étoit allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut *brouté*, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot Lapin retourne aux souterrains séjours.

Voici le même mot employé dans la prose, avec un effet d'harmonie imitative aussi vrai que celui qu'on vient de remarquer. Ce passage est de M. de Châteaubriand, un des écrivains dont notre siècle a le plus à se glorifier; et je rapporte cet exemple avec d'autant plus d'empressement, que je n'en connois point de si riche en onomatopées :

« Si tout est silence et repos dans les savanes « de l'autre côté du fleuve, tout ici au contraire « est mouvement et murmure : des coups de bec « contre le tronc des chênes, des froissements « d'animaux qui marchent, *broutent* ou broyent « entre leurs dents les noyaux des fruits; des « bruissements d'ondes, de foibles gémissements,

« de sourds meuglements, de doux roucoule-
« ments, remplissent ces déserts d'une tendre
« et sauvage harmonie. »

BROYEMENT, BROYER. Ces mots sont faits du bruit d'une substance un peu récalcitrante, brisée entre deux corps durs. C'est ce qu'expriment aussi bien le *sfratumare* des Italiens, et le *quebrar* des Espagnols.

Broye est le nom d'un instrument propre à *broyer*, et qui est employé dans différents métiers. *Voyez* CATARACTE.

BRUIRE, BRUISSEMENT, BRUIT. Ces mots *bruire* et *bruissement*, qu'on a si long-temps et si maladroitement négligés, je ne sais pourquoi, présentent une des belles onomatopées de la langue. Ils donnent l'idée d'un *bruit* vague, sourd, confus, comme celui qui s'élève d'une forêt ébranlée par des vents impétueux, ou qui résulte du fracas des torrents et de l'écoulement des grandes eaux; en général, ils sont graves, imposants; ils ont un caractère particulier d'imitation qu'on ne trouve pas dans leurs analogues.

Un auteur déjà classique, et qu'on peut appeler le Racine de la prose, a prouvé, par l'emploi qu'il a fait de certains temps du verbe *bruire*, qu'il seroit d'une injuste délicatesse de le réduire à l'infinitif, avec quelques grammairiens qui sont réellement trop difficiles.

« La lune, dit M. Bernardin de Saint-Pierre, « paroissoit au milieu du firmament, entourée d'un « rideau de nuages que ses rayons dissipoient par « degrés. Sa lumière se répandoit insensible- « ment sur les montagnes de l'île, et sur leurs pi- « tons qui brilloient d'un vert argenté; les vents « retenoient leurs haleines. On entendoit dans « les bois, au fond des vallées, au haut des ro- « chers, de petit cris, de doux murmures d'oi- « seaux qui se caressoient dans leurs nids, ré- « jouis par la clarté de la nuit et la tranquillité « de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, *bruissoient* « sous l'herbe. »

La Bruyère a dit aussi *brouissement*.

« Une femme entend-elle le *brouissement* d'un « carrosse qui s'arrête à sa porte, elle prépare « toute sa complaisance pour quiconque est de- « dans, sans le connoître. »

Cette licence est heureuse dans cette occasion, parce qu'elle caractérise très-imitativement l'espèce de *bruissement* dont il s'agit.

Bruyère. Il est probable que le nom de cette plante, dont les tiges souples, grêles et ligneuses, *bruissent* au moindre vent, est tiré du même son radical que les mots précédents. L'étymologie que je donne de ce mot n'est d'ailleurs qu'une conjecture, aussi plausible toutefois que celle qui le tire du latin *uro*, parce qu'on brûle les *bruyères* pour les défricher, et rendre l'emplacement

où elles croissoient susceptible de culture : c'est l'opinion de Borel.

BURBELIN. Instrument de musique des Hébreux, qu'on a aussi appelé *carbalin*, *curbalin* et *surbalin*. Comme il en est question dans des textes fort anciens, on ne voit pas trop comment il auroit pu arriver aux Hébreux par le grec κρέμβαλον (*crembalon*). C'est cependant l'opinion de Bartoloccius dans sa *Grande bibliothèque rabbinique*, et celle de M. de Castilhon dans le *Dictionnaire de musique* de l'Encyclopédie. Il est bien plus naturel de remonter à la racine commune qu'à la filiation équivoque de ces langues sans affinité, et la racine commune, c'est l'onomatopée. Le *burbelin* ou *curbalin* des Hébreux étoit donc fort probablement comme le κρέμβαλον (*crembalon*) des Grecs, un de ces instruments de tous les pays, qu'on fait résonner entre les doigts, en les heurtant à la manière de nos castagnettes. Athénée rapporte d'après Dicéarque que les κρεμβαλα (*crembala*) étaient d'un usage fort populaire, et qu'on les employoit à accompagner les danses et les chants des femmes, pendant qu'elles en jouoient elles-mêmes en leur faisant rendre un son plus doux.

C

CACABER. Onomatopée assez exacte, mais fort peu usitée, du chant de la perdrix. Elle est rapportée par M. Carpentier qui ne fait probablement que la traduire de la *Philomèle* : Cacabat *hinc perdix*. Les Grecs appeloient la perdrix *κακκάϐα* (*kakkaba*).

CAGEOLER. Verbe rapporté par le même écrivain, et qui est fait, avec quelque vérité, à l'imitation du *susurrement* des petits geais. La *Philomèle* n'a point d'onomatopée analogue, elle dit : *Graculus at frigulat*.

Ce mot peut nous fournir un exemple du danger des extensions gratuites dans l'application des étymologies. Il seroit assez naturel de supposer que le nom françois de la *cage*, a été formé d'après le *pipiement* ou le *cageolement* d'une fa-

mille d'oiseaux très-vulgaires. Il est cependant incontestable qu'il vient du latin *cavea*.

Quant à *cajoler*, qui signifie, flatter une femme ou un enfant de paroles gracieuses, comme on ne sauroit employer à ces sortes de blandices des sons trop caressants et trop doux, il seroit possible que l'onomatopée du chant flatteur des petits oiseaux qui n'ont pas encore quitté leur nid, eût été appropriée à cette acception figurée, qui manque d'ailleurs de toute autre source et de toute autre analogie connue dans les langues. M. Gattel et M. Wailly écrivent *cajoler* dans l'un et dans l'autre sens.

CAHOT, CAHOTER. De la secousse qu'on éprouve dans une voiture mal suspendue qui roule sur un chemin âpre et raboteux, et de l'effort qu'on fait pour reprendre la respiration durement interrompue.

Les Latins on dit *succussus*, qu'ils prononçoient *soucoussous*, et qui rendoit la même idée.

CAILLE. « Le mâle et la femelle, dit Buffon, « ont chacun deux cris, l'un plus éclatant et « plus fort, l'autre plus foible. Le mâle fait *ouan*, « *ouan*, *ouan*, *ouan*; il ne donne sa voix sonore « que lorsqu'il est éloigné des femelles, et il ne la « fait jamais entendre en cage, pour peu qu'il ait « une compagne avec lui : la femelle a un cri que « tout le monde connoît, qui ne lui sert que pour

« rappeler son mâle; et quoique ce cri soit foible, « et que nous ne puissions l'entendre que d'une « petite distance, les mâles y accourent de près « d'une demi-lieue; elle a aussi un petit son trem- « blotant, *cri cri*. Le mâle est plus ardent que la « femelle, car celle-ci ne court point à la voix « du mâle, comme le mâle accourt à la voix de la « femelle dans le temps de l'amour, et souvent « avec une telle précipitation, un tel abandon de « lui-même, qu'il vient la chercher jusque dans « la main de l'oiseleur. »

C'est de ce cri, que Buffon dit connu de tout le monde, et qu'un autre ornithologiste a exprimé par les mots factices *caille caillette*, qu'est venu le nom de la *caille* dans notre langue et dans la plupart des autres. En effet, on a dit κακκάϐα (*kakkaba*) en grec, (Ce mot me paroît plutôt désigner la *caille* que la perdrix), *qualea* dans la basse latinité, *cuaderviz* en espagnol, exellente onomatopée dont les deux dernières syllabes doivent se prononcer très-brèves, *quaglia* en italien, *quaïl* en anglais, *wachtel* en allemand; et ce son imitatif se retrouve jusque dans l'hébreu *saly* ou *xaly*.

Un poète latin moderne que je citerai souvent, Bærius cherche à représenter ainsi le chant de la *caille* qui appelle :

Sic benedic, benedic *bis terque quaterque coturnix*
Succinit in campis anteque postque cibum.

Du nom de cet oiseau l'on a fait,

Cailletage, babillage insupportable et continuel comme la celui de *caille*,

Caillette, femme frivole et babillarde,

Cailleter, l'action de parler sans cesse, et à propos de toute chose, expressions que la langue françoise a repoussées jusqu'ici, et qui ne sont d'usage que dans le style familier.

Cailletage, n'a cependant pas été dédaigné par Rousseau. Il dit, dans les *Confessions*, en parlant de madame de Warens : « La vie uniforme « et simple des religieuses, leur petit *cailletage* « de parloir, tout cela ne pouvoit flatter un esprit « toujours en mouvement, qui, formant chaque « jour de nouveaux systèmes, avoit besoin de li- « berté pour s'y livrer. »

CANARD. Du son *can can*, souvent répété, qui est le cri de cet animal, plutôt que d'*anas*, probablement *à natando*, qui est son nom latin. Mon opinion est du moins conforme en ce point à celle de quelques auteurs, et entr'autres à celle de l'ornithologiste Martinet, qui remarque fort judicieusement qu'il est du génie de notre langue de terminer par cette syllable ouverte et éclatante *ard*, les mots qui désignent un parleur impitoyable et fatigant, comme *bavard* et *babillard*.

Les Allemands ont représenté par une autre

onomatopée le cri rauque, âpre, et enroué du *canard.* Ils l'ont appelé *racha* et *rachtscha.*

CANCAN, mot factice tiré du cri du *canard*, a été d'abord appliqué par extension aux bruits tumultueux qui s'élèvent dans une assemblée nombreuse où l'on ne s'accorde pas, et où l'on traite des affaires de peu d'importance; et depuis à toutes les causeries irréfléchies de l'oisiveté, à tous les discours médisants qui se répandent rapidement. Je ne suis pas d'accord sur l'étymologie de ce mot avec l'Académie françoise qui l'écrit *quanquan*, et qui pense qu'on l'a appliqué aux discussions orageuses sur des choses futiles, par allusion aux horribles disputes que causa au seizième siècle la prononciation du mot *quamquam*, et qui coûtèrent peut-être la vie à Ramus. Quelque égard qu'on doive aux décisions de ce corps savant, j'ai cru pouvoir persister dans mon opinion qui me semble mieux fondée, et que je partage d'ailleurs avec le plus grand nombre des étymologistes.

CANCANER, dit Buffon, exprime le cri désagréable des perroquets, dans le langage des François d'Amérique. Ce mot est devenu très-vulgaire dans l'usage du peuple, pour signifier, faire des *cancans*, rapporter sans discernement, par étourderie, ou par malveillance, des propos qui peuvent être préjudiciables à quelqu'un.

CAQUET, CAQUETER. Ces mots se disent,

au propre, du bruit que font les poules quand elles sont prêtes à pondre, et au figuré, du babillage des personnes qui *caquettent* comme les poules. Cette onomatopée se retrouve très-fidèlement dans la langue grecque.

On disoit autrefois dans notre langue *cluper* ou *gluper*, pour expimer une espèce de *caquet* de la poule. Cette expression étoit très-imitative.

CAQUETAGE se prend par extension, comme *caqueter*, pour signifier l'action d'un causeur intolérable qui s'épuise en vaines paroles. Linguet s'en est servi à l'occasion du fameux chancelier de l'Hôpital. « Aucun ministre, dit-il, ne fit ja-
« mais convoquer autant de grandes assemblées ;
« mais, satisfait d'y étaler une éloquence prolixe
« et toujours maladroite, il les laissoit toutes
« dégénérer en cohues tumultueuses ou en *ca-*
« *quetages* scandaleux dont l'unique résultat étoit
« de constater la frivolité et l'impuissance du
« gouvernement. »

CASCADE. Ménage pense que ce mot est fait de l'italien *cascata*, ce qui est incontestable. Il fait remonter celui-ci au latin *cado*, ce qui est plus douteux ; mais ce verbe auroit été employé comme désinent dans l'expression dont il s'agit, qu'on n'en devroit pas moins reconnoître cette expression pour une onomatopée. La première syllabe est un son factice qui fait rebondir la se-

conde, et cet effet représente d'une manière vive le bruit redondant de la *cascade*.

Il y a beaucoup d'onomatopées du même genre, c'est-à-dire, composées d'un son naturel et d'un son abstrait. C'est ce que les étymologistes n'ont pas remarqué; et, satisfaits dès qu'ils ont trouvé dans un mot l'origine d'un de ses membres, on croiroit qu'ils ont regardé le reste comme le produit du hasard ou du caprice. Il est cependant démontré que, quelque fortuite qu'ait été la composition des langues, il ne peut y avoir eu qu'un très-petit nombre de mots formés sans motifs.

CATACOMBES. Du grec κατὰ (*kata*) qui est consacré à l'action de descendre ou de tomber, et qui a peut-être fourni le latin *cado* dont je parlais tout à l'heure; et du vieux françois *combe*, vallée, gorge, endroit creux ou souterrain. La réunion de ces deux mots heureusement mariés produit un des beaux effets d'imitation de la langue. Il est impossible de trouver une suite de sons plus pittoresques, pour rendre le retentissement du cercueil, roulant de degrés en degrés, sur les angles aigus des pierres, et s'arrêtant tout à coup au milieu des tombes.

CATARACTE. En grec, κατράκτης (*catarak-tès*). Chute d'eau impétueuse et bruyante qui tombe et se brise de roc en roc avec un grand fracas.

Herbinius, dans son Traité *de admirandis*

mundi cataractis suprà et subterraneis, a étendu le sens de cette expression à tous les violents chocs élémentaires, de quelque espèce qu'ils fussent.

Rabelais l'a fait adjectif, pour caractériser des ustensiles qui servent à rompre et broyer le chanvre. « Quelques pantagruélistes modernes, dit-il, « évitant le labeur des mains qui seroit à faire tel « départ, usent de certains instruments *catarac-* « *tes*.... Et à travers icelluy contondent et brisent « la partie ligneuse, et la rendent inutile, pour « en saulver les fibres. » *Pantagruel*, liv. III, chap. XLVIII. Cet instrument a été fort bien appelé une *broye*. Un des commentateurs de Rabelais observe que l'on avoit donné aussi le nom de *cataracte* à la herse d'une porte sarrazine.

CHAC. Onomatopée du bruit que fait le chien quand il frappe la batterie sans découvrir le bassinet; il y a peu d'expression plus usitée parmi les chasseurs et moins connue des lexicographes. Il est inutile de remarquer combien elle est voisine de *choc*, par le son comme par le sens. Les familles de mots qui sortent d'une racine essentiellement naïve et naturelle se développent d'elles-mêmes, et voilà pourquoi l'*Archéologue* de de Brosses n'est pas un livre si difficile à exécuter qu'on le pense.

CHAT-HUANT. « *Chahuant*, dit un de nos « anciens glossateurs, est une espèce d'oiseau

« qui va voletant et huant de nuict, duquel chant « huant il est ainsi nommé, car son chant n'est « que hu et cry piteux : pour laquelle cause les « Latins l'ont appellé *ulula*, et aussi *noctua*, « parce qu'il ne chante et ne erre que la nuict. Ils « l'ont aussi nommé *bubo* par onomatopée, re- « présentant le chant d'iceluy par ce nom, et « dient que cest oiseau est féral et funèbre, pour « estre ténébreux et nocturne et effrayant : et à « ceste occasion tenoit-on anciennement son chant « pour présage de calamité future, mesme par « mort de maladie. Il est hay à merveilles des au- « tres oyseaux, lesquels pour estre diurnes, « c'est-à-dire, errans et voletans par jour, et ne « avoir la rencontre ordinaire de cedit *chahuant*, « et pour l'aspect hydeux de luy, le hayent et « poursuyvent à coups de bec et de griffes, quand « ils le trouvent, faisans tous un escadron com- « battant contre luy, ausquels, comme Pline dit « au livre X, chap. XVII, il résiste par se coucher « à l'envers et se resserrant en arc, si qu'il de- « meure presque couvert de son bec et de ses « griffes ou serres ; laquelle inimitié estant aper- « çüe par les oyseleurs, se servent dudit *cha-* « *huant*, pour attraper ceux qui viennent à la « meslée contre iceluy. De ce que dessus se voit « que de l'appeler *chathuant*, et pour la difficulté « de la prolation françoise en l'aspiration *h* après « la consonne, dire que *chahuant* est fait de *chat* « *huant*, il n'est pas raison grande, veu que ceste

« particule *cha* est ailleurs commune au françois, « comme en ces mots chatouille, chatfourré, « chafouyn, esquels le mot de chat n'a que « veoir. »

Toutes ces observations de Nicod sont d'un sens exquis. Le chat n'a réellement « que veoir » dans cette dénomination, et elle est bien évidemment le produit de deux onomatopées combinées ; il ne faut, pour s'en assurer, que passer de l'onomatopée à son extension.

Chuintant, désigne aujourd'hui un soufflement pareil à celui des oiseaux nocturnes ; et comme notre alphabet *verbal* a emprunté à ces tristes hôtes des ruines du moyen âge, deux articulations qui étoient à peine connues des anciens, le J et le CH, nos grammairiens philosophes appellent ces consonnes semi-barbares, lettres *chuintantes*, ou qui s'articulent à la manière des *chats-huants*, des chevêches et des chouettes.

Au reste, le chat lui-même, si voisin d'habitudes, si analogue d'organes, avec cette famille d'oiseaux, possède en commun avec elle ce soufflement caractéristique dont son nom françois est l'expression la plus exacte, et qui a certainement beaucoup influé sur la traduction que nous avons faite de son nom latin, quand nous l'avons transporté sur la touche *chuintante*.

CHEVÊCHE. En latin, *strix*. Ce mot a dési-

gné génériquement les oiseaux de nuit de l'espèce de la chouette. Maintenant on n'appelle du nom de *chevêche* que des oiseaux à qui ce nom ne convient plus, puisqu'il avoit été formé par onomatopée, et qu'il ne désigne point leur cri, mais celui de l'*efraye* ou fresaye. « Les cris âcres et « lugubres de l'efraye, et sa voix entrecoupée « qu'elle fait souvent entendre pendant le silence « de la nuit, semblent articuler *grei*, *gré*, *crei*; « et ses soufflements *ché*, *chei*, *cheu*, *cheue*, « *chiou*, qu'elle réitère sans cesse, ressemblent à « ceux d'un homme qui dort la bouche ouverte : « elle pousse encore en volant différents sons « aussi désagréables. » Ces expressions, tirées d'un de nos naturalistes, donnent l'incontestable étymologie des mots *chevêche* et *chouette*, et font regretter que l'impéritie des méthodistes ait consacré de nouvelles *appellations* insignifiantes et capricieuses, puis transporté les anciennes à des espèces qu'elles ne désignent point, et bouleversé ainsi la nomenclature naturelle, sans qu'il en résulte aucun avantage pour la science.

Oseroit-on souhaiter que les naturalistes à venir, moins jaloux d'étaler une vaine érudition, en appliquant aux animaux des noms difficilement composés, voulussent bien s'en tenir aux désignations imitatives qui sont naturelles à tous les peuples, et qui universaliseroient, en quelque sorte, leurs nomenclatures ? Cette idée n'étoit du moins pas étrangère à Linné et aux autres mé-

thodistes philosophes, et Buffon lui-même y revient souvent.

CHOC, CHOQUER. Du bruit de deux corps qui se heurtent.

Du même son naturel les Espagnols, pour joute, ont dit *choca*.

Nous représentions cette dernière idée par le vieux verbe *toster*, dont les Anglais ont fait *toast*.

CHOUCAS. En grec, ἄγκος (*anchos*), κολοιὸς (*koloïos*), κορακίας (*korakias*); en latin, *gracus*, *graculus*; en espagnol, *graio*, *graia*; en italien, *ciagula*; en savoyard, *chüe*, *caüe*, *cavette*, *cauvette*; en turc, *tschaucka*; en saxon, *aelcke*, *kaeyke*, *gacke*; en suisse, *graake*; en hollandois, *kaw*, *chaw*; en illyrien, *kauka*, *kawa*, *zegzolka*; en flamand, *gaye*; en suédois, *kaja*; en anglois, *kae*, *chog*, *jakdow*; en quelques provinces de France, *chicas*, *chocotte* et *chocas*.

J'ai rapporté ces différentes synonymies comme autant d'onomatopées. Le *choucas*, indépendamment du cri qui lui a fait donner son nom, en pousse un autre encore qu'on a exprimé par le son *tian*, *tian*, souvent répété; mais il lui est beaucoup moins familier, et n'a jamais été converti en onomatopée.

CHOUETTE. Voyez CHAT-HUANT et CHEVÊCHE.

CHUCHOTTER, CHUCHOTTERIE, CHUCHOTTEUR. Du mot factice *st* qu'on a employé pour imposer silence, ou pour indiquer qu'il faut baisser la voix, et parler de manière à n'être pas entendu, on a fait *chut*, suivant l'usage de notre langue qui mouille ordinairement les sons sifflants; et de là le verbe *chuchotter*, qui présente une nouvelle onomatopée par le concours des syllabes sourdes qui le composent. On disoit autrefois *chuchetter*.

On ne supposeroit guère que les étymologistes eussent vu, dans le son radical *st* qui est si simple et si général, une contraction du *silentium tene* des Latins. Cela est cependant vrai, car il n'y a point d'idée bizarre dont ce genre d'érudition ne puisse offrir un exemple.

CIGALE. Du son radical *kic*, *kic*, qui est le chant de cet insecte, et du verbe ἀείδω (*aeïdô*), chanter, les Grecs ont fait peut-être le nom de cet insecte, traduit par les Latins en *cicada*, et devenu chez les Espagnols *cigarra*, chez les Italiens *cigala*, et chez nous *cigale*, qui est une onomatopée alongée d'une terminaison oiseuse et étrangère à notre langue. Ce seroit alors un de ces mots composés dont j'ai parlé ailleurs, et qui ont perdu, dans de nouvelles combinaisons lexiques, l'énergie de leur signification primitive. Aussi les poètes latins relevoient toujours cette onomatopée abâtar-

die par des attributs très-imitatifs, *querla, rauca cicada. Cicada fit stridula,* dit Bærius.

CLAPIR. Onomatopée du cri des lapins; et par extension :

Clapir (se), se blottir, se tapir, se cacher dans un trou comme celui du lapin.

Clapier, trou de lapin, l'endroit où le lapin se *clapit.*

Ces mots sont très-analogues à *glapir* et à *clappement;* et il est évident que *lepus* appartient à la même racine, comme *lapin, lapper, lippée, lupus,* et même *vulpes* qui en est une espèce d'anagramme ou de métathèse.

CLAPPEMENT. Un homme d'esprit qui se piquoit d'originalité sur toutes les matières, et qui disoit beaucoup de mal de Racine et de Newton, a cru devoir, en raison du même principe, attaquer l'ancienne réputation du rossignol, si prôné parmi les chantres des bois.

« Qu'une oreille impartiale, dit-il, écoute avec « attention le rossignol; qu'elle entende ses sons « souvent aigres, toujours fortement prononcés, « mais sans variété, si ce n'est quatre tons, sans « modulations, sans nuances, elle éprouvera une « sensation pénible, désagréable. Transportez « l'oiseau, suspendez sa prison à une fenêtre, le « chant sera le même, et le passant l'entendra « avec indifférence; s'il s'arrête, ce n'est pas par

« l'attrait du plaisir, c'est de surprise et d'éton-
« nement. Il croyoit que l'oiseau ne chantoit que
« dans les bois et pendant la nuit; mais la lune
« ne brille pas au travers des branchages touffus;
« le silence solennel de la nature ne l'environne
« pas; le murmure vague d'un ruisseau ne s'unit
« pas au léger frémissement du feuillage sous
« lequel il est assis : il est dans la ville.

« Que peut-on comparer au *clappement* dur
« et déchirant que l'oiseau tant vanté fait enten-
« dre au milieu ou à la fin de son chant imphrasé?
« Je souffre quand je réfléchis aux efforts redou-
« blés des muscles de son gosier. »

On ne verra sans doute ici que le caprice d'une imagination fort bizarre qui se plaît à colorer agréablement des paradoxes; mais je rapporte ce passage pour soumettre aux arbitres de la langue le mot pittoresque et indispensable qui est l'objet de cet article, et qui me paroît plus heureusement innové que la diatribe de Mercier contre le rossignol.

Clappement s'est dit depuis très-fréquemment:

1° D'un claquement éclatant et réitéré de la langue, propre à certaines espèces d'oiseaux crieurs.

2° D'une certaine articulation, commune à beaucoup de peuplades sauvages, et qui se remarque particulièrement chez les Hottentots.

CLAQUE, CLAQUEMENT, CLAQUER. Du son que produisent les deux mains vivement ap-

pliquées l'une contre l'autre, ou contre un corps retentissant.

Claquer se dit aussi fort bien du bruit d'un fouet qui coupe l'air avec force. Il est passé au sens proverbial dans cette acception.

Claquement s'applique surtout au heurt convulsif et spontané des dents, *stridor dentium.*

Court de Gébelin prétend que le son radical *claq* étoit un mot celtique qui signifioit *grand bruit. Schlagen* signifie encore en langue allemande, frapper, et du même type, nous avons fait:

CLAQUET, petite latte tremblotante qui est d'usage dans les moulins, et qui frappe la meule avec éclat.

CLAQUETTE, un certain instrument retentissant, composé d'une planche et d'un battant, et qui annonce le passage du facteur de la poste aux lettres.

CLIGNOTER. M. de Brosse prétend avec raison, ce me semble, que beaucoup d'onomatopées ont été formées, sinon d'après le bruit que produisoit le mouvement qu'elles représentent, au moins d'après un bruit déterminé sur celui que ce mouvement paroît devoir produire, à le considérer dans son analogie avec tel autre mouvement du même genre, et ses effets ordinaires; par exemple, l'action de *clignoter*, sur laquelle il forme ces conjectures, ne produit aucun bruit réel, mais les actions de la même espèce rappel-

lent très-bien, par le bruit dont elles sont accompagnées, le son qui a servi de racine à ce mot.

CLIN-D'ŒIL, c'est le petit mouvement d'un œil *clignotant*.

CLINQUANT. *Clinquant* s'est dit, au sens propre, d'une feuille de métal si fine et si légère, qu'elle se froisse sous les doigts avec un petit cliquetis aigre dont son nom est formé; et parce que ces feuilles, à cause de leur ténuité, ont ordinairement plus d'éclat que de valeur, on les prend figurément pour les choses d'un prix médiocre qui ont une apparence brillante, comme dans ces vers de Boileau :

Tous les jours à la cour un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité,
A Malherbe, à Racan préférer Théophile,
Et le *clinquant* du Tasse à tout l'or de Virgile.

Les Anglois appellent le *clinquant*, *tinsel*, et cette racine *tin* est chez eux, comme chez nous, l'onomatopée du retentissement aigu d'un métal très-sonore.

CLIQUETIS. Onomatopée tirée du son des armes qui se choquent.

Ce mot se dit aussi du bruit des verres, et en général des bruits argentins et mordants.

Cliquet est dans le Dictionnaire breton de dom Lepelletier, pour loquet de porte ou de fenêtre.

Dans Davies on lit *cliccied*, et analogiquement, *cleccian*, pour *stridere*. De la même racine:

Cliquettes, instrument fait de deux os, planchettes, ou fragments d'ardoise, tenus et agités entre les doigts, à la manière des castagnettes.

C'est aussi le nom que l'on donne à des lattes bruyantes que l'on attache au filet à *cliquettes* pour effrayer le poisson.

CLOCHE. Onomatopée ancienne dont nous avons perdu la valeur, en substituant à son dernier élément cette désinence chuintante qui n'a rien d'imitatif. On retrouve fort distinctement ce mot dans le *clocqua* du bas-latin, rapporté par Borel, et dans le *clock* des Anglois, qui est l'exact homonyme de notre mot *cloche*, en prononciation picarde.

CLOSSEMENT, CLOSSER. Du cri ordinaire de la poule.

Ces mots ont peut-être quelque chose de plus aigre et de plus bruyant, et représentent mieux la clameur de la poule inquiète qui rappelle ses petits, ou de la poule irritée qui les défend, que leurs synonymes *gloussement* et *glousser* dont ils sont une nuance légère, et qui ne s'en sont pas moins conservés dans la langue.

Gloussement, Glousser, ont obtenu jusqu'ici la préférence dans le langage poétique, et il me

seroit facile d'en offrir plus d'un exemple. Je m'en tiendrai à ces vers élégants d'un de nos meilleurs poètes descriptifs :

La poule cependant du coq victorieux
A reçu dans son sein ce germe précieux
Qu'elle mûrit, féconde, et reproduit sans cesse ;
Et, bienfaitrice exacte à payer sa largesse,
Qu'une coque fragile enveloppe et blanchit,
Du tribut coutumier chaque jour t'enrichit.
La vois-tu, promenant sa vague inquiétude,
Rêver, fuir le plaisir, chercher la solitude ;
Et trahir sa langueur par de longs *gloussements ?*
Hâte-toi, l'heure presse, et saisis les moments.
Son cœur est tourmenté du besoin d'être mère.

La poule glossante s'est autrefois appelée *clouc-que*, *à clocqua*, dit Borel, *id est tintinnabulo, ob sonum similem.*

Les Grecs exprimoient le cri des geais par une onomatopée fort analogue à celle-ci, κλώζω (*klôzô*), je *glousse*, κλωγμὸς (*klôgmos*), *gloussement.*

COASSEMENT, COASSER. Du son radical *koax*, assez ridiculement employé par Rousseau, d'après Aristophane, et qui est l'onomatopée du cri de la grenouille.

Les Grecs nomment quelquefois la grenouille κοαξ (*koax*).

On a dit *coaxare* dans la basse latinité, et quelques écrivains françois en ont fait *coaxer*, qui n'est pas admis par l'usage.

COQ. Oiseau dont le chant est exprimé par un mot factice, de la première syllabe duquel on a fait son nom. Il est à remarquer que c'est son incantation la plus familière; aussi a-t-elle fourni aux langues un grand nombre d'onomatopées. Les Grecs ont dit souvent κοστος (*kostos*) et κικκὸς (*kikkos*). Les Polonois ont *kogut*, les Anglois *cok*, les Savoyards *coq* et *gau*. Nous avions autrefois *gal* de *gallus*, et *gog* du son radical imitatif. C'est cette dernière dénomination qui nous est restée avec une modification bien légère.

Ménage ne devoit pas dire que *coq* venoit de *clocitare*, d'où est fait *closser*, mais plutôt que ces mots venoient d'un type commun qui est le chant du *coq*.

Coque, mot créé pour représenter l'enveloppe de l'œuf, pourroit bien dériver du nom de l'animal, de l'onomatopée de son chant. La poule entonne son chant favori à l'instant où elle vient de pondre. *Coqcoq*, suivant Leroux, exprime le bruit que fait la poule quand elle pond. Cette étymologie me paraît plus naturelle que celle qu'on attribue à ce terme, quand on le fait venir *à conchâ*. *Coquille* se dit aussi chez nous pour *coque*, mais c'est une terminaison diminutive, familière à notre langue.

Coquetterie, et les mots qui se rapportent à cette idée, sont employés figurément par allusion aux mœurs du *coq*, à son inconstance et à ses

amours. En effet, soit que nous l'ayons appelé *gal* comme dans le vieux langage, soit que nous l'ayons appelé *coq* comme aujourd'hui, on peut suivre facilement cette double dérivation, dont les rapports, tout curieux et tout piquants qu'ils sont, ont cependant, je crois, échappé à tous les étymologistes. *Galendé* signifioit orné, enrichi, embelli, comme dans ces vers du *Roman de la Rose :*

> Belle fut et bien ajustée;
> D'un fil d'or étoit *galendée.*

Gallois se prenoit pour agréable et léger. Une belle, une franche *galloise*, selon Rabelais et les auteurs du même temps, c'étoit une femme éveillée et *coquette.*

> Et puis s'en vont pour faire les *galloises*,
> Lorsque devroyent vacquer en oraison.

Galeur ou *galeure* a un sens analogue dans Coquillard :

> *Galeures* portent escrevices
> Et velours pour être mignons.

Villon, et, d'après lui, une foule de poètes se servent du mot *galer*, pour se réjouir et passer agréablement la vie.

> Je plains le temps de ma jeunesse
> Auquel ay plus qu'en autre temps *galé.*

Gaillard et *galant* nous restent encore.

Les dérivés du mot nouveau sont plus aisés à retrouver, et frapperont tout le monde. Remarquons seulement qu'ils remontent au premier emploi du mot *coq*, et qu'on les croiroit inventés simultanément, tant l'extension en fut naturelle. Il y a plusieurs siècles que le mot *coquardeau*, désignant un jeune homme étourdi et *coquet* qui débute dans le monde, se lisoit déjà dans *le blason des fausses amours*.

Se ung *coquardeau*
Qui soit nouviau
Tombe en leur mains;
C'est un oiseau
Pris au glueau,
Ne plus ne moins.

Villon s'est servi de *quoquart* dans la même acception.

COSSI, onomatopée du pipiement aigu de l'hirondelle, heureusement employée dans ces vers charmans de Ronsard, où il cherche à justifier les alouettes de l'attentat commis par Scylla sur son père Nisus :

Mais quoy? vous n'êtes pas seulettes
A qui la langue des poètes
A fait grand tort : dedans le bois
Le rossignol à haute vois,
Caché dessous quelque verdure,
Se plains d'eus, et leur dit injure.

Si fait bien l'arondelle aussi
Quand elle chante son *cossi*.

« Le *cossi* de l'*arondelle*, dit mon jeune et savant ami, M. Sainte-Beuve, dans son excellent Commentaire sur les *Œuvres choisies* de Pierre de Ronsard, est probablement ce qu'est le *tire-lire* de l'alouette. » *Voyez* ce mot.

COUA, coucou de Madagascar. « Je conserve « à ce coucou, dit Buffon, le nom qui lui a été « imposé par les habitants de Madagascar, sans « doute d'après son cri... »

COUCOU. Voici les onomatopées équivalentes que d'autres langues me fournissent.

En hébreu, *kaath, kik, kakik, kakata, schaschaph;* en grec, κόκκυξ (*kokkux*), et par corruption, καρκολιξ (*karkolix*) et κακακοξ (*kakakox*); en latin, *cuccus, cuculus;* en italien, *cuculo, cucco, cucho;* en espagnol, *cuclillo;* en allemand, *gucker, kuckuch, guggauch, guckuser;* en flamand, *kockock, kockuut;* en anglois, *kuckow, cucoo;* en turc, *koukou;* en syriaque, *coco;* en polonois, *kukulka, kukawka;* en danois, *kuk, gioeg kukert;* en catalan, *cocut, cugul;* en vieux françois, *coqu;* en Provence, *coux, cocou;* en Sologne, *coucouat,* pour indiquer le petit du *coucou*. De *cuculus,* les Latins avoient fait le verbe *cuculare,* crier comme le *coucou*. *Et cuculi cuculant,* dit la *Philomèle*.

« Tout le monde connoît le chant du *coucou*, « dit Buffon, du moins son chant le plus ordinaire; « il est si bien articulé et répété si souvent[1], que, « dans presque toutes les langues, il a influé sur « la dénomination de l'oiseau... Ce chant appar- « tient exclusivement au mâle, et c'est au prin- « temps, c'est-à-dire au temps de l'amour, que « ce mâle le fait entendre, tantôt perché sur une « branche sèche, et tantôt en volant; il l'inter- « rompt quelquefois par un râlement sourd, tel « à peu près que celui d'une personne qui crache, « et comme s'il prononçoit *crou, crou*, d'une « voix enrouée et en grasseyant: outre ces cris, « on en entend quelquefois un autre assez sonore, « quoiqu'un peu tremblé, composé de plusieurs « notes, et semblable à celui du petit plongeon; « cela arrive lorsque les mâles et les femelles se « cherchent et se poursuivent[2]; quelques-uns « soupçonnent que c'est le cri de la femelle;

[1] « *Cou cou, cou cou, cou cou cou, tou cou cou*: Cette fré- « quente répétition a donné lieu à deux façons de parler « proverbiales; lorsque quelqu'un répète souvent la même « chose, cela s'appelle en Allemagne, *chanter la chanson* « *du coucou*. On le dit aussi de ceux qui, n'étant qu'en « petit nombre, semblent se multiplier par la parole, et « font croire, en causant beaucoup et tous à la fois, qu'ils « forment une assemblée considérable.

[2] « Ceux qui ont bien entendu ce cri l'expriment ainsi: « *go, go, guet, guet, guet*.

« celle-ci, lorsqu'elle est bien animée, a encore « un gloussement, *glou, glou*, qu'elle répète « cinq à six fois d'une voix forte et assez claire en « volant d'un arbre à un autre; il semble que ce « soit son cri d'appel, ou plutôt d'agacerie, vis- « à-vis de son mâle; car dès que ce mâle l'entend, « il s'approche d'elle avec ardeur en répétant son « *tou cou cou*. »

Il n'y a point d'oiseau dont le nom ait été formé aussi généralement d'après son cri, et cela, peut-être, parce qu'il n'y en a aucun dont le cri soit plus analogue aux modulations de la voix humaine; au reste, il est bon de dire, une fois pour toutes, que si la lettre *C* prononcée comme *K*, est l'initiale du nom d'un grand nombre d'oiseaux crieurs, et même de certains que nous n'avons point nommés, parce que cette circonstance nous a paru trop faible pour constituer l'onomatopée; que si elle est la caractéristique de leur *cri*, comme dans *cailletage*, *caquet*, *clappement*, *clossement*, *croassement*; et que si cette observation peut s'étendre indistinctement à toutes les langues connues, c'est que le chant, ou plutôt la clameur de ces animaux, est engendrée par le claquement de la langue contre le palais, qui est la plus éclatante de toutes les touches vocales, et que ce claquement produit la consonne dont il s'agit.

COURLIS. C'est un oiseau que nous avons

aussi nommé *curly* et *turly* par imitation de son cri.

Ce son naturel a produit beaucoup d'onomatopées, l'ελορίος (*elorios*) des Grecs, le *clorius* des Latins, le *tarlino* de la Pouille, le *caroli* du Milanois, le *curlew* des Anglois, le *greny* des environs de Constance, le *turlu* de Poitou, le *turluy* et le *corleru* des Picards, le *corlui* des Normands, le *corlu* des Bourguignons, le *corly* et le *corlieu* de nos anciens naturalistes.

M. de Buffon, à qui je dois cette nomenclature, y joint des observations qui viennent très-bien à ce sujet. « Les noms composés des sons imi-« tatifs de la voix, du chant, des cris des ani-« maux, sont, dit-il, pour ainsi dire, les noms « de la nature; ce sont aussi ceux que l'homme a « imposés les premiers; les langues sauvages nous « offrent mille exemples de ces noms donnés par « instinct; et le goût, qui n'est qu'un instinct « plus exquis, les a conservés plus ou moins dans « les idiomes des peuples policés, et surtout dans « la langue grecque, plus pittoresque qu'aucune « autre, puisqu'elle peint même en dénommant. « La courte description qu'Aristote fait du *courlis*, « n'auroit pas suffi sans son nom ελορίος (*elorios*), « pour le reconnoître et le distinguer des autres « oiseaux. Les noms françois *courlis*, *curlis*, *turlis*, « sont des mots imitatifs de la voix; et dans d'au-« tres langues, ceux de *curlew*, *caroli*, *tarlino*,

« s'y rapportent de même; mais les dénominations « d'*arquata* et de *falcinellus* sont prises de la « courbure de son bec, arqué en forme de faux. « Il en est de même du nom *numénius* dont l'ori- « gine est dans le mot *néoménie*, temps du crois- « sant de la lune; ce nom a été appliqué au « *courlis*, parce que son bec est à peu près en « forme de croissant; et les Grecs modernes l'ont « appelé *macritimi*, ou long nez, parce qu'il a le « bec très-long, relativement à la grandeur de « son corps. »

On pouroit conelure de ces remarques qu'il y a deux espèees d'onomatopées ou de fictions de noms: les premières qui sont les onomatopées naturelles, communes à tous les peuples, parce qu'elles sont formées sur un son qui ne varie pas; les secondes, qui sont les onomatopées locales, propres à un seul idiome, parce qu'elles sont déterminées sur une figure ou un aspect des corps dont le signe est de convention. Ces deux riches familles de mots pittoresques sont la plus belle partie des langues.

COUROUCOU, genre d'oiseaux du Nouveau-Monde, très-analogues au *coucou*. Ils sont nommés au Brésil, leur pays natal, *curucuis*, *couroucouis* ou *couroucoais*, onomatopée si sensible et si naturelle qu'on la retrouve presque identiquement à la Guyane, où on les appelle *ourou-*

coais. Il paroît cependant que ce n'est pas là le seul cri caractéristique de cet animal, au moins dans toutes les espèces; car j'en trouve une désignée sous le nom de *tzinitzcan*, par Jonston, Willughby et Ray; et deux autres, dont l'une est le *tznatltototl*, et l'autre le *quaxoxoctocotl* de Fernandez, appellations bien étrangement composées, si elles ne sont pas imitatives et faites par onomatopée.

CRABE, animal presque toujours armé de mains ou pates antérieures très-puissantes, qui lui donnent la faculté de s'*agripper* aux corps étrangers, comme la *grappe* du menuisier ou le *grappin* du matelot.

Crampon et cramponner paroissent être formés dans le même esprit d'imitation.

Crampe en seroit fait par une extension très-intelligible, quoique très-figurée, parce que cette douloureuse infirmité saisit et pénètre les membres qui en sont atteints, comme les dents d'un *crampon*.

CRACHAT, CRACHEMENT, CRACHER. Du bruit que fait la salive jetée avec force hors de la bouche.

Cette idée a été exprimée dans les langues par deux sons également imitatifs, quoique fort distincts l'un de l'autre. Du premier, qui a servi de

racine aux mots dont on s'occupe dans cet article, les Bas-Bretons ont fait *cranch*, qui signifie salive, et suivant Court de Gébelin, *craing*, qui signifie la même chose, *craincher*, *cracheur*, et *crancha*, *cracher*; mais je suis porté à croire qu'il doit ces dernières expressions à un autre vocabulaire. Les mots *excreare* et *screare* des Latins ont le même type.

Du second, les Latins ont fait *spuere*, *despuere*, *expuere*; les Italiens, *sputare*; les Allemands, *speien*, et les Anglais *spit*. Le son radical *puth* a été souvent converti en interjection, pour marquer un mépris extrême, comme en ces mots tirés d'une pièce de Boursault, intitulée *le Portrait du Peintre* :

> C'est mal répondre, *puth*, misérable critique !

On retrouve ici, à peu de chose près, le φθύζω (*phthuzó*) des Grecs.

Il est presque inutile de dire que nos mots *conspuer* et *pituite* sont formés d'après cette dernière espèce de son.

Cracher, s'exprime en arabe par le mot *ghak*, et en hébreu par les mots *racac* et *iarac*, qui sont encore des onomatopées.

CRAN. Incision ou entaille faite sur un corps dur. En celtique, *cran*; en latin, *crena*.

ÉCRAN, meuble qui glisse sur des *crans*.

CRAQUEMENT, CRAQUER. Du bruit que font des corps secs et durs qui se brisent.

Letourneur dit dans sa traduction du *Jugement dernier* d'Young : « Avez-vous entendu ce *craquement* effroyable dont tout le globe a retenti « dans sa profondeur? C'est le fracas de l'Olympe « et de l'Atlas tombants. » Ce passage est d'une belle harmonie.

CRAQUETER s'est dit quelquefois au sujet d'une matière pétillante et très-sèche qui éclate au feu, comme le sel ordinaire et les feuilles des arbres résineux. Il n'est point à dédaigner dans ce sens. Le poète Théophile en a fait un mauvais usage, quand il a dit qu'on entendoit *craqueter* le tonnerre. Le signe est trop petit pour l'idée.

M. Carpentier s'est servi du même verbe pour exprimer le cri de la cigogne, qui me paroît mieux rendu dans ce passage de la *Philomèle*.

Clotorat *immenso de turre ciconia rostro.*

On ne se sert plus de *criquer* et de *criqueter* qui se prenoient autrefois dans un sens analogue. Les herbes sèches *criquent*, dit Nicod. *Herbæ aridæ rixantur. Criqueter, digitis concrepare.*

CRESSELLE, CRECELLE, ou CRÉCERELLE. C'est un instrument de bois en usage dans quelques solennités, qui *bruit* aigrement en tournant sur des crans durs et serrés. On a cherché

partout l'étymologie de son nom, si ce n'est dans le bruit qu'il produit, et dont elle est certainement tirée.

Ce mot n'est point étranger à la poésie, et Boileau s'en est agréablement servi dans ces vers imitatifs du Lutrin :

Ils prennent la *cresselle*, et par d'heureux efforts
Du lugubre instrument font crier les ressorts.

Je ne sais si le cri de l'oiseau appelé par les Latins *querquedula*, et par nous *sarcelle*, *cercelle* ou *crecelle*, n'auroit pas déterminé, par quelque analogie frappante avec ce bruit mécanique, l'homonymie qu'on remarque entre leurs dénominations.

CREX. Cri sinistre et fréquent d'un oiseau de proie qui en a pris son nom.

Crécerelle, est le nom d'une espèce de petit *crex* à voix très-aiguë, dont le cri ressemble à celui de la cresselle, qui tourne sur ses crans; on voit que cette onomatopée se confond à peu de chose près avec la précédente, et il n'y a rien de plus naturel. Dans un Dictionnaire des onomatopées de toutes les langues, rangées suivant l'ordre des racines, on ne procéderoit que par nuances presque insensibles.

CRI, CRIER. Je ne prends point ces mots

comme imitatifs de la voix humaine ou de celle des animaux, mais comme des onomatopées d'un bruit purement mécanique qui résulte du frottement ou du brisement des corps. On se rappelle le fameux hémistiche du récit de Théramène :

L'essieu *crie* et se rompt.

Un poète descriptif de la fin du dernier siècle a dit, dans des vers d'ailleurs assez heureusement tournés, en parlant des *oiseaux de la ferme :*

Qu'elle est lente à leur gré, qu'ils la trouvent tardive,
La main qui se refuse à leur ardeur captive !
Le doux bruit du loquet, long-temps importuné,
Vient enfin réjouir l'essaim emprisonné.
Un verrou reste encor, qui, trois fois indocile,
Trois fois tourne, en *criant*, sur la porte immobile.

Criailler, Criaillerie, Criailleur, sont faits du même son radical que les précédents, et alongés d'une syllabe très-ouverte, pour peindre la continuité fatigante d'un babil disputeur et hargneux.

Délivrez-moi, monsieur, de la *criaillerie*,
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

Notre bon Montaigne est, je crois, un des premiers qui aient fait usage de ce mot. « La *criail-* « *lerie*, quand elle nous est ordinaire, passe en

« usage, et fait que chascun la méprise. Celle « que vous employez contre un serviteur pour un « larrecin ne se sent point, d'autant que c'est « celle mesme qu'il vous a vu employer cent fois « contre luy, pour un verre mal rincé, ou pour « avoir mal assis une escabelle. »

Criocère, est le nom que les entomologistes françois ont donné à une famille d'insectes dont on trouve des espèces sur le lis et sur l'asperge, et qui est remarquable par la propriété qu'ont les petits animaux qui la composent de produire un *cri* assez aigu, au moyen du frottement de leur corselet contre l'origine des étuis. Par une de ces bizarreries qui jettent tant de défaveur sur la langue des nomenclatures, on est convenu, depuis quelques années, de les désigner sous le nom insignifiant de *lèmes*, et celui qui leur convenoit si bien a été abusivement transporté à des insectes aphones.

CRIC. C'est un machine composée d'une roue dentée ou pignon qui se meut avec une manivelle, et qui roule en criant.

CRICK. Perroquet du nouveau continent, dont le nom est fait par onomatopée, comme celui de la plupart de ses congénères.

CRINCRIN. C'étoit un instrument chargé de

grelots, dont il n'est parlé que dans les *Fâcheux* de Molière :

> Monsieur, ce sont des masques
> Qui portent des *crincrins* et des tambours de basques.

Ménage, qui rapporte ce terme et cette autorité, n'hésite pas à le regarder comme formé par onomatopée.

M. de Roujoux pense que le peuple donne au violon le nom de *crincrin* par allusion aux *crins* qui forment l'archet ; il croit qu'il pourroit bien en être de même de cet instrument qu'il présume être celui dont se servent encore les enfants pour imiter la grenouille, et qui est formé d'un petit cylindre de carton fermé à une de ses extrémités, et attaché par un crin à un bâton autour duquel on le fait tourner pour produire du bruit. Le mot alors, selon M. de Roujoux, ne seroit pas une onomatopée, puisque l'instrument auroit pris son nom de sa principale partie. Toutefois, dans le violon, ce n'est pas l'archet qui résonne, et ses cordes sonores ne sont pas faites de crins. Ce seroit une catachrèse.

CRISSEMENT, CRISSER. Expressions hors d'usage. C'est l'action de grincer fortement les dents, et de tirer de leur frottement un son aigre et *strident* qui offense l'oreille.

Crisser, selon Borel et Monnet, c'est faire un bruit aigu et âpre, comme les roues mal ointes.

CROASSEMENT, CROASSER. Du cri lugubre et discord des corbeaux.

Le nom même du corbeau dérive de loin du même son primitif. Du κόραξ (*korax*) des Grecs qui est une onomatopée, les Latins ont fait *corvus*, et d'après eux les Espagnols *cuervo*, et les Italiens *corvo*. La dénomination que nous avons adoptée est encore moins naturelle, quoiqu'on puisse remonter sans effort à son étymologie ; mais il n'y en a point de plus singulièrement corrompues que celles que la langue allemande et la langue anglaise ont substituées au *corvus* des Latins, en retranchant bizarrement de ce mot la consonne initiale, et en faisant du reste par une métamorphose capricieuse les noms insignifiants de *rabe* et de *raven*.

Boileau écrit quelque part :

Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent;
Ses rivaux obscurcis autour de lui *croassent*.

Ce mot rauque tombe à la fin du vers d'une manière singulière et inusitée qui rend son effet très-énergique.

CROC. Ce mot ne fut probablement d'abord que le signe factice du déchirement d'un corps saisi par un instrument aigu ; et puis il devint,

par une extension très-naturelle, le nom de cet instrument, du *croc* et du *crochet*.

Accrocher, c'est saisir avec un *croc*, ou fixer avec un *crochet*.

CROQUER. Du bruit que fait un aliment sec et difficile à broyer, en se rompant sous la dent.

Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce!
Est-ce un péché? Non, non; vous leur fîtes, seigneur,
En les *croquant*, beaucoup d'honneur.

La Fontaine a aussi employé le mot de *croqueur* que notre langue a rebuté :

Un vieux renard, mais des plus fins,
Grand *croqueur* de poulets, un jour fut pris au piége.

Croquet, nom que l'on donne à une espèce de pâtisserie très-cassante, a la même origine que les mots précédents. Ils sont les uns et les autres du style le plus familier.

CROULEMENT, CROULER. Du retentissement sourd et profond des murailles qui s'affaissent, qui s'ébranlent, et qui tombent.

Écroulement et s'Écrouler, qui ont un sens moins vif, sont cependant plus en usage.

Le mot *croulement* a été transporté très-énergiquement par Montaigne dans le style figuré.

« Nos mœurs sont, dit-il, extrêmement cor-
« rompues, et penchent d'une merveilleuse in-
« clination vers l'empirement de nos lois et
« usages ; il y en a plusieurs barbares et mons-
« trueuses ; toutes fois pour la difficulté de nous
« mettre en meilleur état, et le danger de ce
« *croulement*, si je pouvois planter une cheville
« à nostre roue, et l'arrêter en ce poinct, je le fe-
« rois de bon cœur. »

D

DANDIN, DANDINER. Pasquier dérive ces mots du terme factice *dindan* qui exprime le bruit des cloches, parce que la marche d'un *dandin*, d'un homme hébété, d'un badaud qui chemine lentement et au hasard, en ne s'occupant que de choses vaines et communes, représente assez bien le mouvement des cloches ébranlées.

Cette dénomination s'est retrouvée souvent dans le style satirique, témoins Thénot *Dandin*, Perrin *Dandin*, Georges *Dandin*.

Cette racine se retrouve en anglois pour désigner un homme à manières flatteuses et caressantes, *dandler*. Il faut peut-être y rapporter aussi *dandy*, un homme maniéré, qui se *dandine* en marchant.

DÉGRINGOLER. Terme bas qui est pris du

bruit d'un corps qui roule d'une certaine hauteur.

Voltaire a dit : « Si deux ou trois personnes ne « soutenoient pas le bon goût dans Paris, nous « *dégringolerions* dans la barbarie. »

DRELIN. Mot factice qui représente le son d'une clochette violemment agitée, et que Molière a prodigué dans le long monologue d'Argan.

DRILLE. J'oserois conjecturer que ce mot a été fait du bruit que produisoient les pièces d'une vieille armure, qui, mal unies et agitées au moindre mouvement, se choquaient les unes contre les autres. Par une de ces extensions qui sont familières à toutes les langues, et surtout à la nôtre, ce mot a signifié depuis un habit militaire en lambeaux, puis le soldat qui le portoit, et finalement de mauvais haillons. Les traces de cette génération existent encore, puisqu'il est conservé sous toutes ses acceptions.

DRONOS. Donner *dronos* sur les doigts est une expression fort triviale que je trouve dans Rabelais. Le Duchat la regarde comme une onomatopée du bruit que rend un coup dur en retentissant; mais dans le cas où l'imagination des lecteurs ne voudroit pas se prêter à l'explication qu'il plaît au savant commentateur d'en donner, ils sont libres de la ranger parmi les mots sans nombre que l'auteur a formés sans autre règle

que son caprice, véritables termes macaroniques, dans la construction desquels il n'a cherché qu'à être original et bizarre, et auxquels il s'est peu soucié d'attacher un sens. Voilà pourquoi un commentaire dans le genre de celui de M. Le Duchat, où l'on prétend tout expliquer, est une des entreprises lés plus maladroites qu'on ait pu faire sur Rabelais.

Torgniole, mot populaire pris au même sens, seroit tiré de la même racine sur une autre touche. M. Johanneau fait remonter tout cela au grec *τόρνος* (*tornos*), et cette hypothèse s'appuieroit sur une singulière analogie qui ne se recommande pas par son atticisme, mais qu'il n'est pas permis de dédaigner quand on s'occupe de l'histoire des langues. Le peuple dit encore, donner le *tour*. Or, il est vrai de dire que ce *tornos* est presque identiquement le *dronos* de Rabelais.

DROUÏNE. Ce mot, tout aussi dédaigné que les précédents, signifie le havresac dans lequel les chaudronniers mettent leurs outils, dont le choc sonore semble articuler *dron*, *drin*, ou *drouin*.

Chaudron, Chaudronnier, seroient donc des onomatopées tirées de cette racine.

En anglais, un *drouïneur* ou *chaudronnier* qui porte la *drouïne*, s'appelle *tinker*, autre onomatopée aussi tirée du tintement des métaux dont il est chargé. Voyez Clinquant.

E

ÉBROUER. Onomatopée assez pittoresque, qui représente l'action d'un cheval ardent, soufflant avec force pour chasser l'humeur qui l'incommode, et pour reprendre facilement haleine.

...Tum si qua sonum procul arma dedêre,
Stare loco nescit, micat auribus, et tremit artus,
Collectumque premens volvit sub naribus ignem.

Il n'y auroit peut-être rien de comparable à cet admirable passage des *Géorgiques*, si on ne lisoit pas dans Job :

« Est-ce vous qui avez donné au cheval sa « force et sa beauté ? Le ferez-vous bondir comme « la sauterelle, lui, qui du souffle si fier de ses « narines inspire la terreur? Il se rit de la peur ; « il s'agite, il frémit, il frappe du pied la terre,

« et l'enfonce. Dès qu'il entend le son de la trom-
« pette, il dit : courage ! Il sent l'approche de
« l'armée, et joint ses hennissements aux cris
« confus des soldats. »

On reconnoîtra facilement dans les deux poètes les images dont le mot *ébrouer* est l'expression elliptique.

ÉCLAT, ÉCLATER. Du bruit d'un corps dur qui se divise avec violence quand on le crève, quand on le fend, quand on le brise.

Il y a long-temps que les glossateurs et les étymologistes ont reconnu que ces mots étoient faits du son que rend le bois, par exemple, quand on le met en pièces, comme cela se remarquoit au brisement des lances dans les tournois. On lit au deuxième livre d'Amadis : « Adonc baissèrent
« leurs lances, et donnans des esperons à leurs
« chevaux, coururent l'un contre l'autre de si
« grande roideur, que leur bois vola en *esclats*. »

Les Grecs ont dit κλάω (*klaô*) pour *frango*, et κλάσμα (*klasma*) pour un éclat de bois, expression que les Latins ont employée quelquefois sans y rien changer. *Clao* signifioit en celtique une espèce de ferrement, et le bruit qu'il rendoit sous le marteau. De là, en latin *clavus*, et en françois

Clou, qui est presque homonyme de ce mot celtique.

Cette racine, passant au figuré par catachrèse

ou extension, a enrichi nos vocabulaires de beaucoup de termes. Elle a fourni aux langues gothiques le mot *cla* ou *cala*, *crier*, dont il est facile de suivre les nombreuses dérivations.

Clabaud, qui est composé de ce mot et du latin *boare* ou *baubare*, a été dit pour chien, et figurément pour un parleur insupportable.

Clabauder, est encore pris quelquefois en ce sens dans un style très-bas :

Que deviendrai-je, entendant les libraires
Me *clabauder* et crier de concert,
Deçà, monsieur, achetez Boisrobert !

Clamer, qui signifioit nommer à haute voix, appeler avec *éclat*, est totalement rejeté par notre langue, qui a cependant conservé tous ses composés. Il étoit toutefois difficile à remplacer en certaines occasions.

C'est elle qui a tant de pris
Et tant est digne d'estre amée
Qu'el' doit estre rose *clamée*.

GUILLAUME DE LORRIS.

Clameur, *Acclamation*, et les autres expressions de cette famille n'ont rien perdu dans l'usage. On disoit autrefois *clamours*, comme dans ces vers de Marot ?

Tous pélerins doivent faire requêtes,
Offrandes, vœux, prières et *clamours*.

Le mot *éclisser*, pour, faire jaillir des *éclats* de boue, a cessé d'être françois.

Éclabousser, onomatopée mixte, composée d'*éclat* et de *boue*, lui a été substitué.

ÉCLOPPÉ. Je crois que c'est le seul mot qui nous reste de cette racine, qu'on peut croire formée par imitation du bruit inégal et lourd de la marche d'un boiteux.

Rabelais a dit *cloper*; et *clopiner* se trouve dans des auteurs d'un style assez pur. J'ai lu *clanpin* dans des mémoires de la fin du dix-septième siècle, où l'on désignoit ainsi le duc du Maine.

Claudicare, qui signifioit boiter chez les Latins, n'auroit-il pas la même origine; et de là n'auroit-on pas fait le nom de la *cloche*, parce que son mouvement ressemble à la marche des boiteux? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on dit encore *clocher* pour *boiter*, et qu'on appelle vulgairement *cloche*, une espèce d'ampoule qui survient aux pieds d'un homme fatigué, et qui le fait *clocher*.

Clopin, clopant, est un mot factice, construit par onomatopée du pas des boiteux. La Fontaine s'en est servi dans la fable du *Pot de terre et du Pot de fer*.

Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin clopant comme ils peuvent,

L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.

ÉCRASER. Ce mot est engendré par un son analogue à celui qui a produit le mot *éclater*, mais qui représente un brisement moins simultané, et c'est pour cela qu'il est alongé par la consonne roulante.

Le cri de la craie qui se rompt et qui se pulvérise sous le pied, reproduit fort distinctement cette racine.

Les Chaldéens ont dit *keras*, et les Grecs plus vivement encore κατατρίψις (*katatripsis*) pour *obtritus*, *écrasement*. Ce dernier mot n'est pas françois, du moins dans les dictionnaires, car il seroit fort bon dans l'usage.

Si l'on veut s'assurer de la vérité de cette étymologie, qu'on ouvre, au mot *écraser*, le Dictionnaire de l'académie; on y verra, entre autres usages de ce mot : *écraser des groseilles*, *du verjus*. On *écrase* donc des baies sèches, tendues, récalcitrantes. On n'*écraseroit* pas des fruits tendres et pulpeux. D'où vient cette différence? Elle est l'effet du son produit par l'action d'*écraser*, qui est âpre, aigu dans le premier cas, mousse et presque muet dans le second.

ÉCROU. L'*écrou* est une pièce de bois ou de fer qui a un trou correspondant à la grosseur

d'une vis qui s'y introduit, et y tourne avec un bruit désagréable.

L'*écrou*, qui est un acte d'emprisonnement, est une figure de celui-ci.

La consonne roulante marque les efforts et le cri de la vis dans les crans pressés où elle s'emboîte; et dans *clou*, que je viens de rapporter sous le mot *éclat*, le son est bref et net, parce qu'on le *fiche* brusquement, et qu'il produit un bruit indécomposable et immodulé.

ÉGRISER. Oter les parties brutes d'un diamant en le frottant contre un autre.

Le bruit agaçant de ce frottement, semblable à celui d'un verre que le diamant du vitrier divise, ou qu'on fait grincer en le grattant de l'ongle, a servi de racine à cette onomatopée.

ENFLER, ENFLURE. Onomatopées composées de la préposition, et du bruit de l'haleine chassée avec effort.

Enfler, s'est dit d'abord pour l'action de remplir d'air un corps vide et flasque, jusqu'à ce qu'il ait acquis un certain degré de tension; puis, *enflé* s'est dit, en général, de tous les corps qui ont une grosseur inusitée ou accidentelle.

Les Latins disoient *inflare*, qui a la même racine et la même valeur.

GONFLER, que nous avons de plus qu'eux, est

peut-être plus imitatif, parce qu'il est plus emphatique, et qu'on ne peut le prononcer sans une assez forte émission du souffle.

ESCLAFFER (s') de rire. « On parle de la « sorte, dit Le Duchat, en Languedoc et en Dau- « phiné, et même en Bretagne. C'est une onoma- « topée qui se remarque de même dans l'alle- « mand *schlapp*, et dans l'italien *schiaffo*, souf- « flet. »

« Puis s'*esclaffoient* de rire, quand elle levoit « les aureilles, comme si le jeu leur eust pleu. » *Gargantua*, liv. I, chap. xi.

« Le sophiste n'eut si tost achevé que Pono- « crates et Eudemon s'*esclaffèrent* de rire tant « profondément, qu'ils en cuidèrent rendre l'ame « à Dieu. » *Ibid.*, chap. xx.

Ce mot est aussi employé dans la même acception au chap. xi des *Contes* d'Eutrapel.

ESCOPETTE, ESCOPETTERIE. Du bruit éclatant des mousquets.

Ce mot a donné lieu au plus ridicule des vers factices :

Schiopettus tuf taf : bom bom colubrina sboronat.

« L'escopette perce l'air avec ses *tuf taf*, et la « couleuvrine avec ses *bom bom*. »

Perse avoit dit *sclopus*, pour le son que rend

la bouche, quand on frappe sur les joues gonflées d'air :

Nec sclopo tumidas intendis rumpere buccas.

De là le diminutif macaronique *schiopettus* et le françois *escopette*, qui sont des onomatopées formées sur un son de la même espèce. C'est l'opinion de Paradin et de Polydore Virgile.

ÉTERNUEMENT, ÉTERNUER. « L'*esternuement*, qui vient de la tête, étant sans blâme, « dit Montaigne, nous lui faisons un honneste « accueil. Ne vous mocquez pas de cette subtilité; « elle est d'Aristote. »

Nous disions beaucoup mieux *esternuer*, de *sternutare*, parce que ce mot ainsi prononcé conservoit le son radical dans toute sa valeur, et s'écartoit moins des analogues qu'on lui connoît dans d'autres langues.

F

FANFARE. La plupart des instruments à vent sont caractérisés par la lettre F, parce que cette consonne, produite par l'émission de l'air chassé entre les dents, est l'expression du soufflement ou du sifflement. De là, *fanfare,* qui est un chant de trompette.

Fanfare et *fanfarer* ont été transportés au style figuré, pour exprimer l'importance présomptueuse d'un homme de peu de valeur, qui cherche à surprendre l'opinion en l'étourdissant d'un vain bruit. Ces mots, souvent employés par Rabelais, ne sont pas rares dans les écrivains d'une époque postérieure. Il existe un livre, fort difficile à trouver, qui a été imprimé à Chambéry, en 1613, in-8°, et qui est intitulé : *Les* Fanfares *et corvées abbadesques des roule-bon-temps de la Haute et Basse-Coquaigne et dépendances.*

Fanfaron et Fanfaronnade sont les seuls dérivés du sens propre, qui se prennent aujourd'hui dans cette seconde acception.

FI. Onomatopée du souffle spontané d'un homme dont quelque exhalaison fétide a saisi l'odorat. C'étoit déjà une interjection latine qui exprimoit le *dégoût*. Elle se trouve dans Plaute. Je ne suis pas éloigné de croire qu'elle est radicale dans *feteo*, et ses dérivés.

FIFRE. La voyelle resserrée entre deux lettres sifflantes, donne une idée très-juste du bruit aigu de cet instrument, et la désinence roulante marque son éclat un peu rauque.

Les Allemands l'ont nommé *pfeifer* par analogie à l'onomatopée *pfeifen*, qui signifie *siffler*. Cette dénomination a été exactement transportée dans notre langue et dans la plupart des autres : en anglais, *fife* et *fifer*; en italien, *piffero*. Nous avons aussi dit *pifre*, comme en ce passage de la traduction d'*Amadis*, par Gabriel Chapuis. « Plu- « sieurs sont des *pifres* et autres instruments. » Et en cet autre de Rabelais : « Puis soubdain re- « tourne, et nous asseure avoir à gausche des- « couvert une embuscade d'andouilles farfeluës, « et du cousté droict à demi-lieüe loing de là, ung « gros bataillon d'aultres puissantes et gigantales « andouilles, le long d'une petite colline furieu- « sement en bataille, marchantes vers nous au

« son des vézes et piboles, des guognes et des « vessies, des joyeux *pifres* et tabours, des « trompettes et clairons. »

FLACON. Du bruit de la liqueur versée hors du *flacon*, et qui tombe de quelque hauteur dans un vase sonore. Il est du moins certain qu'on n'a découvert aucune autre étymologie raisonnable de ce mot, et que l'unanimité avec laquelle tant d'idiomes l'ont admis, donne lieu de penser qu'il n'a pas été formé au hasard. Les Espagnols ont dit *flasoon*, les Italiens, *fiascone*, les Allemands, *flasche*, les Flamands, *flesche*, les Polonois, *flasha*, les Bohémiens, *flasse*, les Hongrois, *palassk*, et les Anglais, *flagon*.

Une observation qui donne du poids à cette conjecture, c'est que *flacquer* s'est dit autrefois pour, vider son verre, en jetant les liqueurs qu'il contient. La Bruyère en fournit un exemple dans ce passage. « S'il trouve qu'on lui a donné trop de « vin, il en *flacque* plus de la moitié au visage de « celui qui est à sa droite, et boit le reste tran« quillement. » De là,

Flac, le bruit que fait la liqueur que l'on *flacque*;

Flacquée d'eau, le liquide même que l'on *flacque*, ou que l'on jette contre quelque chose;

Flacque d'eau, mare croupissante et de si peu

d'étendue, qu'il semble qu'on l'ait *flacquée* à l'endroit où elle est;

Flasque, adjectif qui s'est dit d'abord d'une chose amollie par l'humidité, et particulièrement d'un linge mouillé qui produit, quand on le soulève et qu'on le laisse retomber sur lui-même, le bruit de l'eau qu'on *flacque* à terre. Cette dernière expression dérive secondairement du *flaccidus* des Latins qui a été immédiatement fait du bruit naturel.

FLANQUER. Du bruit d'un coup violent, le peuple a fait le mot factice *flan* pour le représenter, et le verbe *flanquer* pour, donner un coup dont le son est exprimé par *flan*.

Ces termes sont de la plus basse trivialité.

FLÈCHE. Onomatopée formée sur le son de la *flèche* chassée de sa corde, et qui fuit en sifflant. C'est l'opinion de Nicod, du temps duquel on disoit encore indifféremment *flèche*, *flic*, ou *flis*.

En espagnol, c'est *flecha;* en allemand *pfeil;* en anglo-saxon, *fla*.

Les Italiens ont aussi *freccia*, mais plus communément *saëtta*. Voyez SAGETTE.

Le mot *psi* est une autre onomatopée du bruit de la *flèche*, dont il reste peu de composés dans les langues; mais il est à remarquer que les Grecs en ont fait une de leurs lettres qu'ils ont repré-

sentée hiéroglyphiquement sous la figure d'une *flèche* empennée, ou d'un trait appuyé sur son arc.

FLEUR. Du bruit que fait l'air aspiré par l'organe qui recueille les parfums de la *fleur*.

FLAIRER, en est formé par métonymie. Cette étymologie laisse d'autant moins de doute, qu'on a dit autrefois *fleurer*. Molière s'en est servi dans ce vers d'*Amphitryon* :

Impudent *fleureur* de cuisine,

pour désigner un parasite. Le nom de M. *Fleurant*, qu'il a employé dans le *Malade imaginaire*, est tiré du même verbe, dans la même construction.

Cette racine est propre à caractériser en général tous les termes qui figurent des émanations douces, des formes ondoyantes, des mouvements caressants, comme *flamme*, qui est un corps impalpable et ténu, que le vent agite et balance ; *flatter*, qui est une action gracieuse au propre et au figuré ; *fléchir*, qui se dit en parlant de l'inclinaison molle et légère d'un corps souple, comme les jeunes plantes et les roseaux ; et beaucoup d'autres expressions de la même espèce, sur lesquelles je ne m'arrêterai pas davantage, et que je ne classerai point à leur rang alphabétique, parce

qu'elles me paroissent trop éloignées de leur type.

FLIC-FLAC. Mot factice inventé pour représenter le claquement d'un fouet.

On le dit aussi d'un pas de danse ou d'un entrechat qui imite le mouvement alternatif du fouet, frappant l'air à droite et à gauche, et qui fait entendre ou deviner un bruit très-foible, assez analogue à celui qui est exprimé par cette onomatopée.

FLIE. Nom pittoresque de ces dernières inégalités du bois aplani que le rabot enlève en sifflant, et qui se roulent en rubans sous sa dent, avec un petit bruit que rend à merveille ce mot de convention, très-inconnu des lexicographes, et très-familier chez les menuisiers.

FLOT.

Fleuve, Flux, Fluides, choses qui *fluent*.

Du bruit des liquides qui s'écoulent. Cette racine se retrouve dans presque toutes les langues.

Affluence, a signifié originairement le concours des *flots*, le *flux* des grandes eaux, la réunion de plusieurs *fleuves* qui *fluent* ensemble ver un même but, et figurément l'action de survenir en grand nombre, et d'aborder dans le

même lieu ; mais on ne le prend plus que dans sa dernière acception.

Fléon, se disoit dans le vieux langage pour un petit *fleuve*, ou ruisseau.

> Glorieux *fléon*, glorieuse ève,
> Qui lavaz ce qu'Adam et Ève
> Ont pour leur pechié ordoyé.

Sur quoi je ferai remarquer en passant qu'il résulte de cette citation qu'on a dit autrefois *ève* pour eau en françois, et que ce mot *ev* signifioit boire ou avaler, en celtique. Voyez au mot *biberon*. *Afon*, *avon*, dont *amnis* paroît dérivé, représentoit dans la même langue l'idée que nous attachons à ce mot latin, un *fleuve*, une rivière rapide.

Floflotter, qui est tout-à-fait perdu, est cependant une assez heureuse onomatopée du choc des flots en rumeur.

Dubartas a écrit *le floflottant Nérée*, et c'est, je crois, ce qui a fait dire à Pasquier au huitième livre de ses recherches : « *Floflotter* est mis en « usage par les poètes de notre temps pour repré- « senter le heurt tumultuaire des *flots* d'une mer, « ou grande rivière courroucée. »

Je ne sais personne, au reste, qui ait employé ce terme depuis Pasquier, si ce n'est l'extravagant poète Desmarets dans sa comédie des *Visionnaires*, où il le donne pour épithète au *fleuve* Nérée, comme avoit fait Dubartas :

9.

Dejà de toutes parts j'entrevois les brigades
De ces dieux chèvre-pieds et des folles Ménades,
Qui s'en vont célébrer le mystère orgien
En l'honneur immortel du père Bromien.
Je vois ce cuisse-né suivi du bon Silène,
Qui du gosier exhale une vineuse haleine,
Et son âne fuyant parmi les Mimallons
Qui les bras enthyrsés courent par les vallons.
Mais où va cette troupe?... Elle s'est égarée
Aux solitaires bords du *floflottant* Nérée.

FLOU. Ce mot se dit en peinture, et surtout dans la mauvaise école, d'un tableau dont le coloris est doux, tendre, et comme soyeux et velouté. Il est donc dérivé du son moelleux d'une étoffe précieuse, foiblement froissée avec la main. Dans le *Charles Ier* de Wandick, on croit entendre le *flou* du satin.

Au reste, on se sert ordinairement pour fondre les couleurs, pour les noyer, les dépouiller de leur sécheresse, et amollir leurs nuances, d'une petite brosse de soies légères, qu'on passe délicatement sur ce que le pinceau a touché, et dont on effleure la toile avec tant de précaution, qu'il semble qu'on la caresse. Cette opération est accompagnée d'un petit bruit, qui est peut-être devenu par analogie le nom de cette manière de peindre.

FLÛTE. Du *flare* des Latins, qui est une onomatopée du souffle. La douce émission du son,

qui flue en quelque sorte par les trous de la *flûte*, a déterminé le nom de cet instrument.

Les Italiens ont dit *flauto*, les Espagnols *flauta*, les Allemands *flœte*, les Anglois *flute*, et les Celtes *flehut*. Cette conformité de dénominations, qui n'est fondée sur aucune autre étymologie apparente, vaut une démonstration.

J'ajouterai que les Orientaux appellent une *flûte*, *avuv*, et les Taïtiens, *evuvo*. C'est l'aspiration de la langue celtique *av* ou *ev*. Remarquez aussi que le *v* se prononce sur la même touche que l'*f* qui n'est qu'un *v* fort. Les Hébreux prononçoient *vau* pour *f*; les Allemands prononcent, au contraire, *faou* pour *v*. Il résulte de là que le mot *avuv* des Orientaux, et le mot *evuvo* des Taïtiens, ont la même construction que le mot *fifre*, et présentent comme lui un son vocal aigu resserré entre deux dentales. Ils en diffèrent par l'intonation qui est moins brusque, par la désinence qui est plus pleine et plus harmonieuse, et par l'adoucissement des consonnes caractéristiques. *Avuv* ou *evuvo* représentent donc très-bien une *flûte*, un fifre doux.

Le συρίγξ (*syrinx*) des Grecs est aussi une onomatopée, mais qui tient à la mélopée primitive, et au son plus aigre des simples roseaux.

FRACAS, FRACASSER. D'un bruit éclatant et prolongé qui est occasioné par une destruction violente ou par un phénomène naturel,

comme le *fracas* de la foudre qui tombe, le *fracas* des cataractes, et le *fracas* des volcans.

Quinault a supérieurement dit dans ces vers d'une belle harmonie imitative :

> Que le bruit, que le choc, que le *fracas* des armes
> Retentisse de toutes parts !

FREDON, FREDONNER. En chassant l'air de la bouche, avec un roulement pressé de la langue, et un petit frémissement des lèvres, on produit le bruit sourd ou le chant confus que ces mots expriment. Guichard a rencontré assez heureusement, quand il les a dérivés du *fritinnire* des Latins, excellente onomatopée qui a la même racine, et qui avoit été faite pour représenter le murmure des hirondelles, suivant le témoignage de Varron. Dans la *Philomèle*, le cri de l'hirondelle est exprimé par un autre mot : *trinsat hirundo vaga ;* mais on y trouve *fritivit* pour représenter un bruit qui ressemble beaucoup à celui-ci : *fritivit rauca cicada*. M. Noël, grand explorateur de la *Philomèle*, n'a pas admis ce dernier verbe qu'il a probablement trouvé dotueux.

FRELON. Du bourdonnement des ailes de cet insecte on a fait son nom françois. Les Latins ont dit *crabro*, et les Espagnols, *tabarro*, qui sont d'autres onomatopées.

FRÉMIR, FRÉMISSEMENT. On ne peut se tromper sur le son radical de ces mots, qui se reproduit dans tant d'occasions, soit qu'il se forme de l'agitation rapide des lèvres dans le *frémissement* de la fièvre et dans celui de la peur, soit qu'il paroisse émaner des feuillages émus, des herbes fouettées par le vent, des eaux qui murmurent sur les cailloux.

Frisson, Frissonnement, qui sont des *frémissements* d'une espèce particulière,

Frayeur, Effroi, sentiment qui excite le *frisson;*

Froid, sensation physique dont l'effet est le même, sont autant d'expressions qui se rapportent à cette racine, et sur lesquelles je ne reviendrai pas ailleurs.

FRESAIE, un de ces oiseaux chuitants dont le cri fait entendre une espèce de *frémissement* ou de *frôlement* lugubre, qui a été caractérisé dans les langues par différentes onomatopées. Je crois que la *fresaie* est le *strix* des Latins, nom qui exprime bien un des grincements stridents de cet oiseau. *Voyez* CHEVÊCHE.

FREUX. On a donné ce nom à un oiseau que les lexicographes appellent aussi *graie*, *graille*,

grolle, ou *frayonne*. Il est évident que tous ces mots sont formés par imitation.

FRÉTILLER. Pour exprimer une action très-vive et très-rapide, comme celle d'un petit poisson suspendu à la ligne, et pour représenter le bruit dont elle est accompagnée.

FRÉTILLARD, s'est dit souvent d'un mouvement pareil à celui du poisson suspendu à la ligne, particulièrement dans nos vieux poètes qui paroissent avoir affectionné cette image et cette terminaison :

Puis reculez votre bouche,
Et bien loin toute farouche
Fuyez d'un pied *frétillard*.

Cet exemple est de Ronsard; le suivant est de Belleau :

Le gentil rossignolet
Doucelet
Découpe, dessous l'ombrage,
Mille fredons babillards,
Frétillards,
Aux doux sons de son ramage.

En voici un de Jacques Tahureau du Mans :

La colombe roucoulante,
Enflant sa plume tremblante,
Et liant d'un bec mignard

Mille baisers dont la grâce
Celle du cygne surpasse
Sur sa lœde *frétillard*.

Je ne pense pas, pour tout cela, que ce mot soit à regretter. Je suis même convaincu qu'il iroit fort mal aujourd'hui en vers; mais chaque époque littéraire a sa langue, et ce que les hommes éminents d'une époque littéraire ont adopté d'un commun accord étoit nécessairement fort bon. C'est peut-être à cela que doivent se borner toutes les altercations philologiques sur nos archaïsmes françois.

Fretin, c'est le nom qu'on donne au petit poisson qui *frétille*.

Un carpeau, qui n'étoit encore que *fretin*,
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.

Et ailleurs :

Un rieur étoit à la table
D'un financier, et n'avoit en son coin
Que de petits poissons; tous les gros étoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille;
Et puis il feint à la pareille
D'écouter leur réponse; on demeura surpris,
Cela suspendit les esprits.
Le rieur alors, d'un ton sage,
Dit qu'il craignoit qu'un sien ami,
Pour les grandes Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage.

Il s'en informoit donc à ce menu *fretin;*
Mais tous lui répondoient qu'ils n'étoient point d'un âge
A savoir, au vrai, son destin;
Les gros en sauroient davantage.

LA FONTAINE.

FRIRE. Du pétillement de l'huile bouillante quand on y plonge un corps froid pour le faire *frire*.

Cette onomatopée se retrouve dans toutes les langues.

Observez que le grec φρύγω (*phrugô*), φρύγιος (*phrughios*), *torreo*, *torridus*, dont le son a tant d'analogie avec celui sur lequel ce mot est formé, a fourni le nom de l'*Afrique* et de la *Phrygie*, pays brûlants, pays de feu.

FRISER. Pour rouler les cheveux, on les presse avec un fer chaud qui les desséche et qui les crispe. C'est du petit bruit avec lequel ils se retournent sur eux-mêmes, qu'on a fait le mot *friser*.

Friser se prend aussi pour, effleurer un objet, pour, en passer si près que le bruit du frottement se fait légèrement entendre.

FROISSEMENT, FROISSER. Belles expressions qui représentent ordinairement le cri d'une étoffe ferme que l'on presse avec quelque force; mais qu'on a étendues à d'autres significations,

et qui peuvent s'appliquer plus ou moins à toutes sortes de ruptures et de brisements.

Il est certain qu'elles ont été formées d'après le son naturel, et je n'en atteste que les auteurs même qui ont cherché ailleurs leur étymologie. Ils remarquent qu'on dit *froisser* du damas et du satin. On ne le diroit pas d'une étoffe douce et légère qui cède sans bruit sous la main. On la chiffonne, on ne la *froisse* pas. *Froisser* est donc un mot imitatif, une véritable onomatopée.

On dit vulgairement le *froufrou* d'une robe de satin, d'un vêtement de taffetas, et ce mot factice est la racine de ceux-ci.

FRÔLER, pour, friser, effleurer un corps sonore, quoique souple, qui frémit et qui crie quand on le froisse.

Frôler une robe de taffetas, c'est la faire crier en passant.

Frôlement est le substantif qui représente ce bruit d'une manière fort pittoresque.

Freler, qui est de cette famille, s'emploie dans la langue du peuple, en parlant d'une matière de peu de consistance, comme les cheveux et la barbe, ou le poil, la laine et les plumes des animaux, qui, à peine *frôlés* ou effleurés par le feu, se retirent en rendant un son foible et rapide dont ce verbe paroît formé.

FRONDE. Nom d'une corde qui sert à lancer

les pierres avec violence, à les faire déchirer l'air avec bruit et de manière à ce qu'elles en tirent un frémissement long, retentissant et sonore, dont on peut exprimer l'effet par le mot qui fait le sujet de cet article.

Les Grecs on dit σφενδονη (*sphendonè*), les Latins *funda*, les Italiens *fromba*, *fronda* et *frondola*. L'*e* muet qui termine sourdement cette onomatopée dans notre langue, et qui figure la désinence d'un bruit mourant, la rend préférable à toutes les antres. J'en excepte cependant l'énergique *sling* des Anglois, qui est le terme le plus imitatif que l'on ait attaché à cette idée.

Dans le pays de Léon, *fromm* exprime le bruit que fait une pierre jetée avec une *fronde*. *Fromm a-ra ar-maen*, la pierre bruit. C'est le *rombo* des Italiens, et le βρόμος (*bromos*) des Grecs.

FROTTEMENT, FROTTER. Le son radical de ces mots est propre, comme on peut le voir, à tous les froissements, à tous les frémissements de la nature; il convient également pour exprimer l'action que ces termes figurent, et il rappelle très-bien le bruit dont elle est ordinairement accompagnée. C'est le *frustare*, le *frustitare* des Latins.

FROUER. Un soufflement tremblotant de la chouette a servi de type à cette onomatopée, qui est d'usage parmi les chasseurs pour indiquer l'action de siffler à la pipée, ce qui se fait commu-

nément en plaçant entre les lèvres une feuille ployée qui étouffe le son, et qui le module, à la manière du chuintement frémissant de la plupart des oiseaux de nuit.

FRUSTE. Ce mot se dit d'une médaille, d'une monnoie ou d'une inscription usée et comme rompue par le frottement, et qui a perdu son empreinte. Il est fait du verbe latin *frustare*, briser, dont il reproduit exactement le son radical, et ce son radical est une onomatopée. Les Latins ont dit *frustum*, *frustulum*, un morceau, une pièce, un fragment, parce que l'action de frotter, aboutit à détacher d'un corps frotté avec force des morceaux, des pièces, des fragments, et à le réduire à la longue à l'état des corps *frustes*. Ici la liaison des idées est aussi frappante que celle des consonnances.

Frustrer, en est une acception figurée, accidentellement modifiée dans la racine. L'action de *frustrer* quelqu'un de ses droits et de ses espérances ne se peut accomplir sans une sorte de percussion et de brisement moral.

G

GALOP, GALOPER. Nicod conjecture très-plausiblement que ces mots sont faits par onomatopée du bruit des chevaux qui *galopent;* mais je ne saurois convenir avec lui et avec certains étymologistes, qui ont partagé son opinion, que le mot *haquenée* ait été immédiatement formé sur une racine naturelle de la même espèce. Le *haca* des Castillans, et le *faca* des Aragonois dont on le fait dériver, descendent probablement comme lui du latin *equus*, qui a produit *equina*, et en vieux françois *haquet* et *haquenée*. Coquillard a dit :

Sus, sus, allez vous-en, Jaquet,
Et pansez le petit *haquet*,
Et lui faites bien sa litière.

Cette étymologie, reconnue par Ménage, a fourni

une jolie épigramme au chevalier de Cailly; mais l'étymologie restera comme l'épigramme [1].

GARGARISER, GARGARISME. Cette onomatopée est purement grecque, γαργαρίζω (*gargarizó*), γαργαρισμὸς (*gargarismos*). Elle est formée du bruit d'un remède liquide dont on se lave la bouche et l'entrée du gosier. Les Grecs disoient aussi, dans un sens assez analogue, γαργαλιζειν (*gargalizein*), et γαργαλισμος (*gargalismos*), *titillare*, *titillatio*.

Elle est d'ailleurs commune à la plupart des langues. En hébreu, *garghera* signifioit le *gosier*; il se dit γαργαρεὼν (*gargareón*) en grec, et *gorzaillen* en celto-breton : la même initiale caractérise encore assez universellement, et avec peu de modifications, les noms qu'on a donnés à cette partie, soit chez les Latins qui l'appellent *jugulum*, soit chez les Italiens qui l'appellent *golla*, soit chez les Allemands qui l'appellent *khéle* ou *ghéle*, soit chez les Espagnols qui l'ont appelée *garganta*. Rabelais n'a fait que transporter en espagnol le nom de son *Grangousier*, pour en faire celui de *Gargantua*, qu'il s'amuse à expliquer autrement par un quolibet. Le nom même de *Gargamelle* se prend pour la gorge ou le gosier, dans la langue du peuple, et Hauteroche l'a employé à cet usage.

[1] Voyez l'*Examen critique des Dictionnaires de la langue françoise*, article HAQUET.

On disoit autrefois *esgargaté* de crier, d'un homme qui avoit une extinction de voix.

GARGOUILLE. « *Gargouille*, dit Nicod, est « ce petit canal de pierre ou d'autre chose, issant en « forme de couleuure ou d'autre beste, hors d'œu-« vre, au dessous des couuertures des églises, et « tels autres bastiments pour jetter au loing « l'eaüe pluviale qui en descend. Le nom est par « onomatopée du *gargouillis*, et bruit que l'eaüe « fait courant par telles *gargouilles*. »

Marot a pris ce mot pour grosses bouteilles desquelles le vin s'écoule avec abondance, à la manière de l'eau qui tombe des *gargouilles*, et avec un bruit pareil :

Semblablement le gentil dieu Bacchus
M'y amena, accompagné d'andouilles,
De gros jambons, de verres, de *gargouilles*.

GAZOUILLEMENT, GAZOUILLER. Ces mots sont tirés du chant des oiseaux, dont ils expriment assez bien l'harmonieux babillage, qui est le *susurrus*, le *garritus*, le *lene murmur* des Latins. Mais, employés jusqu'à satiété par nos poètes pastoraux, et cousus depuis deux siècles aux plus misérables bouts-rimés de la langue, ils ont perdu toute leur grâce et toute leur fraîcheur, et sont tombés dans la classe des lieux communs les plus fastidieux. Il y a certaines de ces expres-

sions et de ces tournures qui, inventées d'abord par une riche imagination, et prostituées depuis à tous les usages, sont devenues aussi fades et aussi peu importantes qu'elles étoient autrefois vives et ingénicuses. Avançons une idée vraie qui n'a que l'apparence d'un paradoxe. Un méchant écrivain porte plus de dommage à la langue dans laquelle il écrit que le plus beau génie ne lui fait d'honneur. C'est la harpie qui souille tout ce qu'elle touche, et dans ses mains tout se fane et se décolore. Une figure nouvelle est pleine de charme, parce qu'elle donne à l'idée un point de vue nouveau. Une figure rebattue, devenue lieu commun, n'est plus que le froid équivalent du sens propre. On doit donc éviter de prodiguer les figures dans une langue usée. Elles ne présentent plus qu'un faste insipide de paroles et de tours. Le style purement descriptif sera dès lors préférable au style figuré, parce que le sens figuré avoit fait oublier quelque temps le sens propre, et que celui-ci paroît nouveau. L'aurore aux doigts de roses, qui ouvre les barrières du matin, et dont les pleurs roulent en perles humides sur toutes les fleurs, offre sans doute une image heureuse et brillante; mais on produira beaucoup plus d'effet aujourd'hui en peignant le soleil à son lever, rougissant d'une lueur encore incertaine le sommet des hautes montagnes; les vapeurs de la plaine qui se dissipent, les contours de l'hori-

zon qui se dessinent sur le ciel éclairci, et les fleurs qui se penchent sous le poids de la rosée [1].

GEAI. En grec, καρακαχα (*karakaxa*); en latin ancien, *garrulus*, et de là *garrire;* en latin barbare, *gaius;* en espagnol, *gayo*, *cayo;* en catalan, *gaitg*, *gralla;* en italien, *ghiandaja;* en allemand, *jack;* en polonois, *soika;* en suédois, *not-skrika;* en anglois, *jay*, *ia*, *ia;* en françois, dans différents lieux et dans différents temps, *jay*, *gay*, *jayon*, *gayon*, *jaques*, *jaquot*, *jacuta*, *girard*, *richard*, *gautereau*.

« Leur cri ordinaire, dit M. de Buffon en « parlant des *geais*, est très-désagréable, et ils « le font entendre souvent. Ils ont aussi de la « disposition à contrefaire celui de plusieurs oi- « seaux qui ne chantent pas mieux, tels que la « crécerelle et le chat-huant. S'ils aperçoivent « dans le bois un renard ou quelque autre animal « de rapine, ils jettent un certain cri très-perçant, « comme pour s'appeler les uns les autres, et on « les voit en peu de temps rassemblés en force, et « se croyant en état d'en imposer par le nombre, « ou du moins par le bruit. Cet instinct qu'ont

[1] Qu'il nous soit permis de faire observer ici que ces théories, devenues un peu vulgaires, étoient nouvelles en 1805, et qu'on pouvoit les exprimer sans craindre de se traîner sur des idées rebattues.

« les *geais* de se rappeler, de se réunir à la voix « de l'un d'eux, et leur violente antipathie con- « tre la chouette, offrent plus d'un moyen pour « les attirer dans les piéges, et il ne se passe « guère de pipée sans qu'on en prenne plusieurs ; « car, étant plus pétulants que la pie, il s'en faut « bien qu'ils soient aussi défiants et aussi rusés. « Ils n'ont pas non plus le cri naturel si varié, « quoiqu'ils paroissent n'avoir pas moins de flexi- « bilité dans le gosier, ni moins de disposition à « imiter tous les sons, tous les bruits, tous les cris « d'animaux qu'ils entendent habituellement, et « même la parole humaine. Le mot *richard* est ce- « lui, dit-on, qu'ils articulent le plus facilement. »

Ce mot se retrouve parmi les nombreuses onomatopées dont le cri du *geai* fournit la racine, et de la variété desquelles l'instinct imitatif de cet animal nous donne le motif. *Voyez* CAGEOLER.

GÉMIR, GÉMISSEMENT. Onomatopée plus sensible dans le substantif que dans le verbe, et qui a été formée pour exprimer la plainte de certains animaux, puis par extension des bruits naturels ou mécaniques très-analogues à celui-là. En latin, *gemere*, *gemitus*. Il est évident qu'Horace a cherché à peindre par le son, au sixième vers de la quatorzième ode du livre premier, le bruit plaintif des mâts et des vergues qui *gémissent* sous l'effort du vent :

O navis, referent in mare te novi
Fluctus? o! quid agis? Fortiter occupa
Portum. Nonne vides, ut
Nudum remigio latus,
Et malus celeri saucius Africo,
Antennæque gemant.....

Dans ces deux vers du livre sixième de Lucain, la recherche de l'harmonie relative ou de l'imitation par le son est encore plus manifeste :

Tum quassæ nutant turres, lapsumque minantur;
Roboris impacti crebros gemit *agger ad ictus.*

L'auteur de la *Philomèle* ne pouvoit oublier ce mot expressif :

Et castus turtur atque columba gemunt.

On ne sauroit terminer cet article sans rappeler encore un des passages les plus harmonieusement pittoresques du *Lutrin* de Boileau :

Sous les coups redoublés tous les bancs retentissent,
Les murs en sont émus, les voûtes en mugissent,
Et l'orgue même en pousse un long *gémissement.*

GLAPIR, GLAPISSEMENT. Mots formés d'un bruit aigu, perçant, comme les aigres éclats de la voix d'un animal qui n'est pas adulte, ou le fausset d'une voix discordante et d'un mauvais

instrument. En grec, κλαγγή (*klangè*), et de là *clangor* en latin.

Clangunt aquilæ, dit la *Philomèle*. Les aigles *glapissent*.

Glatir et *glatissement*, ont signifié la même chose. En Picardie, *glay* se dit pour un grand bruit ou pour un grand concours de voix.

Glas ou Glais, c'est le tintement *glapissant* d'une cloche qu'on sonne pour un ecclésiastique qui vient de mourir.

GLISSER. Du bruit d'un corps qui parcourt rapidement la surface d'un corps *glissant*.

Glissez, mortels; n'appuyez pas.

Glace, est un mot formé du même son naturel, parce que la *glace* offre une surface unie, lisse et *glissante*. En breton, *clezr*, la *glace*, et *clezra*, *glacer*, dont *glisser* peut bien être fait.

GLOUGLOTTER. On a inventé ce mot pour exprimer le chant du coq d'Inde, et cette innovation paroît d'autant plus naturelle, que les langues anciennes ne fournissoient point de terme qui présentât la même idée. Je ne vois pas cependant qu'il ait été mis en usage par aucun écrivain considéré.

GLOUGLOU. Mot factice qui s'est conservé

dans les chansons bachiques, et par lequel on exprime le bruit d'une liqueur qui s'écoule par un canal étroit.

Madame Deshoulières a dit en parlant du vin :

C'est un secours contre plus d'un tourment ;
Il n'en est point qui ne cède aisément
Au doux *glouglou* que fait une bouteille.

On se rappelle le couplet de Sganarelle dans le *Médecin malgré lui :*

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux
Vos petits *glougloux!*
Mais mon sort feroit bien des jaloux,
Si vous étiez toujours remplie!
Ah! bouteille ma mie,
Pourquoi vous videz-vous?

Bilbit amphora, dit Dumarsais ; c'est la petite bouteille qui fait *glouglou.*

GLOUTON, GLOUTONNERIE. Un signe presque certain que tel mot est tiré d'un son naturel c'est sa reproduction dans un grand nombre de langues. Ainsi *glouton,* qui s'est dit *glous* en vieux françois, s'est dit *glwth* en celtique, *glout* et *gloict* en breton, *gluto* dans la basse latinité, *ghiottone* en italien, et *gluttonous* en anglois.

Ces onomatopées sont formées d'après le bruit que font les aliments, avidement *engloutis* par un homme affamé, et de là :

Engloutir, qui est d'une acception plus noble et plus étendue.

GORET. C'est un nom du cochon, fait de son grognement. *Gronder*, se dit *gorren* en langue flamande.

Le cochon s'est d'ailleurs appelé en grec χοίρος (*choïros*), en géorgien *gorri*, en latin *gorretus*, en italien *verro*. Sur ce dernier mot et sur notre mot *verrat*, on se rappellera que l'initial *g* s'est souvent confondu avec le *v* dans les langues, et que cette différence ne peut constater deux espèces d'étymologie.

En vieux françois, la truie se nommoit *gorrière*.

L'auteur du *Monde primitif* prétend que du cri du cochon, animal naturellement bruyant, les Celtes avoient fait *gawri*, qui se prenoit pour *clamare*. Je ne sais comment il a pu tomber dans cette erreur, à moins qu'il n'y ait été induit par une faute d'impression ou une mauvaise écriture, et qu'il n'ait cru lire *gawri* dans le mot *garmi* ou *sgarmi*, dont c'est en effet le sens, et dont *garrire* paroît dériver. Les *gawris* ou *gawrics* étoient dans la religion des Celtes des esprits follets, des espèces de *dusii* qui dansoient autour

des monuments. Ce mot est formé de *gawr*, géant, et du diminutif *ic* [1]. Cela est fort étranger à l'idée que nous attachons au mot *goret*.

Le terme celtique, qui signifie *cochon*, est une onomatopée prise de son grognement, *oc'h*, ou bien *ouc'h*, en observant que le *c'h* est aspiré, et se prononce d'une manière gutturale. Et de là, *coc'h*, *stercus*, dont le mot françois *cochon* est incontestablement tiré.

GOULOT. Du *glouglou* de la bouteille, c'est-à-dire du bruit que fait le vin en traversant son *goulot*, on a fait ce dernier mot qui est fort imitatif.

Regnier a dit *goulet* dans sa plaisante description des meubles d'une courtisane :

Du blanc, un peu de rouge, un chiffon de rabat,
Un balet pour brusler en allant au sabat,
Une vieille lanterne, un tabouret de paille
Qui s'étoit sur trois pieds sauvé de la bataille,
Un barril défoncé, deux bouteilles sur cu
Qui disoyent sans *goulet* : Nous avons trop vescu.

[1] C'est l'opinion de M. de Roujoux. Dom Lepelletier écrit *coric*, qui signifie *petit nain*. On pourroit penser que *gawric* est fait de *gawr*, dans son sens le plus ordinaire, *élevé*, *supérieur*, et désigne très-bien alors les intelligences secondaires, les génies et les fées, *gawric*, petite puissance ; ou bien il est tiré de *gour* ou *gwr* qui s'est dit pour homme, et signifie alors avec le diminutif un petit homme, un nain, comme on représentoit les êtres surnaturels dont il s'agit.

La bouteille s'appelle en hébreu *bacbuc,* qui est une autre onomatopée du bruit qu'elle fait quand on la vide. C'est de là que la prêtresse de la dive bouteille a pris son nom dans Rabelais.

GOUTTE. Ce mot est formé du son naturel, du bruit que produit un liquide qui tombe *goutte* à *goutte*.

> L'eau qui tombe *goutte* à *goutte*
> Perce le plus dur rocher.

GRAILLE, GRALLE, GROLLE, etc. Voyez FREUX. Nom très-usité de la corneille, en diverses provinces de France. On a dit de là :

Graillement, le cri de la corneille ;

Grailler, crier à la manière des corneilles ; et ces différents termes sont évidemment construits par onomatopée.

Graillement, se dit aussi du son d'un cor usé, rompu, enroué, dont on se sert pour rappeler les chiens. C'est une nuance de *râlement* ; ou plutôt, c'est *râlement* dont on a *mouillé* le son *l*, et qu'on a précédé d'un son guttural et *criard,* pour exprimer l'aigreur de l'airain fêlé.

GRATTER. Du bruit des griffes ou des ongles contre les corps dont ils attaquent la superficie.

Égratigner en est le diminutif.

GRÊLE, GRÊLER. Un bruit sec, un peu aigre, un peu retentissant, qui accompagne la chute de la *grêle*, a déterminé son nom. Il faudroit pour en douter n'avoir jamais entendu la *grêle* frapper le verre en glissant, ou rouler sur l'ardoise qui résonne, en la faisant rebondir.

En latin, c'est *grando*, *grandine* en italien, *granizo* en espagnol, *grizill* en celtique, où de la racine *grill* se forment, en général, les noms des choses bruyantes.

En Franche-Comté, le mot *griller* est usurpé souvent au sens de *faire bruire*. On dit, *griller* des grelots, le grésil *grille* sur les vitres.

Grésil, qui se dit d'une petite *grêle* fort menue et fort dure, est immédiatement tiré du celtique *grizill*.

GRELOT. Petite boule creuse en métal où l'on enferme quelques corps durs, et qui fait l'office de sonnette quand on l'agite.

C'est le *crotalum* des Latins, mais ce n'en est point une contraction, comme on l'a dit. *Grelot* est un mot factice de la même construction et de la même racine que le *drelin* du *Malade imaginaire*.

Crotalum vient du grec κροτεω (*kroteô*), j'agite, qui n'est pas une onomatopée, ou qui, du moins, appartient à une autre racine.

Grelotter, qui est l'action de heurter les dents

quand on éprouve un grand froid, en a été trivialement formé, parce que ce choc imite celui des petits corps que contient le *grelot*.

GRENOUILLE. Du râlement désagréable et prolongé de cet ovipare, les Latins ont fait *rana*, *ranula*, et même *ranunculus*, qui est employé par Cicéron. Ces mots sont devenus le type de la plupart de ses noms modernes, et entre autres de celui que nous avons adopté, quoiqu'il en paroisse d'abord plus éloigné qu'aucun autre. Le βάτραχος (*batrachos*) des Grecs, qui est fort imitatif, a eu moins de dérivés.

Il ne faut pas omettre que, dans quelques-unes de nos provinces, les mots *rane*, *raine* et *rainette* se prennent populairement pour *grenouille*. Or, si l'on pouvoit douter que *rana* fût formé par le procédé imitatif, j'ajouterois une remarque qui me paroît démonstrative : c'est que, dans ces mêmes provinces où *rainette* signifie *grenouille*, ce mot a un homonyme aussi étranger que lui à notre langue, et qui se dit de l'instrument qu'on appelle plus régulièrement *crécelle*. Entre l'une et l'autre de ces expressions, et les bruits dont elles sont tirées, la conformité est si frappante, que je ne crois pas qu'il y ait une identité d'étymologie plus claire et plus authentique.

GRÉSILLEMENT, GRÉSILLER. On entend

par *grésillement* le pétillement d'un reste de parties grasses, qui se trouvent dans la peau, le vélin, le parchemin que l'on brûle, et le froncement, le racornissement un peu bruyants qui l'accompagnent. Ces mots me paroissent trop bas pour devoir être employés sans nécessité, mais ils sont fort pittoresques.

GRIFFE. De *griffe*, qui est formé du bruit de l'éraillement d'un corps résistant et sonore, et particulièrement d'une étoffe, sous les ongles pointus et recourbés d'un animal, on a composé:

Agriffer, saisir quelque chose avec les *griffes*;

Griffer, déchirer d'un coup de *griffe*;

Griffade, blessure que les oiseaux onglés font avec leurs serres;

Griffon, oiseau de proie fabuleux;

Griffonner, écrire mal, dessiner grossièrement, en traits semblables à ceux qui résultent d'un coup de *griffe*;

Griffonnage, écriture incorrecte et illisible;

Griffonnement, ou mieux Griffonnis, terme qui n'est point françois, mais qui est d'usage parmi les artistes, pour signifier une esquisse à la plume, ou même un genre de gravure mis en réputation par Rembrandt, Schoonebecke, et Ro-

main De Hooge, et dont les traits confus et bizarres, mais chauds et hardis, ont l'air d'être formés à coups de *griffes* ;

Griffe, outil de serrurier ou de tourneur, qui a la forme d'une *griffe*, ou plutôt qui en a l'usage.

Cette onomatopée est commune à beaucoup de langues. On lit ce portrait de Cerbère, au sixième chant de l'*Enfer et du Dante :*

Cerbero, fiera crudele e diversa,
Con tre gole caninamente latrà
Sovra la gente che quivi è sommersa.
Gli occhi a vermigli e la barba unta ed atra,
E'l ventre largo ed unghiate le mani :
Graffia *gli spirti, gli scuoja ed isquatra.*

GRIGNOTER. Ce mot se dit bassement de l'action de ronger lentement et avec quelque effort un aliment dur. De là,

Grignon, morceau de pain sec et très-cuit, qui crie sous la dent.

Il est rare de voir employer *grignoter* à propos de mets doux et pulpeux, comme dans ce passage qui est tiré de M. de Parny, et que je cite comme un témoignage de la nécessité d'approprier les mots aux idées, même dans les moindres détails du style le plus libre :

Une source dans ton verger
Jaillit avec un doux murmure,

Et son eau bienfaisante et pure
Te désaltère sans danger.
La faim te presse et te fatigue ?
De ton figuier mange le fruit,
Et ne va pas durant la nuit
Du voisin *grignoter* la figue.

Cet exemple pourroit prouver aussi que le talent a le privilége de tout ennoblir ; mais je ne crois pas que personne se hasarde à en renouveler l'essai sur cette expression, assez justement dédaignée.

Gruger, qui se prend dans le même sens, en est un augmentatif.

Il s'emploie plus imitativement encore pour broyer une graine séche et réfractaire, qui crie sous le *grugeoir* ou sous la broye ; et de là,

Gruau, un grain mondé ou *grugé*, et dépouillé de son derme. C'est l'onomatopée du bruit du *grugeoir* sur le grain qu'il rompt et qu'il concasse.

GRILLON. Du petit tintement argentin qui caractérise cet insecte, et què les entomologistes croient provenir de deux membranes, tendues en forme de timbales, qu'il frappe vivement et preque sans relâche, comme la cigale.

Le *grillon* s'est nommé γρύλλος (*gryllos*) en grec, *grillus* en latin, en espagnol et en italien *grillo*, en allemand *grille*, et en anglois *criket*.

Dans le patois pittoresque de nos provinces,

on l'appelle communément *cri-cri*, et cette onomatopée doit être radicale dans l'*acridium* des Latins, comme dans le *criket* des Anglois.

Les méthodistes françois ont transporté ce dernier nom imitatif à une autre espèce de coléoptères, qui a beaucoup de rapports avec la sauterelle, mais qui ne se fait remarquer, si je ne me trompe, par aucun bruit naturel que cette onomatopée puisse désigner.

GRINCEMENT, GRINCER. Du frottement convulsif et bruyant des dents, qui se fait entendre dans la douleur, la colère, la rage et le désespoir.

Les Allemands ont *greinen*, les Italiens *digrignare*, les Anglois *grinding*.

Le τρισμὸς (*trismos*) des Grecs, qui a tant d'analogie avec notre mot *crissement*, est une belle onomatopée. Ils disoient aussi γρύζειν (*gryzein*), pour, pousser des cris de douleur, des cris accompagnés de *grincements*.

Dans la sublime description du Jugement dernier, qui se lit dans les *Voleurs* de Schiller, les réprouvés sont peints « *grinçant* leurs dents, et « les faisant bruire comme des dents de fer. »

L'Évangile désigne en ces mots l'enfer et les tourments des damnés : *Ibi erit fletus et stridor dentium*. « Là seront les pleurs et les *grincements* « de dents. »

GRISOLER. Jolie onomatopée du chant de l'alouette.

GRIVE. M. de Buffon, en peignant le plumage de cet oiseau, dit que ce mot *grivelé*, qu'on emploie ordinairement pour donner une idée de la variété de ses nuances, est visiblement formé du mot *grive*, qui l'est lui-même du cri de la plupart des oiseaux de ce genre.

Ménage aperçoit l'onomatopée dans le mot *grive*, et cependant il aime mieux la faire venir de son dérivé *grivelé*. L'opinion de M. de Buffon n'en est pas moins incontestable.

GROGNEMENT, GROGNER, GROGNEUR. Ces expressions sont faites du cri du pourceau, et ont des équivalents de même construction dans la plupart des idiomes connus.

En grec γρύλλη (*grullè*), γρυλλισμὸς (*grullismos*), et le porc, γρύλλος (*grullos*); en latin *grunnitus*, *grunnire*; en italien *grugnire*, *grugnare*; en anglois *grunt*.

GROGNARD, GROGNON, ne se disent point dans le bon langage, quoique usités familièrement par des écrivains recommandables. Jean-Jacques Rousseau, en racontant une espièglerie qu'il fit dans son enfance à une nommée madame Clot, ajoute que ce souvenir le fait encore rire, « parce « que cette voisine, bonne femme au demeurant,

« étoit bien la vieille la plus *grognon* qu'il eût con-
« nue de sa vie. »

GROMMELER. Ce mot a rapport à l'action de gronder sourdement et entre les dents. Il est fait d'un certain grognement des chiens hargneux, et des sangliers. Les Anglois expriment admirablement ce bruit par le mot *grumble*.

La Philomèle dit du porc :

Sordida sus pascens ruris per gramina grunnit.

Mais elle représente le grommellement du sanglier par une autre onomatopée qui n'est pas moins caractéristique :

................Frendet *agrestis aper*.

Grumeler, s'est pris dans le même sens en vieux langage, comme dans ces vers de la farce de Gringore :

Je me dis mère sainte église,
Je veux bien qu'un chacun le note :
Je mauldis, anathématise;
Mais sous l'habit pour ma devise
Porte l'habit de mère sote.
Bien scay qu'on dit que je radote,
Et que suis folle en ma vieillesse;
Mais *grumeler* vueil à ma porte
Mon fils le prince, en telle sorte
Qu'il diminue sa foiblesse.

GRONDEMENT, GRONDER, GRONDERIE, GRONDEUR. La racine de ces mots est prise dans un murmure plus noble que celle des précédents, et on les admet dans un style plus élevé.

Le substantif *gronderie* ne s'est jamais employé que dans un usage figuré. *Grondement*, qui exprime si bien le bruit d'une mer lointaine, et le retentissement de la foudre, ne se trouve pas dans les anciens dictionnaires ; mais il n'en est pas moins françois, puisqu'on le lit dans Buffon, dans Bernardin de Saint-Pierre, dans M. de Châteaubriant, les classiques de notre prose.

GROIN. Du cri ordinaire du porc.

Voltaire regrette qu'on ait perdu le vieux verbe *grouiner*, qui exprimoit le même bruit. C'est le *grunnire* ou le *grundire* latin, mais ce mot ne paroit pas bien utile, et je ne l'ai jamais lu que dans Voltaire, qui auroit pu envier à notre ancien langage, s'il l'avoit bien connu, des expressions plus heureuses.

GRUE. Cet oiseau, dont le nom est formé d'après son cri, est le γέρανος (*gheranos*) des Grecs, et le *grus* des Latins. Les Italiens l'appellent *gru* et *grua*, les Espagnols *grulla* et *gruz*, les Allemands *krane* et *kranich*, les Anglois *crane*, les Anglo-Saxons *crane* ou *croene*, les Suisses *krie*, les Suédois *trana*, les Danois *trane*, les Illyriens

geraab; en Gallois, c'est *garan*, et en Celtique *gru*. Bochart pense que c'est l'*agur* de Jérémie ; et la ressemblance de ce nom avec presque tous les noms de la *grue*, semble confirmer cette idée, quoiqu'il soit exprimé autrement dans la Vulgate.

L'excellent traducteur Legros a partagé l'opinion de Bochart. « La cigogne, dit-il, connoît « dans le ciel quand son temps est venu. La tour- « terelle, l'hirondelle et la *grue* savent discerner « la saison de leur passage, mais mon peuple n'a « point connu le temps du jugement du Sei- « gneur. » Or, la *grue* de Legros est l'*agur* des livres saints.

Une observation pleine d'intérêt, et qui prouve que les articulations de la voix de la *grue* ont toujours passé pour avoir quelques rapports avec celle de la voix humaine, c'est que les philologues et les grammairiens pensent que, si certains poètes ont appelé cet oiseau l'oiseau de Palamède, cela vient de ce qu'outre l'ordre de bataille et le mot du guet, Palamède en avoit appris quatre lettres grecques.

Au reste, de ce gallois *garan* (et le gallois est, comme on sait, dialecte du celtique) descendent sans difficulté, pour ceux qui croient le celtique primitif, et le *γέρανος* (*gheranos*) grec, et le *grus* latin. De *grus*, les Latins auroient fait *crus* sur la touche forte, c'est-à-dire le nom de la cuisse, par extension, la *grue* étant, selon l'expression de M. Johanneau, qui a aperçu cette étymologie, un

oiseau *tout en jambes*. De là procéderoient facilement les mots françois *jarret* et ses congénères; d'autant mieux que *gar* en gallois signifie *poples*, *jarret*, et que nous appelons encore *jars* les petits de l'oie et de la *grue*, et en général, des oiseaux à longues *jambes* qui fréquentent le bord des eaux; à cette étymologie je rattache *garba*, *gamba*, *gabbare*, et chez nous une innombrable famille de mots qui en dérivent au propre et au figuré.

Les Latins ont exprimé le chant des grues par le verbe *gruo*.

Grue signifie aussi un instrument fort usité en mécanique pour élever les pierres à bâtir, et dont le nom vient figurément de sa longue jambe, s'il ne vient pas du bruit des poulies qui les hissent. C'est une double onomatopée.

GRULLER. M. Court de Gébelin prend cette expression peu usitée dans deux sens sous lesquels il la trouve également imitative. Dans le premier, elle signifie *trembler de froid;* dans le second, *ébranler un arbre* pour en faire tomber les fruits. Il est vrai que le peuple l'emploie ainsi, mais elle n'étoit pas digne d'être *francisée*. Sous le premier de ces rapports, elle n'est que l'augmentatif ou la contraction du verbe *grelotter*; sous le second, elle n'est que le verbe *crouler*, corrompu.

Crolement ou *Grolement*, se dit aussi très-bassement d'un tremblement spasmodique de la tête, qui a lieu chez les vieillards et chez ceux qui sont sujets aux affections nerveuses. Ce terme me semble fait du même verbe *gruller* sous sa seconde acception, parce que ce tremblement ressemble à celui d'un arbre agité, dont la tige *vibre* long-temps. *Voyez* CROULER.

GUÊPE. Du latin *vespa*, écrit, selon ses premières racines, avec la voyelle *ou* initiale, remplacée successivement, comme cela se remarque dans les langues, par la dento-labiale *v*, et la gutturale *g*, si sujettes à se confondre. Le son typique étoit l'onomatopée du vol bruyant de la *guêpe*, que les Anglois appellent *wasp*.

GUIORER. Terme inusité qui est fait du cri naturel de la souris.

Davies rapporte *gwichio*, *strepere*. Selon quelques étymologistes, *gwicha* s'est dit en langue celtique, pour se plaindre à la manière des petits oiseaux. *Gwigoura*, c'est faire un petit bruit, comme une porte qui roule sur des gonds rouillés. Ces bruits ont rapport à celui que ce mot représente, et sont exprimés d'une manière assez analogue à celui qu'il produit. La *Philomèle* ne connoît rien de tout cela ; elle dit :

Mus avidus mintrat, *velox mustelaque* dintrit.

GUISER. Onomatopée du chant du chardonneret, très-bien composée de ce *gui gui gui* des petits oiseaux que Buffon a osé écrire avant moi, et qu'il faut bien écrire quand on s'est imposé la tâche de représenter les sons naturels avec des lettres.

Le mot *guiser* est très-voisin du *whistle* des Anglois, et on sait que leurs touches caractéristiques se sont souvent confondues dans toutes les langues.

H

HACHE. On a cherché fort loin l'étymologie de ce mot. Elle est dans le son naturel, dans l'aspiration forte et profonde, dans l'ahan pénible qui marque les efforts d'un bûcheron.

L'initiale *h*, si nulle dans la plupart des mots, est singulièrement caractéristique lorsqu'elle est aspirée, et les onomatopées qui expriment les divers accidents de la respiration de l'homme, lui sont, presque toutes, redevables de leur énergie.

HAHA. Mimologisme d'une exclamation d'étonnement, et par extension, nom d'une barrière ou d'un fossé dont l'aspect inattendu arrache cette exclamation aux voyageurs.

Il n'y a point de mot dans la langue qui nous permette mieux de définir ce que nous entendons par mimologisme. Nous avons dit que la plupart

des mots de l'homme primitif avoient été formés à l'imitation des bruits qui frappoient son ouie. C'est ce que nous appelons l'*onomatopée*. Instruit à entendre et à parler, il a figuré ses propres bruits vocaux, ses cris, ses interjections. C'est ce que nous appelons le *mimologisme*. Cette famille de mots est très-étendue. Nous l'avons réduite à ses termes essentiels, aux mimologismes universels qui ont été convertis en substantifs.

HAHALIS. De *hahé*, cri de chasse, dont on se sert pour arrêter les chiens qui prennent le change ou qui s'emportent trop, ou bien de l'éclat tumultueux de la voix des chasseurs, et des retentissements de l'écho, on a composé cette expression, d'ailleurs peu connue, et restreinte dans son usage à l'acception pour laquelle elle a été inventée.

Ce mot est sensiblement formé du bruit d'une respiration pressée, entrecoupée et violente. L'*anhelare*, et mieux encore le diminutif *anhelitare* des Latins, ont le même type. *Voyez* AHALER.

HAPPER. Saisir quelque chose avidement, et avec une forte aspiration qui marque l'impatience ou le désir [1].

[1] J'ai fait observer ailleurs qu'on avoit mal écrit *háper*, dans je ne sais quelle édition de nos classiques, parce que cette orthographe détruisoit toute l'énergie de la racine.

Il y a de certaines terres et de certains métaux qui *happent* la langue dès qu'on l'applique sur leur surface, et, par exemple, l'argile et toutes les agrégations alumineuses. Cet effet est produit par une absorption rapide de la salive, qui met en contact plus parfait la peau de la langue et la terre qu'elle essaie. Ce mot semble spécialement fait pour représenter la sensation tenace et subite dont je parle, quoique la rapidité monosyllabique de sa racine le rende d'ailleurs très-pittoresque dans grand nombre d'occasions.

HARO. Mimologisme des deux voyelles les plus pleines, des deux sons les plus emphatiques de la langue. Clameur de guerre, d'équitation, de vénerie, et, par extension, cri de justice et de force à la loi. Ce mot, très-analogue à *hurry*, *huzza*, anglois, et au *hourra* des peuples du Nord, est fort mal dérivé, par quelques étymologistes, d'un appel ou protestation contre un acte injuste, que les Normands exprimoient, dit-on, par l'exclamation *ah! Raoul!* ou *ah! Rou!* qui équivaut, comme on voit, à notre locution nationale : *si le roi le savoit!* J'aimerois beaucoup à trouver ici l'élan d'un peuple reconnoissant, et le monument de la sagesse d'un prince équitable; mais il m'est impossible d'y découvrir autre chose qu'une de ces onomatopées de seconde formation qu'on appelle *mimologismes*, parce qu'elles ont été faites à l'imitation de la parole même, et je

suis obligé de repousser l'étymologie reçue dans les termes de Mézeray : *nonobstant clameur de haro*.

Huro, Hurau ou Hurault, est le mimologisme très-voisin de celui-ci, d'un cri ordinaire aux charretiers. Molière l'a employé dans le *Dépit amoureux*.

HARPE. Je conjecture que ce mot est fait par onomatopée du son des cordes de la *harpe*, rassemblées en grand nombre sous les doigts, et ébranlées simultanément.

Quoi qu'il en soit, le nom de la *harpe* a très-peu varié dans les langues modernes. Les Anglo-Saxons l'ont appelée *hearpa*, les Allemands *herp* et *harf*, les Anglois *arp*, et les Italiens *arpa*.

Harper, est un vieux terme encore employé par Molière et par Sarrazin, pour *prendre, saisir, dérober*. Il semble que le peuple, dont toutes les expressions présentent d'ordinaire des images vives et singulières, s'est emparé de cette racine pour l'appliquer aux actions qui exigent un grand développement de la main, comme dans les exemples qui suivent. L'αρπαξ (*arpax*) des Grecs, dont le *rapax* des Latins est le parfait équivalent, à une petite transposition près, et tous les mots qui en dérivent, n'ont pas dû être autrement construits, quel que soit l'instrument ou l'objet qui en a fourni le son radical.

On disoit *harpaille* en vieux langage, d'une troupe de brigands et de maraudeurs, comme dans ces vers tirés des *Vigiles* de Charles VII :

> Illecques et à saincte Ermine
> Appartenant à feu Tremouille,
> Avoit grande *harpaille* et vermine,
> Ne n'y demeuroit coq ne poule.

Raper est une métathèse de *Harper*. C'est l'action de froisser avec violence un corps qui résonne ou qui bruit sous l'instrument qui le broie.

Rapt, qui est tout latin, reconnoît la même origine dans un sens figuré.

Nous attachons certainement peu d'importance à ces affiliations de mots, que la médiocre portée de notre savoir ne nous autorise pas à disposer dans leur ordre le plus philosophique ; mais nous sommes bien convaincus qu'on ne fera jamais un excellent Dictionnaire, dans aucune langue, sans remonter à la langue radicale.

On a vu à ce sujet, dans la préface de cet ouvrage, ce que j'ai dit de la lettre H, considérée comme signe figuré d'une rapacité avide et impatiente. Ces applications particulières sont à l'appui de mon opinion.

Il y en a d'ailleurs des exemples innombrables dans le latin, où la valeur de cette aspiration énergique étoit déjà presque effacée.

Halosis, pillage, dilapidation.

Hama, un croc.

Hamare, harponner.

Hamus, un hameçon.

Harpa, un vautour.

Harpaga ou *Harpago*, un hérisson, un grappin, un avare.

Harpagare, prendre de force.

Harpastum, un ballon qu'on cherchoit à s'arracher en jouant, et dont il est question dans Martial.

Harpax, l'ambre qui attire la paille.

Harpe, un oiseau de proie.

Harpia, la harpie aux mains crochues.

Haurire, avaler, engloutir.

Haustrum, instrument à puiser de l'eau.

Helluo, un glouton.

Helluari, absorber, avaler, dévorer.

Helveus, qui a la bouche ouverte et prête à saisir sa proie.

Hera, la fortune qu'il faut saisir au passage.

Heres, le hérisson, l'animal hérissé de pointes qui saisissent et déchirent.

Hiare, ouvrir la bouche, comme pour saisir, pour dévorer.

Hiera, l'épilepsie, mal qui envahit, qui saisit, qui absorbe.

Hippæ, les cancres, les écrevisses aux pates armées de crochets.

Hirudo, la sangsue. *Non missura cutem nisi plena cruoris*.

Hiulcus, avide, intéressé.

Humare, enterrer, cacher sous la terre.

Humus, la terre dévorante, qui consume tous les corps privés de vie.

Hyphæar, la glu, matière qui happe, qui attache, etc.

Il seroit sans doute ridicule d'avancer que la construction de ces mots compliqués n'a eu d'autre base que l'initiale. Rien n'est plus facile que de remonter à leurs racines naturelles, desquelles disparoîtroit cette lettre, qu'on peut regarder comme très-moderne relativement aux temps et au langage primitif. Mais il seroit plus absurde de dire qu'elle a été attachée à ces expressions sans motif; et je pose en principe que le motif qui en a déterminé l'emploi, c'est son caractère, son esprit, l'idée d'avidité qu'elle réveille toutes les fois qu'on l'aspire. Les caprices de la prononciation et de l'écriture ont pu la transporter dans d'autres mots auxquels elle n'a point donné ce sens; mais ces mots seront en très-petite quantité, et les exceptions ne prouvent pas plus ici qu'ailleurs.

HENNIR, HENNISSEMENT. Mots formés du cri des chevaux, et qu'on ne peut prononcer sans se rappeler ces beaux vers de M. Delille :

Plus loin, fier de sa race, et sûr de sa beauté,
S'il entend ou le cor, ou le cri des cavales,

De son sérail nombreux *hennissantes* rivales,
Du rempart épineux qui borde le vallon,
Indocile, inquiet, le fougueux étalon
S'échappe, et libre enfin, bondissant et superbe,
Tantôt d'un pied léger à peine effleure l'herbe,
Tantôt demande aux vents les objets de ses feux,
Tantôt vers la fraîcheur d'un bain voluptueux,
Fier, relevant ses crins que le zéphir déploie,
Vole, et frémit d'orgueil, de jeunesse et de joie.

Les Latins avoient cette onomatopée. On lit dans Virgile, au troisième livre des Géorgiques :

Talis et ipse jubam cervice effudit equinâ
Conjugis adventu pernix Saturnus, et altum
Pelion hinnitu *fugiens implevit acuto.*

Tel, Saturne surpris dans un tendre larcin
En superbe coursier se transforma soudain,
Et, secouant dans l'air sa crinière flottante,
De ses *hennissements* effraya son amante.

C'est le *c'hwirina* des Bretons. Davies écrit *chwyrnu*. Il traduit le mot *rhingc*, qui y a rapport, par *stridulus*, ou *sonus stridens*.

L'ingénieux auteur du roman de *Gulliver* a tiré du même son radical le nom factice des *Houyhinms*, pour désigner un peuple de chevaux.

HEURT, HEURTER. Du choc rude et brusque de deux corps durs.

HISSER. Hausser une vergue, la faire monter

au haut du mât, au commandement de *hisse, hisse,* qui est l'impératif de ce verbe, et par conséquent son nom radical.

Ces mots sont pris du bruit de la vergue quand on la relève, et du frémissement de la voile quand on la froisse.

Les Anglois disent aussi très-imitativement *hoist.*

HOCCO. Gallinacée à clappement éclatant, comme la plupart des alectrides. « Le *hocco,* dit « Buffon, rend souvent un son plus articulé que « celui de l'agami ; il prononce son nom, et le fait « entendre par syllabes, *co, hocco, co, co,* d'un « ton grave. »

N'est-il pas remarquable que les animaux les plus familiers à l'homme, ceux que la nature semble avoir destinés à la domesticité, soient précisément ceux dont le cri s'exprime le mieux par nos vocables les plus communs, les plus faciles à articuler? N'est-il pas permis d'en conclure que les animaux nous ont appris beaucoup d'articulations, et que tous les peuples ont reçu plus ou moins cette espèce d'imitation que reconnoissoit Palamède?

HOQUET. Du bruit d'une *inspiration* subite, courte et convulsive.

Les Latins ont dit *singultus,* les Anglois *hicket* et *hiccough,* les Flamands *hick,* les Celtes *hak,*

et *hic* ou *ig*, rapportés par Lepelletier et Davies.

Un étymologiste cherche l'origine de ce mot dans l'hébreu *enka*, qui veut dire *sanglot*. Il est probable que ces différentes expressions sont de la même racine.

HORREUR, *horror*. Ce mot est une onomatopée qui représente l'impression que produisent sur nous les objets épouvantables. De là,

Horrible, ce qui fait *horreur;*

Abhorrer, avoir en *horreur.*

HOUHOU. Coucou d'Égypte, dont Buffon parle ainsi : « Ce coucou s'est nommé lui-même, « car son cri est *hou hou*, répété plusieurs fois de « suite sur un ton grave. » Les Arabes, ajoute-t-il, l'écrivent *heut heut*.

Le *coucou* de Madagascar, que les naturels appellent *Toulou*, ressemble beaucoup au *houhou*. Il est évident que le nom du *toulou* est aussi une onomatopée.

HOURVARI. Onomatopée du *hourra* des chasseurs, mimologisme de cris éclatants, confus et multipliés.

HOUTOU. Cet oiseau s'appelle aussi *motmot* ou *momot*, nom mexicain qui n'a peut-être pas été formé à l'imitation de son cri. Buffon lui a

conservé le nom de *houtou* que lui ont donné les naturels de la Guyane, et qui lui convient parfaitement, selon lui, « parce qu'il est l'expression « même de sa voix : il ne manque jamais d'articu- « ler *houtou* brusquement et nettement toutes les « fois qu'il saute ; le ton de cette parole est grave « et tout semblable à celui d'un homme qui la « prononceroit, et ce seul caractère suffiroit pour « faire reconnoître cet oiseau lorsqu'il est vivant, « soit en liberté, soit en domesticité. Il est d'ail- « leurs, continue notre grand écrivain, très-sau- « vage, très-solitaire ; on ne le trouve que dans la « profondeur des forêts ; il ne va ni en troupe, ni « par paires, mais seul à terre, ou sur des bran- « ches peu élevées, car il n'a pour ainsi dire point « de vol, il ne fait que sauter vivement et tou- « jours prononçant brusquement *houtou ;* il est « éveillé de grand matin, et fait entendre cette « voix *houtou* avant que les autres oiseaux ne « commencent leur ramage. »

HUCHER. Onomatopée d'un cri ou d'un sifflement d'appel, très-usitée dans le vieux langage, et encore commune dans la province.

Vostre feu père
En passant *huchoit* bien, compère,
Ou que dis-tu ou que fais-tu,
Mais vous ne prisez un festu
Entre vos riches, pauvres gens.

PATHELIN.

HUÉE, HUER. *Huée* se dit d'une clameur de désapprobation qui s'élève dans les assemblées nombreuses, et dont ce mot est formé très-imitativement. Les Anglois représentent la même idée par le même mimologisme.

On employoit autrefois *hus, huë,* et *huyer* dans le même sens.

HULOTTE. En latin et en itatien *ululà,* en allemand *huhu,* en anglois *howlet.*

Ces noms de la *hulotte* lui viennent de son cri sinistre. Le *bubo* des Latins, dont nous avons fait peu imitativement le mot *hibou,* procède de la même analogie.

Hululer, est un verbe que des écrivains en petit nombre ont cru pouvoir tirer du gémissement de la *hulotte,* pour une foule d'acceptions auxquelles le verbe *hurler* paroît moins propre. Cette onomatopée singulièrement précieuse n'a pas été dédaignée dans la langue latine, et enrichiroit la nôtre. *Voyez* HURLER.

HUMER. Avaler quelque chose avec une aspiration forte et tout d'une haleine.

Le vieux mot *super,* qui a la même valeur, ne se dit plus qu'en quelques provinces. On peut conjecturer que le mot *soupe* étoit fait de la même racine, et cela d'autant plus probablement,

que, suivant Ménage, *super* signifie *humer du bouillon*.

HUPPE, ou PUPU ou PUPUT. Les deux noms de cet oiseau sont l'objet d'une controverse assez oiseuse parmi les étymologistes. On se demande si le premier lui a été donné en raison de la huppe élégante dont sa tête est ornée, ou s'il est une simple traduction un peu contractée de l'*upupa* des Latins, qui étoit dérivé du cri ordinaire de l'animal. On est aussi embarrassé sur le second, que les uns regardent comme l'expression de ce cri, et les autres comme une dénomination odieuse par laquelle nos aïeux désignoient la *huppe*, à cause de la saleté qu'on lui reproche fort injustement. Quant à moi, je suis porté à croire que Belon s'est trompé en faisant venir le nom de la *huppe* de cette touffe de plumes qui la caractérise, et je partage l'opinion de Ménage qui regarde au contratre le mot *huppe*, dans cette dernière signification, comme dérivé du nom de l'oiseau qui l'est lui-même de son cri.

Pline, qui appeloit la *huppe*, *upupa*, n'a fait en cela que suivre Varron qui lui donnoit le même nom, et qui prononçoit nécessairement *oupoupa*, suivant l'incontestable usage des Latins. Ce dernier auteur atteste que le nom latin *upupa* s'est formé du cri de l'oiseau, et la fable nous donne l'origine de ce cri; elle raconte que Térée, roi de

Thrace, ayant été métamorphosé en *huppe*, à la suite des crimes qui rappellent les malheurs de Progné et de Philomèle, et poursuivi de la pensée du sacrifice horrible de son fils Itys, devint incapable de prononcer d'autre cri que ces mots *πού, πού*, (*pou, pou*), *ubi*, en quel lieu; comme s'il n'avoit conservé de sentiment que le besoin de retrouver les restes de son fils.

Aristophane s'est amusé à imiter la voix de la *huppe* dans ces mots factices :

> Εποποῖ, ποῖπο, ποποποῖ, ποποῖ,
> Ἰὼ, ἰὼ, ἰτὼ, ἰτὼ, ἰτὼ,

(*épopoï, poïpo, popopoï, popoï, ió, ió, itó, itó, itó*) mais Buffon pense qu'il la fait parler un peu grec.

Cette onomatopée se retrouve chez tous les peuples; c'est, suivant nos ornithologistes, le *kukupha* des Égyptiens, l'*alhudud* des Arabes, l'ἔποψ (*epops*) des Grecs, le *bubbola*, l'*upega* des Italiens, le *popa* des Portugais, l'*abubilla* des Espagnols, le *hoppe*, le *hupetup* des Flamands, le *hoop* et le *hoopop* des Anglois, le *popp* des Suédois, l'*etpie* des Savoyards, etc. Nous avons dit *pupeput*, *pepu* et *pipu*; les Lorrains, et quelques autres patois de province, disent encore mieux *boubou*.

« Le cri du mâle est *bou, bou, bou*; c'est sur-
« tout au printemps qu'il le fait entendre, et on
« l'entend de loin; ceux qui ont écouté ces oiseaux
« avec attention, prétendent avoir remarqué dans

« leur cri différentes inflexions, différents accents « appropriés aux différentes circonstances, tantôt « un gémissement sourd qui annonce la pluie « prochaine, tantôt un cri plus aigu qui avertit « de l'apparition d'un renard, etc. » Buffon, que je copie, auroit pu faire la même observation sur la plus grande partie des animaux. J'en connois peu qui n'aient qu'un cri.

Buffon ajoute que ποπιζειν (*popizein*), (*sic*), signifie en grec *chanter comme une huppe*. Je n'ai rien trouvé qui justifiât cette hypothèse étymologique; mais le grec ποππύζειν, (*poppuzein*), *siffler*, est fait d'une racine très-analogue.

HURLEMENT, HURLER. Heureuses onomatopées du cri des loups et des chiens effrayés.

Tel un loup furieux, de butin affamé,
Qu'on chasse, encore à jeun, d'un bercail alarmé,
Hurle les longs regrets de sa rage impuissante,
Se retourne en grondant, et mord la proie absente.

Cette nuance a échappé à la langue latine, puisque les mots *ululatus* et *ululare* sont plus propres à exprimer des bruits coulants et modulés que le roulement rauque et effroyable que ceux-ci représentent. C'est pourquoi le verbe *hululer* seroit une innovation avantageuse à notre langue. Les Italiens qui usent d'*urlare* et d'*ululare*, suivant les occasions, ont bien senti le prix de cette modification, toute légère qu'elle paroisse. *Voyez* le

Dante, parlant de la pluie de feu qui dévore les damnés dans le troisième cercle :

Urlar *gli fa la pioggia come cani :*
Dell'un de' lati fanno all'altro schermo :
Volgonsi spesso i miseri profani.
Inferno, CANTO VI, v. 19.

Et concluons de là que nous avons traduit l'*urlare* des Italiens, et non pas l'*ululare* des Latins, qui est cependant susceptible d'un aussi grand nombre d'applications, et qui est au moins aussi noble et aussi harmonieux.

Rabelais a dit *ullement* dans ce passage de Pantagruel : « Le grand effroi et vacarme principal « provient du deuil et *ullement* des diables, qui « là, guettans pele melle les paovres ames des « blessez, reçoipvent coups d'épées à l'improviste, « et pastissent solution en la continuité de leur « substance aërée et invisible, ... puis crient et « *ullent* comme diables. »

Bærius écrit, dans son introuvable poëme, intitulé : *Ornithophonia sive harmonia melicarum avium* (*Bremæ*, 1697, in-4°) :

Vox ulula *tristis est* ululans,
Vox tympani cuculus cuculans.

et l'auteur de la *Philomèle* avant lui :

Ast ululant ululæ *lugubri voce canentes.*

J

JACASSER, onomatopée du cri de la pie, très-usitée à Paris dans son acception figurée, babiller comme une pie, quoique fort méconnue des dictionnaires.

Agasse, ou Agace, est un nom de la pie non moins vulgaire, et que les lexicographes n'ont pas moins dédaigné, quoiqu'il eût sur le mot précédent l'avantage d'être recommandé par l'usage qu'en a fait un de nos premiers classiques :

L'*agace* eut peur : mais l'aigle, ayant fort bien dîné,
La rassure et lui dit : allons de compagnie :
. . . .
Caquet-bon-bec alors de jaser au plus dru,
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace,
Disant le bien, le mal à travers champs, n'eût su
Ce qu'en fait de babil y sa[illegible] notre *agace*.

Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait.

Il est même probable que La Fontaine a eu égard, dans la recherche des sons criards qui retentissent ici sur quatre rimes, au *jacassement* de l'*agasse* dont ce nom imitatif est formé.

Les Italiens disent *gazza*, et peut-être avons-nous dit *gasse* d'après eux, puis l'*agasse* par cette syncope de l'article qui est si commune dans notre langue.

JACO, nom commun du perroquet cendré, un des types de l'espèce. « Le mot de *jaco* qu'il paroît « se plaire à prononcer, est le nom qu'ordinaire-« ment on lui donne », dit Buffon. Toutefois, *jaco* n'est pas son cri naturel, et ceci n'est qu'un mimologisme.

JAPPEMENT, JAPPER. Ces mots se disent pour *aboiement* et *aboyer*, en parlant des petits chiens et des renards.

Les Celtes ont dit *chilpa*, *japper*; *chilpaden*, *jappement*.

K

KAKATOÈS. Le nom de cette belle espèce de perroquet est formé de son cri.

Klein et Seba en ont fait *kakatocha*, Edwards et Albin, *cokcatoo*, Brisson, *catacua*, et on l'appelle en certains endroits, *cacatou*.

L

LAPPER. Saisir avec la langue, boire à la manière des renards et des chiens. On croirait que c'est le mot *happer* privé de la forte aspiration qui le caractérise, et augmenté d'une lettre linguale qui en détermine la nouvelle acception.

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne;
Le repas fut petit, et sans beaucoup d'apprêts.
    Le galant pour toute besogne
Avoit un brouet clair (il vivoit chichement).
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette;
La cigogne au long bec n'en put attraper miette,
Et le drôle eut *lappé* le tout en un moment.

Cette expression n'est pas tout-à-fait particulière à notre langue; le mot *lap* se retrouve dans la langue celtique.

LÉCHER. Du bruit de la langue traînée sur la superficie d'un corps qu'elle suce ou qu'elle nettoie.

C'est le λείχειν (*leichein*) des Grecs, le *lingere* des Latins, le *lecken* des Allemands, le *lick* des Anglois, le *leccare* des Italiens.

Lippe, Lippu, sont probablement faits de la même racine; une grosse lèvre, un homme dont les lèvres sont larges et proéminentes, comme celles des animaux qui *lappent*.

Lippée, signifioit ce qu'un animal peut couvrir de sa *lippe*, et enlever en *lappant*. Une bonne, une large *lippée*. Notre divin La Fontaine a employé ce mot dans la jolie fable du *Loup et du Chien*.

> Car, quoi? rien d'assuré! Point de franche *lippée*!
> Tout à la pointe de l'épée.
> Liv. I, fab. v, v. 19.

Ajouterai-je, à propos de ce dernier terme, que les Italiens en ont fait *il lecchino*, le gourmand, le *lécheur* de plats; et d'*il lecchino*, *al lecchino*, qui est devenu l'*Arlequin* de nos théâtres? Plaisante méprise d'un érudit qui, sur la foi d'un jeu de mots d'*Arlequin*, fait dériver son nom de l'illustre famille de Harlay!

LORI. « On a donné ce nom dans les Indes

Orientales, dit Buffon, à une famille de perroquets dont le cri exprime assez bien le mot *lori*. »

Le cri naturel du *lori* n'est pas sans analogie avec celui du *loriot*, son diminutif, et son congénère éloigné dans la famille des oiseaux parleurs.

LORIOT. De vieux lexicographes prétendent que cet oiseau est ainsi nommé, parce qu'il semble articuler ce mot dans son chant. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Grecs, et, d'après eux, les Latins, l'ont appelé χλωρίων (*chlôriôn*), dont le nom français du *loriot* dérive d'autant plus incontestablement, qu'on a dit autrefois *lorion*. Or, le mot χλωρίων (*chlôriôn*) a dû être tiré de χλωρος (*chlôros*), *viridis*, *herbidus*, *luteus*, *flavus*; et comme ces termes désignent une des deux couleurs du *loriot*, on pourroit penser, avec Schrevelius, que le nom de cet animal est fait *ex colore*. C'est donc une onomatopée douteuse.

LOUP. En grec λυκος (*lukos*), en latin *lupus*, en italien *lupo*, en espagnol *lobo*, en allemand et en anglais *wolf*, en suédois *ulf*.

Il paraît évident que ces noms ont été construits imitativement d'après le hurlement du *loup*. Le nom latin du renard, et quelques-uns de ses noms modernes, ont le même type.

Il paraît qu'on a écrit autrefois *lou*, comme en ces vers de Saint-Amand parlant des anciennes

épées sur lesquelles était gravé un *loup*, et qui étoient recherchées pour leur bonté :

> Sa vieille rapière au vieux *lou*,
> Terreur de maint et maint filou.

Je suis cependant porté à croire que c'est une simple licence que Saint-Amand a pratiquée pour l'exactitude de la rime ; car je ne trouve aucun exemple de cette espèce d'orthographe, qui se rapproche beaucoup plus de la construction naturelle, et qui offriroit sous ce rapport une tradition assez précieuse.

M

MAMAN. « Ce mot, dit l'auteur du petit *Dictionnaire étymologique* de Genève, 1666, in-12, vient de *mamma, mamelle,* laquelle les enfans demandent plutôt que leur mère. »

Il falloit dire que *maman, mamelle,* et tous les mots de cette racine sont faits par onomatopée de ce minologisme de l'enfance. Il en est de même de *papa,* de *tata* ou *tante,* et de mille autres articulations primitives qui sont entrées en construction dans les mots analogues de toutes les langues. *Voyez* la Préface, pag. 15.

MARGOTTER. Onomatopée d'un cri particulier de la caille, rapporté par M. Carpentier. Il faut qu'il ne soit pas sans analogie avec un autre cri de la pie qui a fait nommer ce dernier oiseau *margot,* et qui est bien consacré par l'usage. On

sait, au reste, que la manière d'exprimer ces cris, avec des signes tirés de notre alphabet, est, comme celle de les entendre, extrêmement arbitraire. Il y a très-peu d'onomatopées universelles.

MIAULEMENT, MIAULER. Du cri ordinaire des chats, de ces éclats désagréables de leur voix, dont Boileau se plaint dans sa satire des *Embarras de Paris* :

Qui frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières?
J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi.
L'un *miaule* en grondant comme un tigre en furie,
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.

Quoique Nicod ait écrit *miauler*, il semble qu'on disoit autrefois *miaouler*, et certains grammairiens regrettent cette manière de prononcer qui leur paroît plus imitative. Elle l'est peut-être trop, et j'ai déjà dit que cette recherche excessive d'imitation étoit fort ridicule quand elle choquoit l'harmonie, et qu'elle ne se fondoit que sur un cliquetis de sons bizarres et forcés.

MOUE. Il est impossible de prononcer ce mot, sans que la bouche figure ce qu'il signifie, c'est-à-

dire, cette espèce de grimace qui est familière aux gens tristes et colères. « Qu'est-ce que tu fais quand tu dis *u*? » dit M. Jourdain. « Tu fais la *moue*. » Il n'y a rien de plus vrai, et, pour être fort plaisant dans une comédie, cela n'en est pas moins exact en fait, dans le mécanisme du langage. Le *mœrens*, le *mæstus* des Latins, le *mesto* des Italiens, et surtout le *mustio* des Espagnols, doivent appartenir à cette espèce d'onomatopée. Il résulte d'ailleurs de l'émission du soufle par les narines, quand les lèvres sont closes, comme cela se remarque dans les gens qui font la *moue*, un petit bruit que les Grecs ont appelé imitativement μυγμος (*mugmos*), et les Latins *mussatio*.

Mufflé, qui est le nom de la bouche de certains animaux à lèvres alongées et proéminentes,

Bouder, faire la *moue* par mécontentement,

Bouderie, habitude de mauvaise humeur,

Boudeur, homme fâcheux, esprit contrariant et chagrin, sont de la même famille et du même effet d'imitation, les initiales de ces trois derniers mots se prononçant sur la même touche.

La langue celtique employoit *moüa*, pour, se fâcher, et *bouda*, pour, chuchoter, bourdonner entre les dents. Je n'ai pas besoin d'insister sur ces analogies.

MUGIR, MUGISSEMENT. Belles onomato-

pées tirées des cris sourds et prolongés de quelques animaux, ou du bruit des vagues émues par la tempête, ou enfin du cours tumultueux d'un grand fleuve, comme dans ce pompeux tableau de M. Delille.

Sous le ciel éclatant de cette ardente zone,
Montrez-nous l'Orénoque et l'immense Amazone,
Qui, fiers enfants des monts, nobles rivaux des mers,
Et baignant la moitié de ce vaste univers,
Épuisent, pour former les trésors de leur onde,
Les plus vastes sommets qui dominent le monde,
Baignent d'oiseaux brillants un innombrable essaim,
De masses de verdure enrichissent leur sein,
Tantôt, se déployant avec magnificence,
Voyagent lentement et marchent en silence,
Tantôt, avec fracas précipitant leurs flots,
De leurs *mugissements* fatiguent les échos,
Et semblent à leur poids, à leur bruyant tonnerre,
Plutôt tomber des cieux que rouler sur la terre.

MURMURE, MURMURER. Cette onomatopée ne varie point dans le grec, dans le latin, dans l'italien, dans l'espagnol, etc. Ce sont là de ces mots que la nature semble avoir enseignés à tous les peuples.

Leur son peint parfaitement à l'oreille le bruit confus et doux d'un ruisseau qui roule à petits flots sur les cailloux, ou du feuillage qu'un vent léger balance, et qui cède en frémissant. Le mouvement vague et presqu'imperceptible des eaux et des bois, élève dans la solitude une rumeur qui inter-

rompt à peine le silence, tant elle est délicate et flatteuse, et c'est de là que les langues ont tiré ces expressions si harmonieuses et si vraies, que, tous les jours répétées, elles paroissent toujours nouvelles.

Tout est changé, tout me rassure,
Je n'entends plus qu'un bruit
Semblable au donx *murmure*
D'une onde claire, pure,
Qui tombe, coule et fuit.

Dans ces vers charmans de Bonneville, toutes les syllabes coulent et *murmurent.*

J'ose croire que nous n'avons point à envier, dans cette circonstance, la prononciation des Latins, si elle était telle que Dumarsais et beaucoup d'autres grammairiens le présument. En effet, le mot *murmure*, prononcé à la françoise, est composé de sons plus liquides, et en quelque sorte plus fugitifs que n'étoient ceux de leur *mourmour* et du *mormorio* des Italiens ; et l'harmonie un peu emphatique de ces derniers mots leur fait perdre, selon moi, quelque chose de leur grâce et de leur fluidité.

MUSC. Je ne hasarde ce mot au nombre des onomatopées que sur la foi de M. Court de Gébelin, qui le croit formé du bruit que fait le nez en flairant, en aspirant les parfums. Il s'appuie de deux analogies différentes, l'une tirée du celtique



ou d'une langue analogue, dans laquelle il prétend que *mussa* signifie *flairer*, et *musse*, *odeur*; l'autre, tirée de l'éthiopien, où ce dernier mot se dit *mez*.

Il est du moins certain que les Grecs, qui ont nommé le *musc*, μόσχος (*moschos*), ont dit μύζω (*muzô*) dans le même sens que les Latins *musso*, *clausis labris sonum è naribus emitto*. Nous venons de parler au mot *moue* de leur μυγμος (*mugmos*), *mussatio*, émission, ou plutôt aspiration de l'air par les narines, à lèvres closes. Ils ont appelé μύρον (*muron*) certaines odeurs, et l'odeur en général, μυροδια (*murodia*). Μυχοθερ (*muchoter*), c'est la narine. Le nom du rat, qui est le μῦς (*mus*) des Grecs et des Latins, et à qui l'odeur du *musc* est assez communément propre, pourrait procéder aussi de la même analogie.

Les mots *odeur* et *flairer* se rendent, d'ailleurs, en celtique par des expressions qui présentent l'onomatopée très-juste du bruit que fait l'aspiration des parfums : *c'houés* et *c'houesdd*.

N

NEZ. Nom mimologique extrêmement naturel de l'organe d'où procèdent les vocales et les consonnantes nasales ; aussi a-t-il la principale de ces consonnantes pour caractéristique, si ce n'est pour initiale, dans toutes les langues que je connois.

Quoique je n'aie ni le droit ni le dessein de suivre ici, jusque dans leurs dernières conséquences, les théories dont mon sujet est pressé de toutes parts, qu'il me soit permis au moins de les faire toucher à mon lecteur pour justifier ce qu'il trouveroit, sans cela, de trop hardi dans certaines de leurs extensions. Ce que je viens de dire de la lettre de *nez* est également vrai de la lettre de *bouche*, de la lettre de *dent*, de la lettre de *langue*, de la lettre de *gorge*, et vrai en toutes langues.

Le sens figuré s'est formé tout aussi naturelle-

ment, tout aussi universellement que le sens physique ou mimologique, mais par une allusion nécessairement plus difficile à saisir, parce qu'elle a un juge plus arbitraire que l'oreille ; c'est l'esprit.

Le caractère de la lettre N est très-remarquable. C'est une lettre étrangère à toutes les autres, formée par un autre moyen, et dont l'organe est placé hors de tout l'ensemble de l'instrument vocal. C'est la seule lettre consonnante qui retentisse sur la touche nasale, et qui puisse se prononcer presque à bouche fermée, parce qu'elle n'a pas la bouche pour voie d'émission. Enfin, c'est une consonne immodifiable qui ne peut être ni fortifiée ni adoucie. C'est donc une lettre isolée, une lettre en quelque sorte abstraite, une lettre *négative*, et propre à caractériser toutes les idées de *négation* et de *néant*, comme le H, dont nous nous occupions il y a peu de temps, à signaler toutes celles d'envahissement et de rapacité. Pour vérifier ces inductions, il ne faut qu'ouvrir les dictionnaires. Tout le monde sait que la plus grande partie des mots grecs, latins et françois, par exemple, qui sont placés sous cette initiale, expriment un sens négatif.

Nasiller. Parler du nez.

Nasillonner. Diminutif admis par un éditeur subreptice de l'Académie, et qui ne mérite pas son aveu.

Nasillard, Nasilleur, et même Nasillardise, qui a l'autorité de deux dictionnaires, appartient à la même onomatopée.

Nasiller, suivant M. Gattel, se dit du sanglier qui fouille la terre avec le groin.

O

OÉ. Mimologie du cri des charretiers quand ils veulent arrêter leurs chevaux. Comme cette espèce de mots est difficile à épuiser, je ne me serois pas arrêté à celui-là, s'il ne me donnoit lieu de remarquer qu'il est littéralement grec, ὠὴ (*óé*). Il ne faut pas conclure de là que nos charretiers ont emprunté des mots aux Grecs, mais bien que la nature a enseigné les mêmes artifices de langage à tous les hommes.

OIE. « Le cri naturel de l'*oie*, dit M. de Buffon, « est une voix très-bruyante. C'est un son de « trompette ou de clairon, *clangor*, qu'elle fait « entendre très-fréquemment et de très-loin; mais « elle a de plus d'autres accents brefs qu'elle répète « souvent; et lorsqu'on l'attaque ou l'effraie, le « cou tendu, le bec béant, elle rend un sifflement

« que l'on peut comparer à celui de la couleuvre.
« Les Latins ont cherché à exprimer ce son par
« des mots imitatifs, *strepit, gratitat, stridet.*

« Soit crainte, soit vigilance, l'*oie* répète à tout « moment ses grands cris d'avertissement ou de « réclame ; souvent toute la troupe répond par une « acclamation générale, et de tous les habitans de « la basse-cour, aucun n'est aussi vociférant, ni « plus bruyant. »

C'est ce cri naturel de l'*oie* qui est devenu son nom dans notre langue et dans quelques autres. Je crois, du moins, qu'on peut regarder comme des onomatopées le χὴν (*chen*) des Grecs, dont ils semblent avoir fait χαίνω (*chaïnô*), *hio, dehisco,* parce que le ronflement rauque d'un homme qui dort la bouche ouverte est assez pareil au bruit que fait l'*oie* irritée ; le *kaki* de certains Orientaux, le *wazon* des Arabes, le *hwasi* des Celtes, le *goas* des Suédois, le *gaas* des Danois, et l'*apatta* des Nègres de la Côte d'Or. Mais rien n'est d'un effet d'imitation plus vrai qu'un de ces noms qui est particulier aux Mexicains, et par lequel ils ont voulu exprimer le cri bref et fréquent dont M. de Buffon parle à propos de cet animal. Ils l'ont appelé *tlalacatl*, et cette dénomination factice a été conservée par Fernandez.

L'*oie* mâle s'appelle un *jars*, et ce mot a peut-être produit une expression fort usitée. De *jars* et du celtique *comps*, langage, en construction,

gomps ou *gon*, l'on a pu faire *jargon, jargonner*, parler comme des *oies*.

On disait *oue* en vieux français, comme dans ces vers de la farce de *Pathelin*.

Vous l'en avez pris par la moue,
Il doit venir manger de l'*oue*.

Il me semble donc que M. Decaseneuve a mal rencontré quand il a fait de ce mot un augmentatif d'*oiseau*, et qu'il est d'ailleurs difficile de remonter à son étymologie autrement que par l'onomatopée.

OISEAU. La construction de ce mot est extrêmement imitative ; il est composé des cinq voyelles liées par une lettre doucement sifflante, et il résulte de cette combinaison une espèce de gazouillement très-propre à donner une idée de celui des *oiseaux*. Il est à remarquer, comme une singularité très-rare dans notre langue, que ce mot *gazouiller* est formé, comme le mot *oiseau*, des mêmes sons vocaux, liés par la même consonne. Il n'en est distingué que par son intonation qui est prise dans une lettre gutturale, par conséquent très-bien appropriée à l'idée qu'il exprime. Il est vrai de dire, toutefois, que ni dans le mot *oiseau* ni dans le mot *gazouiller*, il n'y a cinq voyelles patentes; ils n'en contiennent que trois, dont

une au moins dans l'un et dans l'autre n'a pas chez nous de signe alphabétique.

OUATE. C'est la première soie que l'on recueille sur le cocon du ver à soie, ou un duvet léger que fournit une espèce d'*anas*. On s'en sert pour doubler les vêtements d'hiver; et le bruit moelleux que produisent ces vêtemens quand on les froisse, a pu donner l'idée de cette dénomination, qui seroit assez imitative; mais c'est une étymologie douteuse que je n'alléguerois point, si les lexicographes en reconnaissoient une autre, pour peu vraisemblable qu'elle fût.

P

PÂMER, PÂMOISON. Du σπάσμα (*spasma*) des Grecs, qui lui-même est construit imitativement d'après le bruit propre à la figuration particulière de la bouche d'une personne qui se *pâme*.

PAON. De *pao* et *pavo*, onomatopées du cri du *paon*, dont nous avons conservé la caractéristique en modifiant sa prononciation dans une contraction énervée. Les Grecs disoient très-bien ταῶς, (*taôs*), que les lexiques de leur langue font très-mal dériver de τασις, (*tasis*), extension, *parce que cet animal dresse ses plumes*. Il falloit au contraire faire venir *tasis* de *taôs*, et remarquer que, dans le cas d'extension d'un corps insonore, il n'est employé que d'une manière secondaire et analogique, l'action de tendre un corps avec force se comparant très-naturellement à celle de crier. Le rhéteur

Hermogène s'en est servi pour exprimer la prolixité d'un mauvais orateur *τασις λόγου* ; et Galien l'a ramené à sa valeur propre, en désignant ainsi un port de voix inusité, *τάσις φωνῆς* ; c'est précisément là le cri du *paon*.

Se panader, qui vient de *paon* selon la prononciation française, et

Se pavaner, qui est fait de son nom latin, ne se prennent ordinairement qu'au sens figuré. La Fontaine a cependant fait usage du premier en parlant du *paon* lui-même,

> Qui *se panade*, qui déploie
> Une si riche queue, et qui semble à nos yeux
> La boutique d'un lapidaire.

PAPA. Minologisme d'une des premières articulations de l'enfance : *voyez* la Préface, page 15, et de même pour les autres mots de la langue puérile en général.

PATAPATAPON. Mot factice inventé pour exprimer le bruit du tambour, et qui appartient à toutes les langues s'il appartient à quelqu'une.

PATATA - PATATA. Autre mot factice, imaginé pour représenter le galop d'un cheval. Ces traductions immédiates des premiers bruits naturels, sont devenues fort étrangères à nos langues perfectionnées, à nos langues littéraires;

mais elles sont extrêmement précieuses à conserver comme monuments traditionnels des acquisitions successives de la parole. Nous nous contenterons d'indiquer à l'occasion de celle-ci, le πατέω (*pateő*) des Grecs, et son immense famille.

PATATRA ou PATATRAS. Onomatopée du bruit d'un écroulement ou d'une chute.

> Je n'y fus pas long-temps qu'aussitôt, *patatras*,
> Avec un fort grand bruit, voilà l'esprit à bas.
>
> REGNARD, *Folies Amoureuses.*

> Mais, *patatras*, v'là z'un éclair qui brille....
>
> DÉSAUGIERS.

PIAUHAU. Oiseau de la Guyane, très-analogue aux *Cotingas*. « Selon *l'Encyclopédie mé-* « *thodique*, les oiseaux de cette espèce habitent « les forêts, se rassemblent en troupes nombreu- « ses, se plaisent dans la société des *Toucans*, « et les précèdent ordinairement, toujours en « criant aigrement *pi-hau-hau*. » C'est de ce cri que leur nom est formé.

PÉPIER. C'est du cri naturel des moineaux, ou plutôt de tous les jeunes oiseaux, que ce cri a été formé. On a dit autrefois *pipier* qui n'est plus d'usage.

PIAULER, PIULER, sont dans le même cas, quoiqu'également imitatifs.

Rabelais écrit *pioller*: « Si encores je te oy *piol-* « *ler*, je te gualleray en loup marin. » liv. IV, chap. XIX.

PIAILLER, PIAILLERIE, PIAILLEUR, dérivent du même son naturel; on les a faits pour exprimer une criaillerie fatigante et perpétuelle, comme les cris des petits oiseaux, dont on le dit ordinairement. Buffon écrit : « Ces perriches volent en trou- « pes et se perchent sur les arbres les plus touffus et « les plus verts; et, comme elles sont vertes elles-mê- « mes, on a grand peine à les apercevoir; elles font « grand bruit sur les arbres, en criant, *piaillant*, « et jabotant plusieurs ensemble; si elles enten- « dent des voix d'hommes ou d'animaux, elles « n'en crient que plus fort. » Les Latins employaient *pipulum* pour injure, huée et rumeur publique, par la même analogie.

PÉPIE, est le nom d'une maladie dont une grande altération est la cause ou le symptôme. Ne semble-t-il pas que ce mot soit créé du bruit que font de petits oiseaux tourmentés par la soif? Le πεπερι (*peperi*) des Grecs, dont les Latins ont fait *piper*, ne remonterait-il pas encore à la même racine par une extension peu forcée, parce que c'est une substance qui altère et qui donne la *pépie?* Les Grecs appelaient πίπος (*pipos*) un petit oiseau; et, ce qui vient singulièrement à l'appui de mes conjectures, πιπίζω (*pipizô*) se prenait indifféremment chez eux pour *pipio, sugo cum sonitu*, ou *potum*

præbeo. Πίω (*piô*) même signifiait *bibo*, et de là le *piot* de Rabelais et de nos anciens auteurs. Πίνω (*pinô*), qui avoit le même sens, est devenu le nom françois d'un raisin. *Pépier* emportoit d'ailleurs, en vieux langage, l'idée de gémissement et de plaintes, comme dans ces vers de Villon :

Je sens mon cœur qui s'affoiblit,
Et puis je ne peux *pepyer*.

M. Carpentier l'emploie pour exprimer le chant du moineau. Les Espagnols ont *piar*, et les Italiens *pipire*, comme les Latins. Ces derniers appelaient les pigeonneaux *pipiones*, et nous en avions fait autrefois *pipions*.

Pipée, dit Nicod « est un mot fait et imité de « la voix des oiselets, comme aussi *pippe*, *pipper* « et *pippeur*, et signifie le siffler que l'oiseleur fait « avec une feuille de *fou*, ou d'autre arbre, ou « de roseau, ou avec une pippe de bois, contre- « faisant la voix d'iceux oiselets. Selon ce on dit, « prendre des oiseaux à la *pipée*, qui est quand « un homme caché dedans un buisson et bien en- « touré de rameaux couverts de gluons, ayant un « chathuant ou hibou branché et attaché près de « luy, contrefait le *pippis* des oiseaux, ou bien « pressant les ailes ou les pieds d'un oiseau vif, « le fait crier, car les oiseaux advolent à ce « *pippis*, ou à ce cry, pour garantir leurs sem- « blables du chathuant qu'ils cuident les tenir,

« et se perchent sur ces rameaux et s'engluënt.
« *Pipée*, par métaphore, se prend pour mine ou
« contenance contrefaite. »

Piper, *pipeur*, qui ne se prennent plus que pour l'action de piper les dés, ont peut-être été rejetés trop dédaigneusement de la langue; leur emploi étoit fondé sur une allusion très-naturelle, et leur sens étoit vif et frappant. Montaigne a dit avec son énergie, avec sa précision ordinaire, que « la rhétorique est une art mensongère et « piperesse. » Il y a dans les langues des expressions si heureusement caractéristiques, qu'une fois perdues, on ne peut plus les remplacer.

PETIT BOUT DE PETUN. Nom d'oiseau formé d'une onomatopée très-douteuse. « Les natu- « rels du Brésil l'appellent *ani*, et si les nomen- « clatures modernes l'ont appelé *bout de petun*, « c'est en raison de la ressemblance de la couleur « de son plumage à celle d'une carotte de tabac ou « petun, » suivant l'opinion de Buffon. Le père Dutertre assure, à la vérité, dans son *Histoire des Antilles*, « que son ramage prononce *petit bout de « petun*, » et que c'est de là que vient son nom. Buffon répond que cela n'est ni vrai ni probable. Je ne sais si cela est vrai, mais cela n'est pas moins probable que les mimologismes affectés au cri de tant d'animaux, et par exemple, du *jaco*, de la *margot*, du *whipp-pour-will*, que l'on trouvera plus loin. Buffon ajoute que les créoles de Cayenne

lui ont donné une dénomination imitative « plus « appropriée à son ramage ordinaire, en l'appelant « *bouilleur de canari*, ce qui veut dire qu'il imi- « te le bruit que fait l'eau bouillante dans une « marmite, et que c'est, en effet, son vrai ramage « ou gazouillis, très-différent de l'expression de « la parole que lui suppose le père Dutertre. » Les lecteurs, qui s'occupent du mécanisme de la prononciation, conviendront qu'il est impossible, au contraire, de représenter ce gazouillis et ce bouillement par un mimologisme plus naturel que le nom de *petit bout de petun* qui semble formé artificiellement pour exprimer le bruit de l'ébullition.

Quant à l'allusion du sens, elle est ici tout-à-fait fortuite et insignifiante. Non-seulement, il est possible qu'une succession de sens naturels, différents entr'eux, présente en quelque langue unee spèce de sens, mais j'ose dire qu'il est impossible que cela ne soit pas, témoins les cloches de Panurge.

J'engage les personnes qui en douteroient, à essayer de prononcer *petit bout de petun* sans voyelles. C'est la pierre de touche de l'étymologie.

PIC. Instrument de fer courbé et pointu vers le bout, qui a un manche de bois, et dont on se sert pour ouvrir la terre et rompre le roc : onomatopée du bruit que rend la pierre sous l'instrument qui la brise.

Piquer, c'est donc primitivement frapper avec

un *pic*. On dit encore qu'on *pique* la pierre, quand on blanchit une maison en dépouillant la pierre de sa surface.

Pioche, nom d'un outil de labourage, a été alongé d'un son plus mousse, parce que la *pioche* creuse et ne brise point.

Bêche, est un mot de la même construction, prononcé sur une touche moins dure, parce que la *bêche* n'attaque pas la terre avec force, et ne sert qu'à la diviser.

En anglois, le verbe *piocher* se rend par le verbe *dig*. Dans ce dernier mot, l'imitation du son est frappante. On remarque presque la même vérité dans la formation du mot *tuf*, qui est le nom d'une terre compacte et prête à se pétrifier, qui rend sous la *pioche* et sous la *bêche* un son dont ce terme est l'expression; mais, comme cette étymologie n'est pas incontestable, je me contente de la rapporter ici à cause de l'analogie du sujet. *Tuf*, pourroit venir aussi naturellement de *stuppa*; sa consistance un peu frêle, et l'entrelacement sans ordre de ses fibres chevelues, lui donnent quelque ressemblance avec l'étoupe.

POUE. Mot factice qui exprime le bruit et l'éclat que fait une arme à feu qu'on décharge : « *Poue*, dit Polichinelle, ils tombent tous et s'en« fuient. » Molière, *Malade imaginaire*.

Pouf a été souvent employé au même sens,

et il est inutile de remarquer qu'il est formé par le même artifice. On lit dans la comédie des *Souffleurs* : « Quelque volée de canon, *pouf!* » Et, dans l'excellent *Dictionnaire de Trévoux*, ces phrases d'exemple qu'il falloit peut-être appuyer de leur autorité. « On entendoit siffler les mous-« quetades qui faisoient *pouf, pouf.* » — « Son « cheval s'étant cabré, *pouf*, voilà mon vilain « par terre. »

« Cela fait *pouf,* » est, selon Leroux, *Dictionnaire comique, satyrique et proverbial,* « un dicton « usité à Paris, qui signifie, cela brille, cela a de « l'éclat, cela est beau, magnifique, grand, noble, « cela fait du bruit, du fracas, parlant d'une per-« sonne qui se distingue par sa dépense. »

Cette onomatopée est peut-être tirée, en cette acception, du bruit retentissant, du *frou-frou* d'un habit de soie. « On dit populairement, selon « le *Dictionnaire de Trévoux*, d'un fanfaron bien « vêtu qu'il fait *pouf*, pour dire qu'il fait bien du « bruit, qu'il tire vanité de son habit. *Sese tumidè* « *incedendo jactitare.* »

On appelle trivialement *pouf,* le mauvais marché d'un étourdi qui met les dernières ressources de sa fortune et de son crédit à la merci des usuriers. C'est une figure très-naturelle.

Pouffer, se prend pour rire en éclatant, d'un rire inutilement contenu, qui échappe au rieur avec une espèce d'explosion.

POUPE. Suivant Nicod, que j'aime à citer souvent, « c'est la tette ou mammelle, soit d'une fem-
« me comme la nomment en aucunes contrées de
« France, soit de bestes mordans comme la nom-
« ment les veneurs, disants les *poupes* d'une our-
« se, et semblables; le mot vient du prétérit grec
« πεποκα (*pepoka*), tout ainsi que pot, et est dit
« *poupe*, parce que le faon tette et boit le laict par
« là, ou bien est fait par onomatopée du son que
« l'enfançon fait de ses lèvres en suçant à force le
« laict de la mamelle. »

Si toutefois le prétérit grec πεποκα (*pepoka*) pouvoit être rapporté à cette racine, c'étoit plutôt comme dérivé que comme type, et il paroît que Nicod s'en est aperçu. Il auroit fait remonter le mot *poupe* avec plus de vraisemblance au mot πόπανον (*popanon*), qui est le *popanum* des Latins, et qui est incontestablement de la même famille. Remarquez d'ailleurs que les Latins ont dit *puppus* et *puppa*, d'où viennent *puer* et *puella*.

Poupée, c'est l'image d'une petite fille, d'un enfant qui tette encore. Quelqu'évidente que soit l'étymologie de ce mot, on s'est avisé, je ne sais où, de le dériver de *Poppée*, parce qu'on prétend que cette femme fut la première qui mit le masque en usage pour conserver la beauté de son teint et le préserver du hâle et des injures de l'air.

Poupon, c'est, dans le langage vulgaire, un petit enfant à la mamelle, à la *poupe* de sa mère.

Poupe et Poupet, signifient, dans les pays de montagnes, ces hautes sommités arrondies qui représentent des mamelles, et que dans une moindre proportion, on appelle des mamelons.

Popisme, qui appartient à la même racine, a plus grand besoin d'être éclairci. On lit ce mot au liv. I, chap. xxxiii, de Rabelais: « Au regard « de fanfarer et faire les petits *popismes* sur un « cheval, nul ne le fait mieux que luy. » Le Duchat, qui se souvient bien du grec ποππυζω (*poppuzô*), dit que c'est une onomatopée qui exprime le son de *pfo, pfo,* avec lequel on flatte les chevaux qui ne sont pas accoutumés à être montés. Les nouveaux commentateurs ajoutent ingénieusement: « C'est proprement le son, le sifflement qui se fait « en serrant les lèvres, lorsqu'on baise quelqu'un. » L'action d'alonger les lèvres est, en effet, également propre au sifflement et au baiser. Tous les cavaliers savent que les chevaux les plus difficiles sont sensibles au baiser sur le cou. C'est là le *popisme* du Gymnaste de Rabelais.

Le *popisme* de l'enfant, du *poupon,* c'est l'action de téter, de sucer la *poupe,* ou la *tette*, ou la mamelle.

poupe, se dit de l'arrière d'un vaisseau, à cause de son ornement, qui représente ordinairement une *poupée*, un *poupon*, une figure aux seins découverts.

PRESTE. Rapide mimologie de cette syllabe brève à quatre lettres, par laquelle on exprime une action très-subite : « *Prst*, il n'a fait que paroître. »

PUER. Du bruit que fait la bouche en repoussant, avec une forte émission du souffle, les odeurs désagréables.

Pouha, interjection qui marque le mépris et le dégoût, doit en être le son radical.

R

RACLER. Du frottement de l'ongle ou d'un instrument aigu sur les corps qu'ils nettoient ou qu'ils déchirent. Ῥάκος (*rakos*) signifioit en grec un haillon, un vêtement déchiré, une cicatrice, une ride. Ῥακτήριος (*rakterios*), c'étoit le corps brisé ou *raclé*, qui rendoit du bruit. Aristophane appelle Euripide ῥακιοσυρραπτάδης (*rakiosurraptadès*), raccommodeur de vieux haillons. Ῥαγὰς (*ragas*) se disoit sur une autre touche pour rupture, déchirement, et de là ῥάγα (*raga*), pour force et violence.

On pourroit croire que *raccommoder* en est fait par antiphrase ou contre-vérité, à moins qu'on ne fasse voir que les syllabes complétives en déterminent la nouvelle acception.

La famille des mots qui se rapportent à l'idée d'*effraction*, est évidemment tirée de la racine autour de laquelle je range ces curieuses analo-

gies, quoiqu'elles lui soient devenues plus ou moins étrangères dans leur extension.

RAIRE ou RÉER. Terme de vénerie emprunté du cerf en amour.

« Il a, dit M. de Buffon, la voix d'autant plus « forte, plus grosse et plus tremblante, qu'il « est plus âgé : la biche a la voix plus foible et « plus courte ; elle ne *rait* pas d'amour, mais de « crainte. Le cerf *rait* d'une manière effroyable « dans le temps du *rut*. Il est alors si transporté, « qu'il ne s'inquiète, ni ne s'effraie de rien. »

La *Philomèle* dit : *cervi glocitant,* mais c'est pour exprimer une autre espèce de cri.

Rut, le temps où le cerf *rait*.

RÂLE, RÂLEMENT, RÂLER. Du son enroué d'une respiration qui s'épuise, et dont les derniers efforts annoncent une mort prochaine.

Râle, nom d'un oiseau que Ménage croit désigné d'après son cri.

« Le seul *râle* de terre habite dans les prairies, « dit Buffon, et c'est du cri désagréable, ou « plutôt du *râlement* de ce dernier oiseau que « s'est formé dans notre langue le nom de l'espèce « entière. »

On appelle quelquefois *râle* le cri du faon. Les chasseurs donnent aussi ce nom à la perdrix mâle, en amour.

RAMAGER. Onomatopée du chant des petits oiseaux. Elle est fort peu usitée sous la forme du verbe. On la lit dans la traduction des lettres apocryphes de Clément XIV.

Ramage, substantif, est au contraire universellement reçu; mais ces mots sont-ils en effet formés imitativement, et ne viendroient-ils pas *a ramis*, parce que le chant des petits oiseaux se fait entendre ordinairement sur les arbres?

RÂPE, RÂPER. Il est difficile de méconnoître dans ces mots le son naturel auquel remonte leur origine, et qui se retrouve dans la plupart des langues. En anglois *raspe*, en italien *raspare*, en espagnol *raspar*, etc. De là :

Rapine, Rapiner, et leur famille, extension figurée, mais très-claire, de la signification propre. *Râper* et *Harper* ne sont qu'un anagramme ou une métathèse.

RATAPLAN ou RANTANPLAN. Mot factice inventé pour imiter le bruit du tambour.

RAUQUE. Du bruit âpre et fatigant des voix enrouées. *Voyez* RUGIR.

RÊCHE. Onomatopée de la vibration d'un corps élastique qui fléchit et se relève.

Par extension, qualité « d'une surface rude au

« toucher et qui cause un frissonnement désa-
« gréable en y passant la main, comme celle d'une « brosse fort serrée ou du velours d'Utrecht. » ROUSSEAU.

Figurément, ce mot se dit aussi de l'âpreté d'un caractère difficile, comme dans le passage de la *Julie* sur lequel Rousseau a écrit cette note : « Il met plus d'énergie que de grâce dans ses dis« cours, et je lui trouve même le caractère un « peu *rêche*. »

REDONDANCE. C'est une dérivation figurée du son que rend un corps dur qui rebondit dans sa chute.

Ainsi l'on a dit *redondance* d'une vicieuse superfluité de paroles, qui ne fait que nuire à la netteté du discours, parce que c'est une espèce de bondissement de la pensée, qui, après avoir frappé l'esprit, rejaillit et retombe avec moins de force.

Ce mot n'est point une onomatopée propre, mais une onomatopée abstraite construite par analogie.

RETENTIR, RETENTISSEMENT. Belles onomatopées dont le son radical est le type d'une nombreuse famille de mots, consacrés à exprimer des idées de même ordre. *Voyez* TINTEMENT, TINTER.

Retentir et ses dérivés s'emploient en général

en parlant des échos des montagnes et des voûtes, et ne conviennent point quand il s'agit d'un bruit net et sans répercussion. Racine a dit :

De nos cris douloureux la plaine *retentit.*

Et ailleurs :

Mes seuls gémissements font *retentir* les bois.

Boileau a dit aussi :

Ils faisoient de leurs cris *retentir* le rivage.

La vérité d'imitation est moins sensible dans ces exemples que dans beaucoup d'autres, parce que la plaine, les bois et les rivages sont des lieux peu *retentissans*. Je sais combien de telles observations sont minutieuses ; mais j'ai rapporté ces vers de deux de nos grands poëtes, afin de faire voir de quelle importance est la justesse d'expression pour l'effet poétique, et de combien de nuances la langue la plus riche peut encore s'orner.

RINCER. Du bruit des doigts contre l'intérieur d'un verre que l'on *rince.*

Un si galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté partout des verres à la ronde,
Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,
Témoignoient par écrit qu'on les avoit *rincés.*

Les Irlandois disent *rincsail*, et les Bretons *rinca*.

RIXE. En latin, *rixa*. Je ne trouve rien de satisfaisant sur l'étymologie de ce mot. Ne seroit-il pas formé de ce mimologisme, *xi xi*, dont on se sert pour *exciter* les animaux et qui est devenu radical dans cette dernière expression elle-même?

RONFLEMENT, RONFLER. Du bruit que fait, dans la gorge et les narines d'un homme endormi, l'air fortement aspiré.

On a employé ces mots par extension, pour exprimer le bruit grave des gros tuyaux d'un orgue, ou celui des canons, et, figurément, les éclats de voix présomptueux d'un comédien qui cherche le *brouhaha*.

« Il n'y a, dit le Mascarille des *Précieuses*, » que les Comédiens de l'hôtel de Bourgogne qui » soient capables de faire valoir les choses. Les » autres sont des ignorants qui récitent comme » on parle; ils ne savent pas faire *ronfler* les vers, » et s'arrêter au bel endroit. »

Du *ronchus* des Latins, nous avions fait *froncher* dans le vieux langage, et dom Lepelletier rapporte *fronsal*, mot de l'usage de Cornouaille, qui a le même sens.

ROQUET, est le nom de mépris qu'on donne

à un petit chien importun, et qui aboie sans cesse. Je le crois formé du son *rauque* de son jappement.

ROSSIGNOL. En latin *luscinia*, ou *lucinia*; en italien *usignuolo*, *lusignuolo*, *rusignuolo*, en espagnol *ruyseñor*.

Castelvetro a pensé que le nom italien de cet oiseau étoit fait par onomatopée. Belon et Ménage rapportent des étymologies plus vraisemblables, et M. de Brosse tranche, suivant moi, la difficulté. De *luco canens*, *lucinia*, *luciniola*, *lusignuolo*, *rusignuolo*, *ruyseñor*, *rosssignol*; il reste à déterminer si l'imitation du son n'est pas entrée pour quelque chose dans la construction de ces différents dérivés, et c'est ce qui me paroît incontestable.

ROUCOULEMENT, ROUCOULER. Onomatopées du chant des tourterelles, qui est aussi très-bien exprimé par le *to coo* des Anglois. Nous avons dit autrefois *rocouler*.

Roucoulement est un mot harmonieux et utile, fort bon à admettre dans la langue. M. de Buffon, si heureux dans le choix des expressions, et M. de Châteaubriand, si sévère dans l'emploi des mots nouveaux, en ont fait souvent usage.

ROUE. Ce mot est dérivé du bruit de la *roue*,

et en général du bruit d'un corps rond qui roule avec rapidité sur une surface retentissante.

C'est le τροχὸς (*trochos*) des Grecs, le *rota* des Latins et des Italiens, le *rueda* des Espagnols, le *rabe* des Anglois, le *rot* ou *rod* des Celtes, et le *rad* de l'ancien Teuton.

Rodellec signifioit en celtique une voiture à plusieurs roues, un vestige, une ligne, comme celle qui est décrite par la roue.

Comme le son caractéristique de cette expression est un des plus communs et des plus intéressants de la nature, puisqu'il sert à exprimer le bruit des corps dans leur mode de déplacement le plus ordinaire, je le prendrai pour exemple de ces grandes générations de mots que je n'ai fait qu'indiquer à d'autres articles, et qui auroient surchargé cet ouvrage de trop de détails inutiles. C'est M. Court de Gébelin qui me fournira le tableau des termes dont celui-ci est le type.

Rouage, Rouer.

Rouet, instrument à *roue*.

Rouelle, tranche coupée en rond.

Rotule, en latin *rotula*, os cartilagineux, large et rond, qui forme le mouvement du genou.

Rotateur, muscle circulaire qui sert à mouvoir l'œil.

Rote, en latin *rota*, tribunal de la cour de

Rome, dont la salle est pavée de carreaux qui représentent des *roues* [1].

Roder, aller çà et là en faisant des tours et des détours.

Rodeur.

Rouler, 1° se mouvoir en rond ; 2° plier en rond ; au figuré, considérer, méditer.

Roulant.

Rouleau, chose faite ou tournée en rond.

Roulement, bruit d'une chose qui roule, mouvement en rond.

Roulade, roulement de la voix.

Roulage, action de rouler, facilité de rouler.

Roulier, voiturier de marchandises.

Roulette, petite *roue*.

Roulis, agitation d'un vaisseau que le vent fait rouler sur les flots.

[1] Il falloit ajouter la *junta* ou *rounta* espagnole dont la salle n'a peut-être jamais été pavée de carreaux qui représentent des *roues*. Ces singulières extensions sont inappréciables dans l'histoire du langage. Il y a bien loin, il faut en convenir, de l'onomatopée du bruit d'un corps roulant, au nom d'une assemblée canonique, ou d'une assemblée législative ; mais la désignation de *roue*, de *cercle*, de *cycle* ou d'*orbe*, s'est toujours rattachée aux nombreuses réunions d'hommes, de quelque espèce qu'elles fussent.

Roulon, pièce de bois travaillée en rond.

Rôle, autrefois Roole, du latin barbare *rotulum*, 1° registre qu'on roule en long, comme les anciens manuscrits; 2° ce que chaque acteur doit faire ou réciter dans la représentation d'une pièce de théâtre : chaque acteur a son rouleau, son rôle à part pour l'apprendre et pour le jouer; 3° manière dont chaque homme représente dans le monde; 4° feuille d'écriture en terme de pratique.

Rôler, écrire des rôles.

Enrôler; en Anjou, Enrotuler, coucher sur les registres, enregistrer dans le catalogue de ceux qui forment le corps où l'on se réunit.

Enrôlement, Enrôleur.

Rotonde, bâtiment en rond.

Rotondité, qualité d'un corps rond.

Rond, en latin *rotondus*, tout ce qui est en cercle; au figuré, qui va rondement.

Rondeur, figure ronde.

Rondelet, un peu rond.

Rondin, bâton rond.

Rondiner, en vieux françois, donner des coups de rondin, de bâton.

Rondache, Rondelle, en vieux françois, boucliers ronds.

Rondeau, petit poème composé de couplets finissant par les mêmes mots qui commencent le poème.

Ronde, inspection qu'on fait en parcourant une enceinte.

A la ronde, tout autour.

Rondement, en rond ; au figuré, franchement.

Arrondir, donner une forme ronde.

Arrondissement.

Route, chemin.

Routier, 1° qui connoît les routes, expérimenté ; 2° livre de routes.

Routine, habitude, connoissance acquise par la pratique seule, chemin battu.

Routinier, qui n'a que la routine.

Dérouter, faire perdre à quelqu'un la route, etc.

Cette racine me suggère d'ailleurs une réflexion qui vient à l'appui de ma théorie de l'extension des sons naturels, dans la qualification des êtres insonores. Nous avons vu se composer d'un son radical qui est le signe du mouvement, et qui s'opère lui-même par le roulement de la langue sur le palais, deux familles de mots distincts, dont l'une appartient à une idée de mouvement,

et l'autre à une idée de forme. Il n'étoit pas difficile de reconnoître le point de contact de ces deux familles, et nous avons compris que le signe des bruits qui résultent d'un mouvement circulaire, avoit dû devenir, dans le langage, l'indicateur des formes rondes. Mais si le rapport des mouvements et des formes semble d'abord assez naturel pour expliquer la ressemblance des expressions qui les caractérisent, il est également vrai que la nature a établi de frappantes harmonies entre ces deux premières sortes de sensations et celles des couleurs. Le langage figuré nous en offre assez de preuves. Nous avons dit, entr'autres exemples, de *sombres* gémissements, et des lueurs *éclatantes*. La première de ces tournures présente une idée de bruit, spécifiée par une circonstance tirée de l'ordre des couleurs, et la seconde, une idée de couleur déterminée par une épithète qui appartient à l'idée du bruit. Le fameux aveugle-né Saunderson, après avoir cherché long-temps à se faire un sentiment juste des couleurs, finit par comparer la couleur rouge au son de la trompette; et il y a peu d'années que l'intéressant sourd-muet Massieu, interrogé sur l'opinion qu'il se formoit des bruits, et de celui de la trompette en particulier, le compara sans hésiter à la couleur rouge.

S'il y a de l'harmonie entre ces effets, pourquoi ces effets n'auroient-ils pas été exprimés par des sons de la même espèce?

Le mot *rouge* et ses dérivés sont donc, selon moi, des onomatopées construites par extension du son radical du roulement. En vieux françois, *ro* s'est dit pour *rouge*, et *roe* pour *roue*. Toutes les langues fourniroient de pareils rapports.

M. Bernardin de Saint-Pierre a reconnu l'harmonie du mouvement circulaire, de la forme ronde, et de la couleur rouge. Il se plaît même à étayer ce rapprochement ingénieux des observations les plus agréables ; et s'il a négligé de prouver que les mots qui désignent chez la plupart des peuples ce mouvement, cette forme et cette couleur, ont une racine commune, c'est sans doute parce que cette espèce de démonstration, empruntée des froides études de la grammaire, lui a paru trop sèche pour une matière si élégante et si poétique.

RUGIR, RUGISSEMENT. « Le *rugissement* « du lion est si fort, dit M. de Buffon, que quand « il se fait entendre par échos la nuit dans les « déserts, il ressemble au bruit du tonnerre : ce « *rugissement* est sa voix ordinaire ; car, quand il « est en colère, il a un autre cri qui est court et « réitéré subitement, au lieu que le *rugissement* « est un cri prolongé, une espèce de grondement « d'un ton grave, mêlé d'un frémissement plus « aigu. Il *rugit* cinq ou six fois par jour, et plus « souvent lorsqu'il doit tomber de la pluie. »

Ce passage de M. de Buffon m'en rappelle un

autre qui a rapport au *rugissement* du tigre, et où ce grand écrivain hasarde, pour exprimer ce cri, une onomatopée que l'usage n'a pas consacrée depuis. « Le tigre, dit-il, fait mouvoir la « peau de sa face, grince les dents, frémit, *rugit* « comme fait le lion, mais son *rugissement* est « différent. Quelques voyageurs l'ont comparé « au cri de certains oiseaux. *Tigrides indomitæ* « *rancant, rugiuntque leones.* (*Autor Philo-* « *melæ.*) Ce mot *rancant* n'a point d'équivalent « en françois; ne pourrions-nous pas lui en don- « ner un, et dire, les tigres *rauquent*, et les lions « *rugissent;* car le son de la voix du tigre est en « effet très-rauque. »

Je suis bien aise de faire remarquer ici que ce verbe factice, dont M. de Buffon ne connoît pas l'équivalent en françois, en a un très-exactement construit sur la même racine, dans mon patois de Franche-Comté. *Rancót*, c'est le dernier soupir, le dernier râle du moribond; *rancoïer*, c'est expirer, rendre l'ame, pousser le sanglot convulsif qui annonce la mort.

On a dit autrefois *ruiment* pour *rugissement*, comme dans ce passage des grandes Chroniques de France, dédiées à Charles VIII. « Sembloit « que ce fussent urlements de loups et *ruiments* « de lions. » Cela donne quelque probabilité à l'opinion de M. de Caseneuve, qui fait dériver *rut*, anciennement *ruit*, du *rugitus* des Latins,

et qui regarde *raire* ou *réer* comme une contraction de *rugire*. Il auroit pu citer ce passage de Job, qui dit, en parlant des biches, à qui l'action de *réer* est particulière : *incurvantur ad fœtum, et pariunt, et* rugitus *emittunt*. Marot dit dans sa traduction des Psaumes :

Ainsi qu'on oit le cerf *bruire*,
Pourchassant le froid des eaux,
Ainsi mon ame soupire,
Seigneur, après tes ruisseaux.

Voyez RAIRE ou RÉER.

RUISSEAU, RUISSELER. Nicod dérive ces mots du grec ῥέω (*réô*), *fluo*. Le grec attique ῥέος (*réos*), signifioit *ruisseau*. Les Latins ont dit *rivus, rivulus*; les Italiens, *rivo, rucello*; les Espagnols, *rio*; les Anglais, *rivulet*. *Dour red*, en celtique, signifie une eau courante et rapide. Dom Lepelletier nomme *rigol*, et Davies, *rhigol*, un *ruisseau* tracé dans un champ; cette expression s'est conservée dans le françois, *rigole*. Lebrigand a employé quelque part, comme celtique, le mot *ruzelen*; mais il paroît que ce n'est que le françois *ruisselet* qui s'est glissé, comme beaucoup d'autres, dans le celto-breton, par le contact des François avec les peuples de l'Armorique. *Ru* se dit, en géorgien, d'un grand écoulement d'eau. *Arou* exprime la même idée en arménien et en malabare, et *rud* en arabe et en persan. Plusieurs

étymologistes assurent que *rit* indiquoit, dans les langues gothiques, un passage ou un gué. Les mots par lesquels nous désignions un *ruiseau*, en vieux langage, se rapprochoient assez du son typique. *Reu* et *ru* se trouvent dans Nicod. *Ru* s'emploie encore pour désigner le lit ou canal d'un petit ruisseau. *Ruel* et *rui* sont communs dans nos vieux romanciers. *Ruit* est employé pour rive dans un passage de Perceval. En remontant la vallée de la Romanche par la nouvelle route de Grenoble en Italie, on voit, avant le hameau des Roberts, un torrent que le peuple appelle *riou-peirou*, c'est-à-dire, *ruisseau* périlleux.

Notre mot *ruisseau* peint parfaitement à l'esprit le petit murmure doux et modulé d'une eau vive qui roule entre les cailloux.

S'il est vrai, ainsi que le prétend M. Court de Gébelin, que *rat* soit un terme de marine qui sert à désigner un endroit de mer où il y a quelque courant rapide et dangereux, on peut faire remonter ce mot à la même racine, soit, comme lui, par le gallois *rhydd*, qui signifie gué ou bas-fond; soit, mieux encore, par l'allemand, *ritha*, qui signifioit autrefois torrent, ou par le *dour red* des Celtes, et par le celto-breton *rodo* qui se dit d'un passage de rivière; mais cette assertion est contestée.

« *Rat* n'est point un terme de marine pour dé-
« signer un courant rapide et dangereux dans la

« mer, m'écrivoit mon savant ami M. de Rou-
« joux, c'est un nom de lieu ; le *Raz* est un vaste « écueil situé en face de l'île de Sein, et qui a « donné son nom au passage compris entre cette « île et lui. Le passage du *Raz* ou *Ratz* est cé- « lèbre, parce qu'un grand nombre de vaisseaux « qui entrent à Brest, ou qui en sortent, sont « forcés d'y donner. Il est fertile en naufrages, et « la baie dont il forme une des pointes, s'appelle « la baie des Trépassés. Je ne crois point que ce « mot ait de signification connue ; il ressemble « à une foule de termes auxquels on veut trouver « des étymologies, quoiqu'ils n'en aient pas de « sensibles. »

Rouir, est très-judicieusement dérivé du vieux françois *ru*, par Ménage. Nicod même écrit *ruir*, et rend en latin *chanvre roui*, par *cannabis fluviata*.

S

SAGETTE. En latin, *sagitta ; zagaie* des langues nomades.

SAG ou ZAG est le nom factice du bruit de la flèche lancée qui brise l'air en sifflant.

Comme il étoit de mon intention de donner, dans le cours de cet ouvrage, quelques exemples de l'extension des sons radicaux et des racines imitatives dans la désignation des êtres qui, comme je l'ai dit, n'ont point de formes propres et de bruits particuliers, et de prouver qu'aucune expression n'a été formée sans motif, et que les termes qui ont caractérisé les sensations premières, ont dû devenir allusivement le signe des sensations analogues ; comme le son radical SAG, qui est une des anciennes onomatopées du bruit de la *flèche*, est d'ailleurs un des plus curieux que

je connoisse dans les modes qu'il a subis, je vais suivre ses différentes dérivations dans la langue latine seulement, pour ne pas charger cet article d'un appareil inutile d'érudition.

RACINE SAG.

SENS PROPRE.

Les Latins en ont fait SAG-*itta*, une *flèche*, une *sagette;* et immédiatement, par le procédé comparatif, ce nom est devenu commun à une plante dont il est question dans Pline, et qui ressemble à une *flèche*, au bout d'un rejeton de vigne qui a la forme d'une *flèche* barbelée, et à une constellation composée de cinq étoiles qui représente une *flèche*.

SENS DÉRIVÉ.

SAG—*ittarius* a signifié un homme qui lance des *flèches*, et ensuite un signe du zodiaque. Puis, par une extension commune dans les langues, on a nommé SAG—*ittarius*, une monnoie de Perse qui avoit un SAG—*ittaire* pour empreinte.

SAG—*ittifer* a été le nom du porc-épic, parce que les pointes dont il est couvert ont quelque ressemblance avec des *flèches*.

Jusqu'ici l'opération de l'esprit est simple et sans complication.

SENS RELATIF.

L'imagination commence à saisir des rapports

plus éloignés, mais elle n'a point encore perdu de vue le sens propre.

Sag—*aris* signifie d'abord un faisceau de *flèches*, un carquois; il se dit bientôt d'une hache d'armes.

Sag—*ma* exprime en premier lieu ce qui sert à cacher la pointe de la *flèche*, à la garantir en temps de paix. Ensuite, il se dit généralement d'un fourreau, et finalement de la selle d'un homme d'armes où les *flèches* sont fixées.

Sag—*men* est pris dans un sens plus hardiment figuré, quoiqu'il appartienne encore au sens primitif. On appelle ainsi la verveine par opposition ou contre-vérité, parce que les ambassadeurs proposant la paix ou la guerre portoient dans leurs mains une verveine et une *flèche*.

Sag—*a* signifie premièrement les armes d'un soldat. *Ire ad* sag—*a*, c'est s'emparer de ses javelots et de ses *flèches*. On en fait sag—*um* ou sag—*ulum* qui est l'habit d'un soldat en guerre.

Une fois que ce pas est fait, on va beaucoup plus loin. On appelle sag—*itza* le pillage d'une ville, l'extermination de ses habitants, parce que les vainqueurs les renversent à coups de *flèches*; et notre langue en emprunte les mots sac et sac—*cager* qui conservent encore toute la racine, avec une simple modification de la gutturale *g*, prononcée sur une touche plus éclatante.

Enfin, il suffit de nasaler cette racine SAG, pour en former SANG—*uis*, qui s'emploie par une extension du même genre, parce que le sang coule sous les *flèches*.

N. B. En vieux françois, SAG—*he* a signifié un fourreau, SAC—*her*, tirer du fourreau, et ensuite poursuivre le gibier et le renverser sous les *flèches*, d'où il semble que *chasser* a été fait par métathèse.

Sens figuré ou métaphorique.

Ici l'esprit de l'homme s'élance hardiment à des objets très-éloignés, pour peu qu'il y puisse saisir quelque affinité avec le sens originaire du mot inventé.

Une erreur populaire lui persuade qu'une espèce de pierre précieuse attire le bois comme l'aimant attire le fer, et que le bois y vole avec la rapidité de la *flèche*. Il nomme cette pierre SAG—*da*.

Il a observé que la *flèche*, en s'enfonçant dans un corps dur, y frémit long-temps encore. Il appelle SAG—*acio*, *id est*, SAG—*ittæ actio*, tous les genres de palpitation et de tremblement.

Il essaie de trouver un objet de comparaison à l'action de regarder. Le regard parcourt l'espace avec la vitesse de la *flèche*, et le son radical SAG devient le nom du regard dans presque toutes les langues de l'Orient. Les Latins cependant ne

se servent point de cette racine à ce dernier usage; mais ils le méconnaissent si peu, qu'ils s'enrichissent de ses dérivations au sens abstrait.

Sens abstrait.

Sag—*ire*, c'est avoir de la pénétration, du discernement, saisir des yeux de l'esprit.

Sag—*ax*, c'est un homme pénétrant, un homme dont le regard sûr discerne la vérité.

Sens hyperbolique.

Le dernier terme de cette gradation est si étranger à son type, qu'il seroit impossible d'en reconnoître l'origine, si on n'y pouvoit remonter, comme nous le faisons, par une succession très-naturelle de sensations et de jugements. Le sens abstrait s'étendant à des significations nouvelles, ce n'est plus au sag—*e*, à l'esprit délicat et subtil qui saisit les choses dès le premier abord, avec une extrême justesse, que doit s'arrêter cette série d'idées que nous venons d'exposer; son regard plus prompt, plus sûr, plus pénétrant encore, perce tous les obstacles. Son esprit s'élève au-dessus de toutes les conceptions ordinaires; il domine, il explique l'avenir.

C'est le devin que les Latins ont appelé sag—*us;* la magicienne, l'enchanteresse dont ils ont fait sag—*a*, sag—*ana*.

Præ—SAG—*ire*, c'est voir hors du présent, c'est anticiper par la pensée sur les événements futurs.

Præ—SAG—*ium*, c'est le pressentiment, le pronostic.

Præ—SAG—*us*, c'est le sorcier, l'augure, l'homme inspiré, termes dont on a complété le sens par la petite préposition *præ*, au-devant, au-delà.

Il reste à s'assurer que les autres mots de la langue naturelle donneront une pareille filiation, et c'est ce que chacun peut reconnoître dans ses études particulières, soit qu'il se contente, ainsi qu'on l'a fait ici, de pousser ses recherches dans une langue seulement, soit qu'il veuille les étendre à toutes, ce qui n'est pas plus difficile.

SANGLE, SANGLER. De *cingula*, *cingulare*, et originairement du bruit de l'air froissé par une courroie déployée avec force.

Sangle s'exprimoit en celtique par *cengl* et *cenclen*, et, suivant la même analogie, *lancer* et *darder*, par *cingla*.

En vieux françois on disoit *changle* et *changler*, comme c'est l'usage dans notre langue, qui a souvent modifié ainsi les sons sifflants.

CINGLER, se dit pour, naviguer à pleines voiles, parce que la mer, ouverte vivement par le navire, rend un petit bruit de la même nature que le précédent. Mais le son radical est ici moins em-

phatique, parce que le froissement qu'il représente est moins éclatant, et a lieu dans un milieu moins sonore. Cependant on a employé ce dernier verbe au même usage que l'autre en nombre d'occasions, et on le dit fort bien du vent du nord et de la pluie chassée par un ouragan impétueux.

On dit aussi *cingler* à l'imitation du bruit du fouet; « il lui a *cinglé* le visage d'une houssine. »

ACADÉMIE.

SAPER. Abattre par le pied, travailler avec le pic et la pioche à détruire les fondements d'un mur.

SAPER, en terme de marine, se dit de la bonnette, lorsqu'entrant dans la voie d'eau qu'on veut découvrir par son moyen, elle fait avec l'eau un petit bruit qui décèle l'endroit où l'eau s'introduit.

SAPE, se dit, en terme de guerre, d'un travail qu'on fait sous terre pour la surprise d'une place. En latin, c'est *sappa*, en italien *zappa*, en anglois *sap*.

L'oriental *saph* ou *sap* désigne l'action de briser ou de limer, de réduire en poussière.

Ces différents mots sont formés du bruit de l'instrument contre les constructions qu'il attaque, ou sur la terre qu'il entr'ouvre, ou sur l'eau qu'il aspire.

SCIE, SCIER. *Scie* se dit en latin *serra*, en italien *sega*, *rasega*, en espagnol *sierra*, en an-

glois *saw*, en allemand *sœge*, autant de dénominations tirées du bruit sifflant que produit la *scie* en divisant le bois.

Le *secare* et le *scindere* des Latins sont construits d'après ce son naturel qui a fourni d'innombrables onomatopées à toutes les langues.

SCION. C'est le nom qu'on donne à des branches grêles ou menues, tendres et pliantes que poussent les arbres. L'osier, par exemple, s'élève en touffes de *scions*, et je n'hésite pas à penser que ce mot est formé du frémissement de ses branches débiles, quand le vent les courbe devant lui, et qu'elles se relèvent en sifflant.

On appelle encore *scions* les impressions qui restent sur la peau d'une personne fouettée de verges. C'est le nom de la cause pour celui de l'effet, employé par métonymie.

Cion, s'est dit, en vieux langage, de la pluie fouettée par les vents. Il est facile de saisir l'analogie de ces différentes acceptions.

SIFFLER. Verbe dont on connoît les nombreux dérivés, et qui dérive lui-même du bruit de l'air comprimé et chassé par une ouverture étroite. Les Latins ont dit d'abord *sifilare*, qui se lit dans Nonnius-Marcellus, et ensuite *sibilare*. Les Italiens ont *sibilare*, *subbiare*, *zuffulare*, *fischiare*, autant d'onomatopées qui caractérisent différents modes de *sifflement*; les Espagnols, *silvar*; les

Allemands, *pfeifen*, et les Anglois, plus heureusement encore, *whistle*.

En vieux françois, nous avons dit *subler* et *sibler*. Rabelais et Marot ont dit *sublet* pour *sifflet*. Les Angevins ont gardé cette expression, et Oudin la rapporte dans ses dictionnaires. Le patois bourguignon y a substitué *subló*, qu'on lit dans les noëls de la Monnoye.

Çat ein anfan? me dis-tu vrai?
Tan meu, velai tó note fai.
Tu sai bé, quant ein anfan crie
Que por an époizé lé cri,
Ai ne fau qu'éne chaiterié,
Veu qu'un *subló* vou qu'un trebi.

Il est à remarquer que ce *subló* du peuple de Bourgogne ressemble beaucoup au *subulo* de Varron, que celui-ci a employé pour *tibicen*.

Cyrano, acte II, scène III de son *Pédant joué*, fait dire à Mathieu Gareau: « Ce biau marle qui « *subloit* si finement haut. »

Le peuple mouille l'*S*, et dit communément *chiffler*.

Il paroît que les Celtes faisoient usage du mot *si*, pour bruit, *sifflement*, murmure.

Les grammairiens appellent consonnes *sifflantes* ces trois lettres *s*, *x*, *z*, parce qu'on ne les prononce qu'avec une espèce de sifflement. Elles doivent donc être d'un grand usage pour exprimer les bruits de cette espèce. La langue angloise est

une langue *sifflante*, parce qu'elle a beaucoup de mots sur la touche *sifflante* et sur la touche dentale.

L'emploi fréquent de la lettre *S* rend la prononciation *sifflante*. Euripide en faisoit un usage vicieux qui passa même en proverbe. On appelait ce défaut le *sigmatisme* d'Euripide.

Racine a prodigué les *S* dans ce vers d'Andromaque :

> Pour qui sont ces serpens qui *sifflent* sur vos têtes ;

et l'effet d'imitation qui en résulte est frappant. On l'a trouvé, peut-être avec justice, un peu trop minutieux.

Il y a de l'harmonie dans ces vers d'un de nos poètes lyriques, où ne manquent pas les exemples de *sigmatisme :*

> Ixion et les Aloïdes
> Ont cessé leurs mugissements,
> De Tantale et des Danaïdes
> Je n'entends plus les longs gémissements,
> Et des fatales Euménides
> Les couleuvres avides
> Ne brisent plus les airs par d'aigres *sifflements*.

La forme et le son de la lettre *S* la rendent propre à désigner doublement le serpent, et à peindre en même temps ses mouvements tortueux et ses *sifflements* aigus. L'ὄφις (*ophis*) des Grecs, qui

est originairement égyptien, a le singulier mérite d'offrir dans ses caractères une espèce de nœuds de couleuvres, et dans sa terminaison un bruit semblable à celui qui annonce ordinairement ces animaux. C'est tout à la fois un hiéroglyphe et une onomatopée. La lettre Φ ressemble à un caducée.

Les Latins ont *anguis*, qui a la même désinence *sifflante*, et de plus *seps* et *serpens*; les Italiens *serpente*, *biscia*; les Espagnols *sierpe*, les Anglois *serpent* et *snake*.

On appelle *bysse*, en science héraldique, des serpents et des couleuvres. C'est l'ancien nom françois de ces reptiles. Celui par lequel nous désignons actuellement le *serpent*, est une onomatopée sans vivacité et sans harmonie, dont je n'ai pas cru devoir faire un article à part, mais dont les analogues curieux me paroissent assez bien placés dans celui-ci.

SILLON, SILLONNER. Du bruit d'un corps qui en effleure légèrement un autre sur un long espace. De là,

Sillage, qui est la trace d'un vaisseau sur la mer, quand il ne fait qu'y glisser doucement.

SIPHON. « Ce sont, dit un vieux commenta-« teur de Rabelais, ces canaux et tuyaux ès-fon-« taines qui jettent l'eau, et, par le moyen et force

« de l'air qui les presse, rendent un son et siffle-« ment d'où ils ont pris leur nom. » Cette onomatopée étoit bien connue des Grecs qui nous ont fourni ce mot tout entier, et sans aucune altération. Dans l'*Anthologie*, Méléagre appelle les cousins, des *siphons* de sang.

SOUFFLER. Nous avons vu tout à l'heure au mot *siffler*, une onomatopée construite d'après le bruit de l'air chassé à travers un canal étroit. Celle-ci est formée sur l'émission libre de l'air poussé hors d'un canal de grandeur suffisante, avec un bruit mousse et sans éclat. On y retrouve le son radical OUF que nous avons rapporté au mot BOUFFÉ.

Les dérivés nombreux de cette expression ne peuvent échapper à personne.

SOURDRE. Sortir, jaillir, s'écouler par une fente de la terre ou du creux d'un rocher.

L'étymologie de ce mot a été rapportée avec raison au *surgere* des Latins, qui avoit le même sens.

> *Medio de fonte leporum*
> Surgit, *amari aliquid, quod in ipsis floribus angit.*
> LUCRET.

On a même dit en françois *surgeons*, tantôt pour ces rejetons qui naissent au pied des arbres, tantôt pour un petit ruisseau qui vient de *sourdre*

de la terre ; et *surgir*, qui est pris pour *sourdre*, avec un peu d'extension, dans ce passage des hymnes de Ronsard :

Après vous *surgirez* dedans l'île déserte
D'hommes et de troupeaux, mais aussi bien couverte
D'oiseaux qui ont la plume à pointe comme espics,
Et la dardent des flancs ainsi que porcs-espics.

Mais s'il est vrai que cette origine soit à peu près incontestable, il n'en est pas moins certain que l'imitation du son naturel a modifié jusqu'à un certain point l'expression qu'on y rapporte. Il est peut-être malheureux qu'elle vieillisse négligée, car elle est significative et utile. Amyot s'en est servi dans sa traduction de *Daphnis et Chloé*, et cet exemple en déterminera le sens :

« Il y avoit, dit-il, en ce quartier-là une ca-
« verne que l'on appeloit *la caverne des nym-*
« *phes*, qui estoit une grande et grosse roche,
« au fond de laquelle *sourdoit* une fontaine qui
« faisoit un ruisseau dont estoit arrouzé le beau
« pré verdoyant. »

Mercier a cru mal à propos que ce mot faisoit *sourdir* à l'infinitif, ou que cette nouvelle construction pouvoit avoir quelqu'avantage sur la première. C'est surtout au bruit de deux consonnes roulantes, durement séparées par une autre, qui semble en rompe l'effort, que le mot *sourdre* doit son harmonie pittoresque.

STRIDENT. C'est ainsi qu'on qualifie un bruit dur, un peu aigre, un peu frémissant, qui est produit par un corps très-réfractaire, attaqué avec la lime ou avec la scie, et les bruits analogues à celui-là.

Je ne sais si ce mot expressif et vrai, heureusement formé du *stridere* des Latins, a été enfin admis dans le Dictionnaire de l'Académie, mais il est certainement reçu dans l'usage des bons écrivains.

STRIE. C'est une espèce de filet ou de rayure, qui paroît gravée difficilement dans un corps dur, ce qui est marqué par la construction rude et stridente de son nom. Cette expression est propre à l'histoire naturelle descriptive.

Quand ces filets sont plus larges et moins pressés, on les appelle *sillons*, comme sur les étuis de certains insectes, ou *cannelures*, comme sur la robe de certaines coquilles.

SUCER. Onomatopée préférable au *sugere* des Latins dont elle a été formée, avec un changement pris dans le son radical.

C'est le *saugen* des Allemands, le *sycan*, le *sugan*, le *succan*, le *suoian* des Anglo-Saxons et de la langue franque; le *zuigen* des Flamands, le *suck* des Anglois, le *suga* des Suédois, le *succhiare* des Italiens.

Skinner rapporte toutes ces étymologies au

vieux sarmate *cic*, qui signifioit mamelle, et dont le type naturel est évidemment le même.

Suc est le nom de la substance qu'on extrait des corps par la *succion*.

Sucre, est celui d'une production végétale qu'on tire des fruits par le même procédé. Les Italiens, qui ont aussi reconnu cette analogie, appellent le sucre *zucchero*, les anglois *sugar*, et les arabes *sucar*.

SUSURRATION, SUSURRE, SUSURREMENT, SUSURRER. Je hasarde ici ces trois substantifs et ce verbe qui sont peut-être des latinismes assez heureux, pour exprimer le frémissement des feuillages et le murmure des roseaux émus par le vent. Nous n'avons pour rendre ces idées que des mots trop généraux et des images trop vagues.

Un de nos lexicographes dit *susurre*, qui est construit sur le mot *murmure* avec lequel il a tant de rapports. *Susurration* est plus conforme au type latin, et *susurrement* à l'esprit de notre langue; mais il n'est donné qu'à nos bons écrivains de consacrer ces expressions agréables, et d'en fixer l'emploi. Il leur appartient même de s'en passer, car je ne saurois trop répéter que la langue la plus poétique est essentiellement celle qui a le moins de mots, et voilà pourquoi les langues jeunes sont plus poétiques que les autres.

T

TACCO. Espèce d'oiseau d'Amérique très-analogue au coucou. Ce nom est celui qu'on lui donne aux Antilles, d'après son cri. M. de Buffon ne sait pourquoi les nègres l'appellent aussi *cra cra*. Il va nous le dire lui-même :

« *Tacco* est le cri habituel, et néanmoins peu « fréquent, de ce coucou ; mais, pour le rendre « comme il le prononce, il faut articuler dure- « ment la première syllabe, et descendre d'une « octave pleine sur la seconde ; il ne le fait jamais « entendre qu'après avoir fait un mouvement de la « queue, mouvement qu'il répète chaque fois « qu'il veut changer de place, qu'il se pose sur « une branche, ou qu'il voit quelqu'un s'appro- « cher de lui : il a encore un autre cri, *qua, qua,* « *qua, qua,* mais qu'il fait entendre seulement

« lorqu'il est effrayé par la présence d'un chat,
« ou de quelqu'autre ennemi aussi dangereux. »

Il n'était pas bien difficile de reconnoître, dans ce *qua qua*, le *cra cra* des nègres des Antilles.

TACT. Le mot factice *tac tac* fut inventé pour exprimer le bruit des corps durs et secs qui frappent les uns sur les autres.

Tic tac, eut une signification analogue, et marqua un battement, un mouvement réitéré, comme celui d'un marteau qui frappe, d'un balancier d'horloge, des pulsations du sang et des palpitations du cœur. Régnier l'emploie pour représenter les coups que se donnent, dans leur lutte grossière, les personnages de son souper ridicule.

Ainsi ces gens à se piquer ardens
S'en vinrent du parler à *tic tac*, torche lorgne;
Qui casse le museau, qui son rival éborgne;
Qui jette un pain, un plat, une assiette, un couteau;
Qui pour une rondache empoigne un escabeau.

Tic, maladie du cheval, est une onomatopée, selon Ménage, parce que le cheval qui a le *tic*, reproduit ce bruit en frappant de sa tête contre sa mangeoire; et je crois que *tic*, dans le sens de caprice ou de manie, en est une acception figurée.

Tiqueté, s'est dit d'un corps taché de petits

points, imprimés comme au hasard, et semblables aux meurtrissures qui résulteroient de petits coups dont ce mot rappelle le bruit.

Taquer ou Toquer, qui sont des mots populaires, ont été formés d'après cette racine, et le *tact* en est pris avec une grande extension, pour désigner tout ce qui a rapport à l'action du toucher.

Taque est le nom ancien d'un instrument dont on se servoit communément pour jouer au billard en guise de *billard* ou de queue, et qu'on appelle aujourd'hui, la masse.

Attaque, Attaquer, bien évidemment produits par le même esprit d'imitation, nous font toucher à une de ces immenses dérivations de sens dont nous avons fourni tant d'exemples, quoique notre plan ne nous permette que de les indiquer en passant, mais que le savant M. de Roquefort n'aura certainement pas dédaignées dans son vocabulaire par ordre de racines.

Tâter, Tâtonner, à Tâtons, et autres termes de la même famille, n'ont pas une autre origine, et ont été construits, soit dans notre langue, soit dans celles qui en offrent les équivalents, d'après le son naturel.

TAFFETAS. Il n'y a point de doute sur l'étymologie de ce mot, qui est prise dans le bruit

de l'étoffe qu'il désigne. *Dixose assi*, dit Covarruvias, *del ruido que haze el que va vestido della seda, sonando el* tiftaf, *por la figura onomatopeia*. On a même écrit autrefois *taffetaf*, comme dans ce passage de *La grande nef des fous du monde :* « Les bourses comme pannetières, les ceintures « de *taffetaf*, etc. »

En italien, c'est *taffeta*, en espagnol *taffatan*, en anglois *taffety*, en grec moderne *taphata*. Ménage prétend que *taffeta* se retrouve dans la basse latinité, et Ducange y a vu *taffetas* et *taffetin*.

TAMBOUR. Chez les Latins *tympanum*, et dans la base latinité *tabur*, *tarburcium* et *tamburlum ;* en arabe *tabal* et *tambor*, en italien et en espagnol *tamburro ;* en allemand *trommel*, et l'homme qui bat de la caisse *tambour ;* en anglois *drum* et *tambour ;* en vieux françois *tabur*, *thabur*, *tabor* et *tabour*, d'où *taborer* et *tabourner*. Rabelais et Régnier disent *tabouriner ;* et le peuple, *tambouriner*.

Tabourin ou Tambourin, un petit tambour.

Tabourer, a signifié, selon Nicod, « battre « dru et menu du pied, de la main, ou avec « quelque bâton, pierre ou autre chose, contre « quelque huis, fenêtre, ou autre chose de bois; « ainsi on disoit : qui *taboure* à la porte ? Et ce « bruit s'appeloit *tabourement*. »

Ces mots sont faits du bruit éclatant de la caisse, et, en général, des bruits très-retentissants qui peuvent lui être comparés.

De la même racine on avoit tiré, dans le vieux langage, les mots *tabut* et *tambusteis* qui signifioient grand tumulte et bruit assourdissant comme celui de la caisse.

Tarabuster, en est une dérivation figurée, si toutefois ce mot ne se rapporte pas mieux à *tarabat* qu'on trouve plus loin. On comprend combien il est difficile d'associer les onomatopées analogues, tant qu'on ne sera pas arrivé à la composition du dictionnaire radical.

Pezron dit que *tarabuster* vient du celtique *tarabusti*, importuner, troubler.

TAMPON. On appelle *tampon* ce qui sert à boucher un vaisseau, parce qu'en enfonçant le *tampon*, on produit un bruit dont ce nom paroît formé.

Les Latins ont dit *tappus* dans la même signification, les Italiens *zaffo*, les Anglois et les Allemands *tap*.

Tampon est un mot celtique qui signifie, bouchon.

Tape, Taper, qui s'emploient bassement dans notre langue, viennent du même son naturel.

Tapement, a été écrit par M. Aignan, de l'A-

cadémie françoise ; je crois ce mot inutile, et je ne le crois pas françois.

TAUPIN est le nom françois d'un insecte que les méthodistes latins appelent *elater*, et dont le thorax est armé d'un ressort au moyen duquel il saute sur lui-même avec bruit.

SE TAPIR dans une place étroite, c'est y demeurer en *tapinois*, c'est s'y tenir caché, serré, et en quelque sorte adhérent comme un *tampon*.

TAPON est un mot très-bas qui se dit d'un paquet pressé, contenu, ou *tapi* dans un petit lieu. C'est aussi un terme de marine, qui signifie un certain bouchon dont on ferme l'ame du canon pour empêcher l'eau d'y pénétrer.

ÉTOUPE, fait du latin *stuppa* ou du celtique *stoup*, qui est le *topp* de Davies, pourroit se rapporter à cette onomatopée, parce que les *tampons* sont ordinairement d'*étoupes*.

TAN. Ce mot désigne une poudre menue d'écorce de chêne, battue dans de gros mortiers, par la force des roues d'un moulin, et avec un bruit qu'il exprime. Les Latins ont dit *tannum* qui n'est pas moins pittoresque.

TAON. Le vol bruyant du *taon* étoit assez bien représenté par ce nom que la nouvelle pro-

nonciation a dénaturé[1]. L'onomatopée s'est conservée dans le langage du peuple qui dit *tavon* ou *tavan*. Je ne doute pas que la même aphérèse ne nous ait fait perdre l'effet imitatif du mot *paon*, formé du *pavo* des Latins, qui l'étoit du cri naturel de cet oiseau.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a dit autrefois *tahon*, qui se lit dans ces vers de Christian de Troyes :

> Toûjours doit li fumier puir,
> Et *tahons* poindre, et maloz bruire,
> Envious, envier et nuire.

Ménage fait *hanneton* de *tabanus*, qui est le nom latin du *taon*, par un procédé bien bizarre. De *tabanus*, *tavanus*, *tavanettus*, *vanettus*, *vanetto*, *vanetonne*, *nanettone*, *hanneton*. Je crois qu'on peut établir, sans insulter à la mémoire de ce savant laborieux, qu'il n'y a rien de plus ridicule que ces étymologies arbitraires dont la filiation ne repose que sur des intermédiai-

[1] Aujourd'hui on prononce *tan*, comme pour le mot qui précède. En 1771, les éditeurs de l'inappréciable Dictionnaire, vulgairement appelé *Dictionnaire de Trévoux*, disoient que l'usage étoit de prononcer *ton*. Rien ne démontre mieux la capricieuse mobilité de notre prononciation, qui est presque toujours déterminée par l'incertitude de notre orthographe.

res factices. Si *hanneton* n'est pas fait d'*alis tonans*, c'est peut-être une onomatopée.

TARABAT. Instrument bruyant qui servoit à appeler les religieux aux offices nocturnes. Je crois que c'est cette espèce de marteau mobile qui retombe à coups redoublés sur une planche agitée, et dont les enfans se servent aux ténèbres. *Voyez* TARABUSTER.

Les Grecs ont dit θορυβεῖν (*thorubein*), pour, faire du bruit, et θόρυβος (*thorubos*), pour tumulte ou fracas. Cette curieuse analogie n'a jamais été aperçue.

TARIN. Les naturalistes pensent que le nom de cet oiseau a été fait d'après son chant; mais la variété de ses modulations a dû déterminer un grand nombre d'onomatopées. En effet, les Grecs l'ont nommé θραυπις (*thraupis*), les Allemands *zinsle*, *zeizel*, *zysèle*, *zyschen*, *zeisch*, les Polonois *csiseck*, les Illyriens *csisz*, et les Anglois *siskin*. Nous l'appelons vulgairement *senicle*, *cinit*, *cerizin*.

Tous ces mots, quoiqu'étrangers les uns aux autres, ont une racine naturelle, facile à reconnoître dans cette abondante synonymie.

TÉTER. C'est tirer avec la bouche le lait de la mamelle, et cette action produit un bruit dont le mot qui la désigne est emprunté.

TETTE, qui n'est plus d'usage, mais dont les

équivalents actuels ont la même racine, et qui signifie l'endroit par où les animaux nourrissent leurs petits, s'est dit en grec τιτθὸς (*titthos*) et τιτθιον (*titthion*), en latin *tetta*, en allemand *titte*, en anglo-saxon *tit*, *titt* ou *tytt*; en langue franque *tuito*, en anglois *teat*, et en espagnol *teta*. On m'assure que le syriaque et le chaldéen *thad* expriment la même idée ; et dans la partie de ma Préface, où j'ai démontré que les premiers rapports de l'enfant et de la mère, c'est-à-dire, l'action de *téter*, ont eu dans le langage une racine commune avec les premiers rapports de parenté, j'ai fait, sur la forme hiéroglyphique, et sur le son imitatif du *théta* (Θ) des Grecs, une observation assez nouvelle que je recommande à l'attention du lecteur[1].

TIMBALES, ou mieux TYMBALES. *Tabala* étoit, suivant Plutarque dans la vie de Crassus, et suivant Hésychius, un double tambour dont se servoient les Parthes. C'est *tablon* en arabe, τύμπανον (*tympanon*) en grec, et *tympanum* en latin.

Il paroît que cet instrument s'est d'abord appelé *timbre*, et que c'est de lui qu'il est question sous

[1] Depuis la publication de la première édition de cet ouvrage, j'ai été à portée de vérifier la justesse de cette hypothèse sur toutes les langues dont j'ai pu étudier les éléments. La figure de la mamelle est caractéristique du *thet* ou *théta* dans l'hébreu, et dans la plupart des anciens alphabets de l'Orient.

ce nom dans *Perceval* et dans ces vers du *Roman de la Rose :*

Cil fleues court si joliement,
Et maine si grand dissonent,
Qu'il raisonne, tabourne et *timbre*
Plus souef que tabour ne *timbre.*

TIMBRE, qui signifie dans son acception actuelle un instrument d'un métal sonore qui retentit sous le marteau, est incontestablement tiré de la même racine.

TIMPAN, est le nom qu'on a donné à cette partie de l'oreille qui reçoit les impressions de l'air agité, et qui cause le sentiment de l'ouïe, parce qu'elle est comme une espèce de tambour sur lequel les bruits extérieurs viennent agir.

TIMPANON ou TYMPANON, sorte d'instrument de musique, monté avec des cordes de laiton qui vibrent sous de petites baguettes, présente le type grec sans aucun changement.

On appliquera facilement aux autres mots de la même famille les observations que je fais sur ceux-ci, soit que les objets qu'ils représentent aient été dénommés d'après le bruit qu'ils rendent, soit que leurs qualifications aient été déterminées par de simples analogies, comme cela a lieu dans le verbe *timpaniser*, qui se dit pour, blâmer hautement, parce que ces sortes de dif-

famations sont, en quelque manière, divulguées au son du tambour.

TINTEMENT, TINTER. Onomatopées du son de la cloche, qui ont d'heureux équivalents dans le *tinnitus* et le *tintinnire* des Latins. Ils avoient aussi appelé *tintinnabulum* la petite clochette qui rend un bruit clair et argentin. Catulle a dit, avec peu de goût, ce me semble : *auris tintinnat tintinnabulum*. C'est de l'imitation factice. *Tinter*, en anglois, se dit *tingle*.

Tintement, ou Tintouin, se disent indistinctement d'un battement importun qui fatigue l'oreille, et qui ressemble au *tintement* de la cloche. Nicod en explique assez bien l'extension métaphorique : « *Tintouin*, dit-il, est un nom imité « du chifflement qui se fait aux ventricules du « cerveau, et cornissant par les oreilles, et vient « de *tinter*; et parce que tel *tintouin* empêche le « repos de la personne, on l'usurpe aussi par « métaphore, pour souci rongeant, travail d'es- « prit et fatigation de l'entendement. »

Tintamarre vient, selon Pasquier, du bruit que font les paysans quand ils frappent sur leur *marre*, qui est un instrument, ou plutôt un meuble de labour, pour avertir ceux qui sont éloignés de quitter leur besogne, et que midi est sonné. Quoi qu'il en soit de cette désinence parasite, il ne peut pas y avoir de doute sur l'effet

imitatif de cette expression et sur le caractère de sa racine, bien évidemment prise dans le son naturel dont sont formés les mots précédents.

TOCSIN. Ce mot vient de *toquer*, *frapper*, et de *sing*, qui signifioit autrefois une cloche. Il en est fait mention en ce sens dans le *Pontifical*.

En quelques lieux, on appelle encore petits *sings* les petites cloches. Il y a aussi un vieux proverbe qui dit : « on en fait bien les *sings* sonner,» pour dire, on en fait beaucoup de bruit.

Tocsin est donc composé d'un son naturel et d'un son abstrait, à supposer que *sing* lui-même ne soit pas une onomatopée ancienne, comme je le crois. Rabelais a écrit *toquesing* au chapitre LXVI du livre IV de *Pantagruel*. « Je y oy par Dieu « le *tocquesing* horrifique, tel que jadis souloient « les Guascons en Bourdelois faire contre les « guabelleurs et commissaires. » Il est fâcheux que le Duchat et M. Johanneau aient négligé cette curieuse étymologie.

TONNER, TONNERRE. Ce météore terrible a fourni des onomatopées à tous les peuples. C'est une des premières catastrophes naturelles qui aient dû frapper l'imagination de l'homme, et il n'est pas étonnant qu'il ait cherché à la représenter par un concours de sons éclatants. Dans notre langue même, où cette imitation est plus imparfaite que dans beaucoup d'autres, on peut

remarquer cependant que le nom du *tonnerre* est formé d'une syllabe très-sonore, alongée d'une terminaison roulante.

Les Celtes ont dit *tonitru*, les Latins *tonitruum*, et leur prononciation donnoit à ce mot une harmonie sourde et retentissante comme les *grondemens* de la foudre dans les échos; les Italiens *tuono*, les Espagnols *tronido*, les Anglois *thunder*, dont l'énergique prononciation augmente beaucoup la valeur, et les Allemands *donner*.

Ajoutons, sans pousser plus loin cette recherche, que les idiomes humains n'ont pu exprimer un bruit de la nature de celui-ci que par des approximations encore bien imparfaites, quoique le son radical des différens noms par lesquels ils l'ont caractérisé, soit le plus grave de tous ceux que peut former la voix. Aussi est-il devenu, dans les mots *son* et *ton*, le signe général de tous les bruits, de toutes leurs modifications et de tous leurs effets.

TORRENT. Du bruit d'un courant d'eau très-impétueux, effet que l'auteur d'un roman moderne a cherché à rendre dans ce passage, qui ne me paroît pas tout-à-fait dépourvu d'harmonie.

« Après des pluies abondantes, un torrent « large et rapide, grossi de tous les ruisseaux « et de toutes les ravines, descend du haut de « nos montagnes avec le bruit de la foudre, s'é- « lance furieux dans la plaine, la remplit d'épou-

« vante et de désastres, brise, envahit, dévore « tout ce qui contrarie son passage ; et, chargé « d'arbres déracinés, de rocs et de décombres, « il roule et se précipite en grondant dans la « Salza. »

Torrent se dit *strumor* en langue gallique, et se trouve ainsi exprimé dans les fragments d'anciennes poésies, attribuées à Ossian.

TOUI, nom d'une famille d'oiseaux, les plus petits des perroquets et même des perriches du nouveau continent. Buffon ne dit point que ces animaux aient été dénommés d'après leur cri ; mais, comme on les trouve désignés sous le nom de *tui* dans Marcgrave, Jonston, Ray, Willughby, et autres naturalistes, qui décrivoient les espèces sous leur nom de relation, il est extrêmement probable que celui par lequel ils nous sont connus, est un nom naturel, c'est-à-dire une onomatopée. Jean de Laët les appelle *tuin* dans sa *Description des Indes-Occidentales*.

Tui, espèce de sifflement transformé en mot pour exprimer le *tui tui* des petits oiseaux, n'exprime pas moins bien le *susurrement* de l'eau ou de l'air dans un canal étroit et sonore.

Tuyau en est fait plus naturellement que de *tubellus*, diminutif de *tubus* ; et, en dernière analyse, ce seroit celui-ci qui remonteroit au son

naturel, origine à laquelle on ne peut se soustraire dans l'analyse des mots.

TOURDE, en vieux françois *tourd.* C'est le nom qu'on donne à la grive dans certaines provinces, mais plus généralement en Provence et en Languedoc, et que les étymologistes disent fait par onomatopée.

Le mot *twrdd* a désigné en celtique, suivant M. Court de Gébelin, le chant bruyant de certains oiseaux, et, en général, les bruits tumultueux et fatigants.

Étourdir, et sa famille, l'action de rompre la tête à quelqu'un à force de criailleries, sont des mots construits sur cette racine.

TOURTEREAU, TOURTERELLE. En hébreu *thor;* dans presque toutes les langues orientales *tur;* en latin *turtur*, prononcé *tourtour;* en italien *tortora*, *tortorello*, *tortorella;* en espagnol *tortola*, en anglois *turtledove*, en allemand *turteltaube*, en celtique *turzunel*, en vieux françois *tourte* et *tourtre.*

Il n'est personne qui ne reconnoisse dans ces expressions des onomatopées très-heureuses du roucoulement des *tourterelles.*

TOUSSER, TOUX. Du bruit que l'on fait en

toussant. En latin *tussirer*, *tussis*. Le *husten* des Allemands, et le *cough* des Anglois, pour être d'une construction différente, n'en sont pas moins des onomatopées incontestables.

TRACAS, TRACASSER. Ces mots expriment dans leur sens propre un bruit violent et incommode, comme celui des corps qui se fracassent; mais ils diffèrent de cette dernière espèce d'expression et quant au sens et quant à la racine, en ce que l'idée de fracas emporte celle de rupture et de brisement, qui n'est point inhérente à celle-ci.

Nicod prétend que *tracas* vient de *trac* ou *trace*, *comme qui diroit aller çà et là*, *errer par les voies*. Ces onomatopées ne sont pas identiques, mais elles sont très-voisines, et il faut savoir gré à Nicod d'avoir remarqué leur parenté.

Quoique ce terme et ses dérivés ne soient guère d'usage que dans des acceptions figurées, ils sont sensiblement tirés d'un son naturel, et on appelle encore très-bassement, dans la langue du peuple, du nom de *tracas*, une chaussure lourde et grossière, qui cause un bruit désagréable quand on marche.

On peut remarquer ici un singulier rapprochement; c'est que la dénomination triviale dont je parle à le même rapport avec le mot *tracasser* que *savate* son synonyme avec le mot *sabat*, qui se prend dans notre langue pour un bruit haut et

tumultueux. *Sabata* se dit en celtique, pour, faire du bruit ou crier à pleine voix. *Sabot* dériveroit de la même racine, et on auroit fait de ce dernier mot, par extension, le nom de l'ongle de certains animaux.

TRANSIR. La racine de ce mot, que je choisis au hasard dans sa famille, caractérise un grand nombre de mot analogues, et dont le sens est marqué par le bruit naturel dont ils dérivent.

Les dents serrées convulsivement dans le frémissement du froid, de la fièvre et de la peur, laissent échapper un son dur et roulant dont on a fait *transir*, engourdir, pénétrer de froid,

Terreur, sentiment de crainte causé par la présence d'un objet épouvantable ;

Tremblement, frissonnement véhément et universel ;

Trembler, frissonner spontanément, et avec force par tout le corps ;

Trembloter, qui en est le diminutif ;

Tremble, arbre ainsi nommé parce que ses feuilles *tremblent* et s'agitent au moindre vent, au moindre souffle de l'air ;

Trémoussement, se trémousser, qui se lie à cette racine d'un peu plus loin, mais qui toutefois y remonte incontestablement ;

Tressaillement, Tressaillir, qui expriment de petites émotions, de foibles mouvements d'effroi, de surprise ou de joie.

TRANTRAN. Mot factice et populaire qui n'est plus d'usage que dans son acception figurée, c'est-à-dire, pour signifier l'intelligence d'un état, d'un métier, le secret d'un négoce, le cours des affaires de commerce et d'industrie, et la manière de les conduire.

Quelques-uns prétendent que ce mot s'est dit proprement du son du cor des chasseurs, sens auquel il est employé dans la *Vénerie* du vieux et bon Du Fouilloux, de sorte que ce seroit une métaphore tirée de la conduite de la chasse. Cette opinion n'est pas dénuée de probabilité.

D'autres, et Ménage en particulier, avancent que cette façon de parler vient du bruit des violons qui s'accordent, bruit qu'on peut rendre par *trantran;* et alors ce seroit une métaphore tirée de l'accord et de l'harmonie de la musique.

TRAPE ou TRAPPE. Piége que l'on tend aux animaux nuisibles, et qui retombe sur eux avec un bruit dont ce mot est probablement l'onomatopée, hypothèse du moins justifiée par la constante unanimité avec laquelle il a été adopté dans toutes les langues. Les Grecs ont dit τραπεω (*trapeó*), la basse latinité *troppa* et *trappa*, les

Italiens *traposa*, les Anglois *trap*, les Allemands *trappan*.

Attraper, prendre à la *trape*, est une figure très-naturellement tirée de cette racine.

Trapelle, en italien, *trapola*, signifie une souricière, parce que cet instrument est fermé avec une petite *trape*. « Les stoïciens, dit Mon-« taigne, croyent que l'ame d'un homme accablé « sous une ruine traîne et ahanne long-temps à « sortir, ne se pouvant démêler de la charge, « comme une souris prise à la *trapelle*. »

Trapu se dit d'un homme court, et en quelque sorte comprimé, comme si une forte percussion l'avoit mis dans l'impossibilité d'acquérir ses proportions naturelles.

Trapusse s'est dit pour amorce, ou pour tromperie, comme en ce passage de la *satyre Menippée* : « Si est-ce que le jeu ne s'en fist sans son « entremise, pour en avoir l'approbation du roi « d'Espagne, et l'approbation du Pape, touchant « le mariage qui servit de leurre et de *trapusse* aux « huguenots. »

TRAQUER. Surprendre le gibier en le cernant, extension figurée du nom de la trape ou du *trac*, c'est-à-dire du bruit naturel de l'instrument qu'on emploie ordinairement au même usage.

Trac a été le nom de cet instrument, comme il avoit été celui de son bruit.

Trace a dû désigner les vestiges du passage de l'animal attendu ou poursuivi au *trac*.

Détraquer a signifié manquer le *trac*, et il est en effet négatif de *traquer*. Comme il s'est étendu depuis à des acceptions très-étrangères, et qui se rapportent à l'idée de brisement, nous nous croyons obligé à citer au moins des usurpations du même genre dans la langue de la chasse : aller sur des *brisées*, et *rompre* des voies.

Traquenard est le nom d'un genre de *trac*. C'est évidemment une contraction du *trac de renard*. Il a été pris dans quelques sens figurés qui s'expliquent d'eux-mêmes.

Traquet, nom d'une petite soupape qui soulève et ferme l'ouverture de la trémie, pour laisser tomber ce qu'il faut de grain sous la meule.

Traquet, est aussi le nom d'un petit oiseau, autrement appelé *tarier*, et qui a dû son nom imitatif au cri habituel et au clappement infatigable de sa voix, s'il ne lui est venu du mouvement de ses ailes toujours agitées comme le claquet d'un moulin.

TRICTRAC. Jeu dont le nom vient du bruit que font les dames et les dés dont on se sert en

jouant. C'est ce bruit que M. Delille exprime admirablement dans ces vers :

> J'entends ce jeu bruyant où, le cornet en main,
> L'adroit joueur calcule un hasard incertain.
> Chacun sur le damier fixe [1] d'un œil avide
> Les cases, les couleurs, et le plein et le vide.

[1] Le mot *fixer* n'est point françois dans le sens de regarder fixement, d'attacher un regard *fixe* sur une personne ou sur une chose; mais c'est une de ces expressions que l'usage devroit avoir consacrées. Ce verbe offre une des figures les plus énergiques, une des hyperboles les plus éloquentes de la langue; c'est non-seulement saisir l'objet sur lequel nous portons la vue, c'est encore l'arrêter, le rendre immobile, nous l'approprier, nous l'identifier par le seul effet de nos regards, *habere in oculis*, disoient tout aussi hardiment les Latins.

Jean-Jacques Rousseau, Duclos, Rivarol, madame de Genlis l'ont fréquemment employé. M. de Châteaubriant, tout en le condamnant dans un autre, l'avoit laissé échapper deux fois dans la première édition du *Génie du Christianisme*; et les terems qu'il y a substitués depuis, sont bien loin de racheter le sacrifice que cet écrivain a cru devoir en faire à la correction. Il lui appartenoit, il appartient à quelques hommes qui doivent à leurs talents le privilége de donner aux mots le droit de cité, d'accueillir celui-ci dont rien ne nous offre l'équivalent : je le recommande aux lexicographes.

Il n'est guère possible, au reste, de parler de la formation des mots dans les langues premières, sans être obligé de s'arrêter un moment à ce qu'on appelle la néologie ou création des mots nouveaux. Cette néologie est une des

Les disques noirs et blancs volent du blanc au noir ;
Leur pile croît, décroît. Par la crainte et l'espoir,

choses dont on a parlé le plus diversement, et dont on peut effectivement porter les jugements les plus opposés. Elle est à la fois le génie protecteur et le fléau des langues ; elle les enrichit et les dénature. Par elle, tout se dégrade, tout se confond ; et, sans elle, l'imagination asservie se traîne impatiemment dans ses lisières.

Il est certain que tous les mots ayant été formés pour exprimer la pensée prise sous certain aspect, ou l'être pris dans certaine qualité, et que rien n'étant plus mobile que les aspects de la pensée et plus varié que les qualités de l'être, il n'y a pas un seul homme qui n'ait souvent besoin, pour rendre sa sensation avec justesse, d'improviser une expression qui la peigne. Otez cette ressource à l'esprit, et vous détruisez tout ce qui reste de poésie dans vos langues. Vous condamnez Racine à parler le patois de Jodelle, et, à quelqu'époque même que la langue soit prise, vous donnez d'injustes entraves à la pensée, car les idées se succèdent sans cesse en variant leur ordre et leurs rapports. Si j'ai vu ce qui n'a point été aperçu jusqu'à moi, si j'ai découvert entre des choses connues un rapport frappant et cependant nouveau, ce qui est le propre d'une organisation poétique, le tour et le mot dont j'ai besoin n'ont pas pu être prévus. Il faut donc que j'imite l'homme primitif dans ses essais, et que je crée un signe pour ma perception ; ou bien, si vous me forcez à n'employer que des signes déjà convenus, il faut que je délaie une idée forte et ingénieuse dans une périphrase languissante.

D'un autre côté, la néologie sera d'un grand secours à ces écrivains sans talents, qui, incapables de saisir des effets nouveaux, parviennent cependant à faire croire au vulgaire qu'ils y ont réussi, en revêtant d'un tour au-

Battu, chassé, repris, de sa prison sonore
Le dez avec fracas part, rentre, part encore.
Il court, roule, s'abat.

Dumarsais croit que ce jeu s'est appelé autrefois *tictac*, et il est encore désigné de cette manière par les Allemands et les Anglois.

dacieux et d'une expression inusitée des idées communes et souvent triviales et populaires. De là ces locutions barbares, ces mots bizarrement composés, ces néologismes intolérables qui frappent l'esprit sans l'instruire, et que la manie des nouveautés perpétue quelquefois dans le langage qu'ils finissent par corrompre.

Il y a donc beaucoup de choses à observer dans l'admission des mots nouveaux : qu'ils soient indispensables; que leur construction ne soit point étrangère à l'esprit de la langue; qu'elle rappelle distinctement leur racine; que des écrivains estimés en aient fait usage.

Au reste, je regarderois un Dictionnaire des mots à admettre dans la langue comme une entreprise peu philosophique et mal mesurée. Les mots, interprètes de la pensée, doivent s'élancer avec elle, et c'est dans la chaleur d'une conception rapide qu'un néologisme heureux se fait pardonner. L'invention ne procède point par ordre alphabétique; mais ce seroit peut-être un livre assez curieux que celui qui réuniroit les expressions vives, caractéristiques et originales qui sont propres à un seul écrivain, qui n'ont point été mises en œuvre depuis lui, ou qui l'ont été rarement, et qui ne se sont point conservées dans les vocabulaires. On en tireroit beaucoup de ce genre des écrits de Cicéron, de Sénèque, de Rabelais, de Montaigne, de Pascal, de Molière, de La Fontaine, de Diderot, de Beaumarchais, de Sterne, de Milton, de Schiller, du Dante, d'Alfieri, etc.

TRINQUER. Heurter les verres en buvant, ce qui se fait avec un bruit dont le mot *trinquer* est formé par onomatopée.

Les Allemands s'en sont servi, en lui donnant quelque extension, pour représenter l'action de boire elle-même : ils disent *trincken*, les Flamands *drincken*, les Italiens *trincare*, les Anglois *drink*. Le *topple*, le *toppe*, le *quoff* de ces derniers n'est pas moins imitatif.

TROMPE, TROMPETTE. Dans la basse latinité *trumpa*, en italien *tromba* et *trombetta*, en anglois *trumpet*, en allemand *trompète*.

Il étoit inutile de chercher l'étymologie du mot *trompette* dans ces différentes langues, comme l'a fait Ménage, ou il falloit remonter du moins jusqu'au bruit naturel qui l'a produit, ainsi que ses analogues.

« *Trompe*, dit le père Labbe, *tromper*, *trom-*
« *pette*, *trompetter*, viennent du son qui se fait
« ordinairement dans le cor de chasse, *trom*,
« *trom*, *trom*, et non pas de *tuba*, ni du *taratan-*
« *tara* du bon Ennius, qu'il avoit formé sur le son
« clair et gaillard des clairons et de la doucine. »

Trombe, suivant les anciens physiciens, désignoit une espèce de siphon élémentaire, qui marchoit avec une impétuosité terrible, et un bruit semblable à celui du tonnerre, dont ce mot est l'onomatopée.

TROMBONNE est le nom italien, actuellement francisé, d'un instrument que nous avons d'abord nommé *trombon*, et dont le mode d'aspiration et le bruit grave et solennel rappellent ceux de la *trombe*.

TROT, TROTTER. Le mot *trot* représente à l'oreille comme à la pensée l'allure naturelle des chevaux dont on presse le pas. C'est donc avec raison que Pasquier le dérive, par onomatopée, du bruit que font les animaux en *trottant*.

De la même racine vinrent le celtique *troad* qui signifie, pied, et le celtique *trotta* qui signifie *trotter*. L'argot, dont le vocabulaire factice n'est pas à dédaigner pour le lexicographe, appelle *trimer*, l'action de marcher. Les Anglois disent *trot*, comme nous.

Je ne sais où M. Court de Gébelin a lu *trul*, qui se disoit pour *aller* ou *courir çà et là*, et dont viendroit le mot populaire *trauler*, qui est commun en Franche-Comté; mais il ne faudroit pas chercher plus loin l'origine des mots *drôle* et *drôlesse*, des gens qui *traulent* jour et nuit, des vagabonds, des enfants. En Gascogne, un petit garçon s'appelle un *drôle*.

TRUC. Billard, de l'italien *truco*, et tous deux du bruit de la bille qui tombe dans la blouse, quand on la *bloque*, autre mot qui pourroit bien être aussi une onomatopée.

Le peuple dit à Paris, avoir le *truc*, être fin,

subtil, délié, comme il dit *se blouser*, pour être gauche, étourdi, mal avisé. Les gens qui ont le *truc* sont ceux qui *blousent* les autres. *Tricher*, doit venir de l'italien populaire *trucare*.

TRUDON. Tambour, onomatopée du bruit du tambour. Rabelais a donné ce nom au fameux *tabourineur* du seigneur de Basché.

Dans la *Farce de Pathelin*, des paroles vagues qui se perdent en l'air, comme le roulement d'un tambour éloigné, sont appelées *trudaines* :

Et s'il vous dit, ce sont *trudaines*,
Il vient d'avec moy tout venant......

TURELURE. Onomatopée, ou plutôt mot factice formé pour représenter le son de la flûte, comme le *taratantara* d'Ennius pour imiter celui de la trompette.

TURLUT. C'est un oiseau du genre de l'alouette, qu'on a nommé *turlut* en raison de son chant dont ce mot est l'expression.

TURLUTTER, en a été fait pour imiter ce chant, et pour contrefaire le flageolet, comme dans ces vers d'un poète inconnu du commencement du dix-huitième siècle :

Alors chaque serin *turlutte*
Et chante d'un ton presque égal.

Turlutaine est le nom très-vulgaire d'une mauvaise serinette dont on se sert pour apprendre des airs aux oiseaux chanteurs.

Tirelire est une autre onomatopée construite pour représenter le même bruit naturel, comme *turelure* et *turelurelu* pour imiter le son de la flûte. « Ces termes factices, qui ont bonne grâce « dans une poésie telle que celle-ci, dit la Mon- « noye dans son curieux glossaire sur les Noëls, « seroient insupportables dans un poème sérieux. « Virgile n'a eu garde d'employer le *taratantara* « d'Ennius. Un Merlin Coccaïe, un Arena, un « Belleau ont eu droit d'exprimer, comme bon « leur a semblé, toutes sortes de voix dans leurs « macaronées, mais on ne sauroit pardonner à « du Bartas sa ridicule description du chant de « l'alouette, en ces quatre vers du cinquième livre « de sa *Semaine* :

« La gentille alouette avec son *tire lire*
« Tire lire à l'iré, et *tirelirant* tire
« Vers la voûte du ciel, puis son vol vers ce lieu
« Vire et désire dire, adieu dieu, adieu dieu. »

Il faut dire, à l'honneur du siècle de du Bartas, que ces vers parurent déjà très-misérables de son temps, car je les lis ainsi corrigés, mais non pas beaucoup meilleurs, dans l'édition que je consulte :

La gentille alouette avec son *tire lire*
Tire lire aux faschez, et d'une tire, tire
Vers le pôle brillant, puis d'un plumage las
Changeant un peu de son se laisse cheoir en bas.

C'est cette version qu'Edouard Dumonin a suivie dans sa traduction latine, intitulée *Beresithias*.

Dulcis alauda suo tire liro *consonna tollit*
Iratis iras, sævamque extrudit Erymnin,
Flammicomum tractuque polum levis involat uno;
Hinc leviter flexo cantu, dum membra fathiscunt,
Corpora demittit terræ.

Baptiste Mantouan a cherché à exprimer la même chose dans ce passage de ses poésies, et y a sans doute mieux réussi que ses rivaux, sans recourir au même procédé :

Prole novâ exultans, galeâque insignis alauda
Cantat et ascendit, ductoque per aera gyro
Se levat in nubes, et carmine sidera mulcet.

Ronsard a fait usage aussi du mot *tire lire* dans une pièce de ses *Gaîtés*, intitulée l'*Alouette*, et c'est peut-être la seule tache qu'il y ait dans ce morceau charmant :

Hé, ciel! que je porte d'envie
Aux plaisirs de ta douce vie,
Alouette qui de l'amour
Dégoises dès le point du jour,

Secouant en l'air la rosée
Dont ta plume est toute arrousée!
Devant que Phébus soit levé
Tu enlèves ton corps lavé
Pour l'essuyer près de la nue.
Trémoussant d'une aile menue,
Et te sourdant à petits bonds,
Tu dis en l'air de si doux sons
Composés de ta *tire lire*,
Qu'il n'est amant qui ne désire,
T'oyant chanter au renouveau,
Comme toi devenir oiseau:
Quand ton chant t'a bien amusée,
De l'air tu tombes en fusée
Qu'une jeune pucelle au soir
De sa quenouille laisse choir,
Quand au fouyer elle sommeille
Frappant son sein de son oreille:
Ou bien quand, en filant le jour,
Void celuy qui lui fait l'amour
Venir près d'elle à l'impourveüe,
De honte elle abaisse la veüe,
Et son tors fuseau délié
Loin de sa main roule à son pié.

Cet épisode de la fileuse est d'un goût absolument antique, et un des plus gracieux que l'on puisse imaginer. Si Ronsard n'avoit jamais fait que de pareils vers, la postérité lui auroit peut-être confirmé, jusqu'à un certain point, ces titres pompeux de *prince des poètes*, et d'*Apollon de la source des Muses*, qu'on lui a donnés de son temps.

Bærius a exprimé aussi en latin le chant de

l'alouette, dans sa précieuse *Ornithophonia*, et, suivant la méthode un peu forcée qu'il a adoptée, il faut bien qu'il y reconnoisse un hymne hibride au Dieu créateur :

Kirie *magne, tibi sit laus maxima! cantas.....*

Hanc vocem, kyrie, dit-il en note, *nempè alauda quoque cantat.* Mais c'est au rossignol qu'il a transporté l'onomatopée de *tirelire :*

Dei canis miracula
Sylvæ per habitacula
Tam dulcè tamque mirè,
Ut nullus oscinum queat,
Ejusmodi, quod sit eat,
Sonare tireliré.

Il emploie aussi *tireli*, en parlant du serin de Canarie, dans ces vers qui ne sont vraiment que trop imitatifs, et que je citerai comme un des abus les plus ridicules de la langue factice :

Mirificum tireli *tenero tibi tinnit ab ore,*
Tzi : Tzi : Tzi : *tremulâ voce subinde canis.*
Psallito Tzi : Tzi : Tzi : *Domino tu psallito* Tzion!
. . . .
Ipsa creatorem tu carmine tollis ad astra,
Clarâ voce : Dieu! *terve quaterve canens.*
Psallis, et : ευνιxη! bona, *tu*, victoria, *psallis!*
. . . .
Psallis : io pœan : *et* io, *modulare,* triumphe!

Dans son ode allemande au serin, Bærius figure ainsi les mêmes mots :

Dieu! Dieu! Dieu!

. . . .

Eu : Eu : Eu : Eu : Eunik.

On voit que notre du Bartas n'étoit pas inconnu de Bærius, l'homme peut-être qui a porté le plus loin l'intelligence du langage des oiseaux, depuis Palamède, Apollonius de Thyane, Melampus, fils d'Amythaon, Démocrite, Théophraste, et cet Éricus, beau-fils de l'enchanteresse Craca, dont il est question dans Olaüs Magnus, jusqu'à M. Dupont de Nemours, qui avoit promis le Dictionnaire de la langue des corbeaux, et qui en a, je crois, publié le Prospectus.

V

VAGIR, VAGISSEMENT. Ces mots expriment le cri des enfants qui viennent de naître, et notre langue a récemment admis le substantif *vagissement*, sur la réclamation de Voltaire. « C'est une disette insupportable, écrivoit-il, « d'appeler des choses si différentes du même nom. « Le mot *vagissement*, dérivé du latin *vagitus*, « auroit très-bien exprimé le cri des enfants au « berceau. »

« Dumarsais, dit un autre littérateur, a fait « tout ce qu'il a pu pour faire prendre ce mot, et « n'a point réussi. C'est le cas de le reproduire, « et de faire voir qu'il est aussi naturel et aussi « utile que *mugissement*. Le cri d'un enfant au « berceau est à coup sûr une bien longue péri- « phrase. »

Le verbe *vagir*, qui est fait du substantif, com-

me de *mugissement* et *rugissement* sont fait *mugir* et *rugir*, et dont la construction est, par conséquent, très-conforme à l'esprit de notre langue, n'est sans doute pas à dédaigner. Un étranger, qui a donné quelques volumes à la littérature françoise, a dit quelque part : « Si Dieu m'offroit le privilége de la rétrogradation jusqu'à mon enfance, « et de *vagir* une seconde fois dans le berceau, « je refuserois ses offres. »

VAGUES est le nom qu'on donne aux eaux agitées et mugissantes, parce que le bruit qui s'en élève ressemble à un long *vagissement*. En Allemand *wage*, *woge*, en gothique *wego*, en anglo-saxon *waeg*, en islandois *vag*, en anglois *wave* et *vague*.

VIOLON. Je crois devoir rapporter, à propos de ce mot, les raisonnements plus ingénieux que solides qu'emploie M. Court de Gébelin pour en faire remonter l'origine au son naturel. « Le mot « *violon*, dit-il, désigne un instrument à cordes « qu'on fait résonner avec un archet. Mais quelle « est l'origine de ce nom ? Elle se perd dans la « nuit des temps pour tous les étymologistes ; car, « dire avec eux qu'il vient de l'espagnol *biolone*, « ce seroit tout au plus supposer que cet instru- « ment nous vînt par l'Espagne, ce qui seroit, « peut-être, difficile à prouver.

« Ce nom tient à ceux de quelques autres in-

« struments appelés *viole*, *basse de viole*, *violoncelle*, etc.

« Si jamais nom dut être formé par onomatopée, n'est-ce pas celui d'un instrument de musique ? Ils ont un son à eux, un son déterminé et constant, un son propre à les distinguer de tout autre. Ce son dut devenir leur nom dès l'origine ; et, quoique naturelle, on dut perdre à jamais cette origine de vue, dès qu'on eût perdu de vue les origines de la langue qu'on parloit, et les révolutions de la nation dont on faisoit partie.

« Les instruments bruyants, tels que le tambour, le tympanon, et la tymbale, portent des noms parfaitement imitatifs : en les nommant, on peint le coup qui les fait retentir.

« Dans les instruments à cordes, on avoit à peindre des sons d'une toute autre espèce, des sons aigus et sifflants, grêles en quelque sorte ; on eut donc recours, pour les peindre, à la voyelle *i*, dont le son grêle, aigu et sifflant se met si bien à l'unisson de ces instruments, et qui, associée au son *o*, sert également à peindre cette joie et cette gaieté qu'accompagne et qu'inspire dans les fêtes le son des instruments. On dit donc *viole*, *violon* par le même sentiment qu'on disoit *ioh! ioh!* et qu'on fit en *iol* et en *jol* les mots celtes, teutons, basques, etc., qui peignent la joie et le plaisir.

« C'est de ce mot que les Latins firent également
« celui de *fides*, qui désigna les instruments à cor-
« des, et qui forma le diminutif *fidicula*, petit in-
« strument à cordes; tandis qu'en le prononçant en
« *v*, ils en firent 1° *Vitula*, la déesse de la joie;
« 2° en latin barbare, cet instrument dont nous
« avons altéré le nom en celui de *vielle*.

« Ils en firent encore

« *Vitulari*, se réjouir, folâtrer,

« *Vitellianæ*, tablettes sur lesquelles on écri-
« voit des choses gaies. »

Cette dernière extension me paroît avoir été bien plus probablement fournie à la langue latine par quelque nom propre, et tout le reste, je le répète, pourroit être un peu hasardé.

VITE, VITESSE. Le mot *vite* est peut-être l'imitation du souffle, accéléré par la promptitude la marche.

Les Latins n'en auroient-ils pas fait *festinare*, se hâter? En anglo-saxon, *hwato* signifie alerte, prompt, et *hwetan*, exciter, animer; en anglois, *vite* se dit *swift*.

W

WHIP-POUR-WILL. Oiseau de la famille des engoulevents, qui est propre à la Virginie. « Je « conserve, dit Buffon, le nom que les Virginiens « ont donné à cette espèce, paroe qu'ils le lui ont « donné d'après son cri, et que par cela seul il « doit être adopté dans toutes les langues. »

Pour nous, ce nom n'est qu'une de ces onomatopées factices que nous avons eu si souvent l'occasion de remarquer. Chez les Anglois, par une singulière rencontre, le même concours de sons produit un sens complet. *Whip poor Will*, signifie *fouette* ou *frappe le pauvre Guillaume*. Il n'est pas possible de voir dans cette coïncidence autre chose qu'un simple effet du hasard, et cela ne vaudroit guère la peine d'être dit, si ce rapprochement verbal ne se lioit pas à une curieuse tradition. « Les sauvages de la Virginie, dit un

« peu plus loin l'admirable écrivain que je citois
« tout à l'heure, sont persuadés que les ames de
« leurs ancêtres, massacrés autrefois par les An-
« glois, ont passé dans le corps de ces oiseaux, et
« pour preuve, ils ajoutent qu'avant cette époque
« on ne les avoit jamais vus dans le pays; mais
« cela prouve seulement que de nouveaux habi-
« tants apportent de nouvelles cultures, et que
« de nouvelles cultures attirent des espèces nou-
« velles. » L'opinion de M. de Buffon est fort juste, et je doute cependant qu'elle détruise dans l'esprit du lecteur l'effet qu'a dû produire sur lui l'histoire de cette touchante superstition. Quel phénomène pour le sauvage que l'apparition mystérieuse d'une volée d'oiseaux inconnus qui se répandent un à un dans les lieux déserts, et de préférence aux environs des tombeaux; ne se laissent entrevoir qu'aux lueurs mourantes des derniers crépuscules, à l'heure où commencent les terreurs nocturnes, et qui, d'une voix lugubre et cassée comme celle des fantômes, hurlent le cri de mort des assassins!

Je ne dois pas omettre ici que le mot *weep*, qui se prononce en anglois comme *whip*, signifie pleurer, probablement aussi par imitation, car il présente l'onomatopée assez exacte du sanglot d'une personne suffoquée par les larmes, et qu'il ne se rapporte pas moins, quant au sens, à la tradition des pauvres Virginiens; mais l'ortho-

graphe angloise de Catesby ne nous permettoit pas d'admettre cette leçon.

Notre engoulevent européen se distingue, comme le *whip-pour-will*, par un cri très-remarquable qui consiste en un son plaintif répété trois ou quatre fois de suite; mais cet animal a été l'objet de tant de superstitions étranges, qu'il n'est pas étonnant que depuis un temps immémorial on ne le désigne plus par l'onomatopée. Les sensations les plus immédiates et les plus naïves du peuple finissent toujours par disparoître devant ses illusions. Il ne connoît plus guère aujourd'hui l'engoulevent que sous le nom de *tête-chèvre*, *crapaud volant* ou *chauche-crapaud*.

WHIST, espèce de jeu. On dit et on écrit quelquefois *whisk*, mais peut-être mal à propos. *Whist* est la mimologie d'une espèce de sifflement qui a pour objet de réclamer le silence, comme notre *chut* et notre *st*, et qui a le même sens en anglois. C'est une onomatopée, et par conséquent un mot universel. Au reste, *whisk* est aussi une onomatopée angloise. Il se dit de l'action de passer rapidement les vergettes sur un drap ferme et sonore, et il pourroit avoir été usurpé, en sa dernière signification, comme propre à exprimer le bruit des cartes qui glissent et crient les unes contre les autres.

Y

YUTU. Perdrix du Pérou que de savants lexicographes croient ainsi nommée à l'imitation de son chant. Je ne placerois pas au nombre des *onomatopées françoises* ce mot qui n'a pas l'autorité de deux Dictionnaires, si celui qui me le fournit, le *Dictionnaire de Trévoux*, n'étoit classique dans notre langue. Le caquet de la perdrix a dû donner beaucoup d'autres onomatopées aux ornithologistes, aux voyageurs et aux compilateurs de relations; il nous suffira de citer en ce genre le *kakelic* de Bucharie, et le *coyolcos* du Mexique. Mais au-delà des limites que je me suis tracées, p. 38, art. AGOUTI, mon travail n'auroit offert qu'une profusion barbare de mots sauvages. Puissé-je ne les avoir pas déjà franchies trop souvent!

Z

ZESTE. C'est une zone très-mince qu'on enlève de la peau d'une orange, en glissant vivement contre sa superficie le tranchant d'un couteau. Le petit bruit qui en résulte a motivé cette dénomination qu'on a étendue depuis à d'autres acceptions, tant propres que figurées.

Le son typique et radical de cette onomatopée est même resté à la langue sous la double forme d'interjection et de substantif.

Zest, interjection qui sert à exprimer une action très-soudaine : *Zest*, il n'y étoit plus ; ou à marquer l'indifférence et le mépris : *Zest*, je ne m'en soucie guère.

Zest, substantif qui ne se prend que dans cette acception proverbiale : Entre le *zist* et le *zest*, et qui se dit d'une chose qui n'est ni bonne ni mauvaise, et qui ne mérite aucune considération.

Zist ne s'emploie également que dans cette phrase.

ZIGZAG. Ce sont, suivant Ménage, des tringlettes croisées en losange les unes sur les autres, qui se resserrent et s'alongent, et dont on se sert pour faire tenir des lettres ou autre chose dans des lieux élevés; mais ce terme s'est étendu allusivement à la désignation de presque tous les objets qui présentent la même figure, c'est-à-dire les angles saillants et rentrants de la lettre Z, comme les allées d'un labyrinthe, les *dents de loup* d'une broderie, les boyaux d'une tranchée, les vacillations d'un homme ivre.

Poisson a composé une petite comédie, intitulée *le Zigzag*, où Octave donne une lettre à Isabelle, placée à la fenêtre d'un logis :

Mon *zigsag* fera son office;
Ce mot de lettre mis au bout
Instruit Isabelle de tout.

Ménage reconnoît que ce mot a été fait par onomatopée.

ZIZI. Oiseau, bruant de haie. C'est évidemment à l'imitation du sifflement aigu et fréquent de cet oiseau que l'on a formé son nom, auquel se rapporte fort bien le verbe factice *zinzilulare*, employé dans la *Philomèle*.

ZON. Sorte d'interjection populaire dont on se sert pour marquer la vigueur avec laquelle on frappe une personne, selon le *Dictionnaire de Trévoux :* il lui donne un coup de bâton sur les épaules, *zon*, et s'enfuit.

Zon-Zon, autre onomatopée duplicative du même son radical, paroît en être fait pour exprimer le bruit d'une verge ou d'un scion qui divise vivement l'air avec un petit son aigu. Nous ne pouvons nous dispenser de reconnoître ce mot pour françois, puisqu'il a en sa faveur l'autorité de plusieurs grammairiens, et particulièrement de Restaut et de Wailly.

FIN.

APPENDICE.

N. B. Le poème ou l'élégie de la *Philomèle* étant fréquemment cité dans le *Dictionnaire des Onomatopées françoises*, et ce petit ouvrage tombant rarement sous les yeux des personnes les plus initiées à la littérature latine, j'ai cru qu'il seroit agréable au lecteur d'en trouver ici une édition spéciale, imprimée sur les meilleurs textes soigneusement conférés entr'eux. Ce foible travail sera le complément du précédent.

ALBI

OVIDII JUVENTINI

ELEGIA

DE

PHILOMELA.

EMENDAVIT ET CURAVIT

CAROLUS NODIER.



LUTETIÆ PARISIORUM.

M. DCCC. XXVIII.

PRÉLIMINAIRES.

La décadence des littératures est marquée par un extrême besoin de renouvellement, mais il est rare que cet instinct de régénération produise quelque chose, à moins qu'il ne survienne à la même époque un de ces événements qui changent toute la face du monde, et qui font surgir tout-à-coup une nation jeune et puissante du tombeau d'une nation éteinte. La grande révolution qui a remué, de nos jours, et si soudainement et si profondément les empires, aura peut-être produit ce phénomène ; la France, appelée à vivre une adolescence nouvelle, semble éprouver les inspirations d'une nouvelle poésie. Ce seroit là un de ces faits exceptionnels qui confirment les observations de l'expérience.

Quoi qu'il en soit, on a remarqué, dans

toutes les littératures qui finissent, la même tendance à se rajeunir par les formes, et, comme le nombre de ces formes est assez circonscrit, elles se rencontrent ordinairement dans leurs moyens. Le plus commun de tous consiste dans certaines combinaisons mécaniques des sons de la parole, par lesquelles on essaie de supléer au vide immense de la pensée épuisée. Comme il n'y a plus alors ni poésie dans le sentiment, ni naïveté dans l'expression, le plus grand effort de l'esprit se réduit à quelques artifices de composition verbale qui commencent par étonner, mais qui fatiguent à la longue et révoltent l'oreille, quand elle s'aperçoit qu'elle étoit dupe d'une gamme insignifiante et monotone, et quand le cœur de l'auditeur a cherché en vain, sous l'euphonie de ce thème sonore, une émotion, une idée.

Mon sujet est petit, cet accessoire est grand,

comme dit La Fontaine; mais ce n'est pas le moment de le traiter. Je n'ai à considérer ici que celui de ces artifices qui a pour objet l'onomatopée, et qui est une des ressources

vulgaires de la poésie mourante, comme il a été, par sa nature, une des premières inventions de la poésie au berceau. Le balbutiement d'une langue qui vient d'éclore convient à merveille aux derniers interprètes d'une langue usée et caduque. Les littératures tombent en enfance comme les hommes.

Le règne de Napoléon, qui étoit une continuation de notre vieille monarchie, à quelques-unes de nos libertés près, nous rendit la littérature des dernières années du règne de Louis XV, et rien ne démontre mieux peut-être qu'il ne pouvoit pas marquer une ère nouvelle dans l'histoire de la civilisation. La muse des salons, des almanachs et des théâtres, qui n'avoit été que stationnaire devant l'imposant fléau de la révolution, reparut subitement, froide, symétrique, maniérée, comme au temps d'*Aristomène* et des *Barmécides*, et le front encore couronné des roses factices de Dorat. Cette poésie matérialisée, connue sous le nom de poésie imitative ou de genre descriptif, nous fut rendue, plus pauvre encore de sa fausse richesse, qu'elle ne l'avoit jamais été sous les crayons mesquins de Saint-Lambert, ou dans les pas-

tels confus du malheureux Roucher; et, pour comble de malheur et d'ennui, chargée avec profusion de ce luxe fastidieux d'onomatopées qui devoit disputer quelque temps à l'alliance de mots et à l'antithèse l'admiration sans appel des grands journaux. Cet ornement est, cependant, si difficile à manier que des critiques d'un goût sévère, comme je l'ai dit ailleurs, en avoient assez justement reproché l'abus à Racine; et je suis porté à croire moi-même que si Oreste furieux s'avisoit de débiter, dans une tragédie nouvelle, ce vers extraordinaire,

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes,

les serpents du parterre ne seroient pas en reste aujourd'hui avec ceux des Euménides.

Ce qui arriva chez nous à la décadence de notre littérature étoit arrivé chez les Latins. Il ne faut pas remonter beaucoup au-delà d'Ausone[1] pour trouver en cette langue les premiers

[1] *Latratus catulorum, hinnitus fingis equorum*
Caprigenusque pecus, lanigerosque greges
Balatu adsimilas, asinos quoque rudere dicas,
Quum vix arcadicum fingere Marce pecus.

exemples de l'onomatopée, prodiguée avec un faste excessif; car tout le monde sait que c'est par une méprise, qui n'a jamais mérité d'être discutée sérieusement, qu'on a imposé autrefois à Ovide la responsabilité de la *Philomèle*. Cette élégie, cadre ingénieux des onomatopées latines qui expriment le cri des animaux, ne rappelle Ovide que par quelques-uns de ces pastiches de style, si faciles pour les érudits du moyen âge, et si communs dans les calques plus ou moins heureux qu'ils ont faits des anciens. C'est l'étude d'un grammairien spirituel qui n'a rien de l'inspiration d'un poète. On sent que l'auteur d'un pareil ouvrage ne s'attendoit pas à devenir classique, et à fournir des leçons aux commentateurs et des autorités aux dictionnaires; mais il est douteux qu'il existe, sur le mécanisme des langues imitatives et des langues factices, une *syllexie* plus complète et plus curieuse.

L'auteur de la *Philomèle* appartient incon-

Gallorum cantus, et ovantes gutture corvos,
Et quicquid vocum bellua talis habet.
Omnia cùm similes ita verè ut ficta negentur,
Non potes humanæ vocis habere sonum.

testablement à l'époque de la décadence des lettres latines, et il est probable qu'on doit la conservation de son ouvrage aux copistes qui prirent le soin de le transcrire à la suite des poésies d'Ovide, avec quelques autres pièces dont les auteurs étoient inconnus, et qui ne nous sont également parvenues qu'à l'abri du nom d'Ovide, et pour ainsi dire sous son patronage. Imprimé dès le quinzième siècle, le poème de la *Philomèle* a été reproduit dans la plupart des éditions d'Ovide qui se succédèrent rapidement, à une époque où les chefs-d'œuvre des littératures anciennes, échappés aux ravages du temps et des barbares, commençoient à réfléchir sur l'Europe une lumière nouvelle. Quoique dépourvus de toute espèce de critique, les premiers éditeurs de la *Philomèle* comprirent que ce poème n'étoit pas digne de l'ingénieux et brillant auteur des *Métamorphoses*, et ils en préviennent le lecteur avec une naïveté dont les exemples sont devenus par la suite de plus en plus rares [1].

[1] *Aliqui tamen putant non ex ejus officinâ* (*Ovidii*) *librum hunc emanasse.*

Les éditions de la *Philomèle*, publiées dans le quinzième et même pendant la première partie du seizième siècle, paroissent avoir été copiées les unes sur les autres. Le texte en est presque identiquement le même, et les différences très-légères qu'on y remarque ne peuvent être attribuées au désir de l'épurer et de l'améliorer. L'édition publiée par Grégoire Bersmann offre bien quelques nouvelles leçons, mais on doit à peine en tenir compte, puisqu'elles n'ont été adoptées par aucun de ses successeurs. Il n'en est pas de même des leçons du savant Melchior Goldast, qui a publié la *Philomèle* dans son précieux recueil de quelques pièces d'Ovide [1]. Quoique les variantes qu'il adopte soient quelquefois de véritables améliorations, il seroit à désirer que Goldast eût au moins indiqué les motifs des changements qu'il faisoit subir à un texte consacré par tant d'éditions antérieures. Peu de temps après lui, le P. André Schott publia le texte de la *Philomèle* avec de nouvelles

[1] *Ovidii erotica et amatoria opuscula de amoribus, etc.* Francofurti, 1610, in-8°. — Très-rare.

leçons [1]. C'est du travail de ces deux savants que Jean-Chrétien Wernsdorf s'est servi pour donner enfin une véritable édition critique de la *Philomèle* [2].

Mes études sur les *Onomatopées françoises* m'ayant conduit à faire de nombreuses recherches sur les onomatopées latines, j'ai cru prévenir le désir des amateurs de ce genre de curiosités, en leur offrant une nouvelle édition critique de ce poème, qui contient un si grand nombre de mots formés par imitation des sons naturels. J'ai profité du travail de mes devanciers, mais j'y ai considérablement ajouté, et, si je ne me trompe, entre les remarques qui me sont propres, il en est plusieurs qui ne manquent pas d'intérêt. Le lecteur en jugera.

Il me reste maintenant à faire connoître le résultat de mes recherches sur l'auteur et les principales éditions de la *Philomèle*. Melchior Goldast est le premier qui le nomme Albus Ovi-

[1] *Observationum humanarum libri V*. Hanoviæ, 1615, in-4°. — Très-rare.

[2] *Poetæ latini minores*. Helmstadii, 1780—98. VI, 388—402.

dius Juventinus. Il avoit appris de du Verdier que ce nom étoit celui qu'on lisoit à la tête d'un manuscrit de la *Philomèle* qui faisoit partie de la bibliothèque de Cujas, dont la gloire comme jurisconsulte a éclipsé celle qu'il s'étoit acquise comme érudit dans le siècle de l'érudition. D'après un mot de ce poème (*drosta*, v. 11) Goldast conjecture que l'auteur étoit né ou avoit au moins vécu dans la Lombardie; le vers 69, qui présente quelque analogie avec un passage du lyrique sacré, indique assez que Juventinus étoit chrétien. C'est à cela que se réduit tout ce que l'on sait de ce poète; et il n'est pas présumable qu'on soit jamais beaucoup plus instruit des particularités de la vie d'un écrivain qui ne doit pas avoir joui d'une grande réputation, même parmi ses contemporains.

La bibliographie complète de la *Philomèle* ne présenteroit guère que la suite des éditions d'Ovide. Il seroit par conséquent tout-à-fait inutile d'en alonger cette préface déjà trop longue. On se bornera donc à dire que la *Philomèle* a été imprimée pour la première fois avec les ouvrages de ce poète, *Bononiæ*, 1471, in-folio, et que depuis elle a été réimprimée au

moins dix fois dans le quinzième siècle [1]. Parmi les éditions du siècle suivant, les plus souvent citées, et celles qui méritent le mieux de l'être, sont celles des Aldes, 1502, 1515, 1533, et de Simon de Colines, 1529 et 1541. La *Philomèle* a été, en outre, recueillie par Duret, dans le *Trésor des langues;* par Dornaw, dans l'*Amphitheatrum sapientiæ;* par Bærius, dans l'*Ornithophonia;* et enfin par M. Peignot, dans les *Amusements philologiques*.

Il est presque inutile de dire que la *Philomèle,* qui est l'ouvrage le plus intraduisible que nous ait laissé aucune littérature, a dû être fort rarement traduite. Il falloit la patience et l'intrépidité germanique de Bærius, pour en étendre la paraphrase en un gros volume de vers; et, chez nous, Marolles seul, qu'aucune difficulté n'épouvantoit, pouvoit braver de front, et presque sans réticence, les obstacles d'un pareil travail. Sa bizarre traduction, qui est devenue fort rare, est si

[1] Outre deux ou même trois éditions sans date et sans indication du lieu d'impression, les bibliothèques royales possèdent les éditions suivantes d'Ovide, qui toutes renferment la *Philomèle* : Venetiis, 1474, 1486, 1489, 1492, 1498; Parmæ, 1477; Mediolani, 1477, et Vicentiæ, 1480.

riche en singulières onomatopées françoises qu'on ne trouveroit probablement pas ailleurs, que j'ai cru devoir lui donner une place à la suite de mes remarques.

ELEGIA

DE

PHILOMELA.

Dulcis amica veni, noctis solatia præstans;
Inter aves etenim nulla tibi similis.
Tu Philomela potes vocum discrimina mille,
Mille potes varios ipsa referre modos;
Nam quamvis aliæ volucres modulamina tentent
Nulla potest modulis æquivalere tuis.
Insuper est avium spaciis garrire diurnis:
Tu cantare simul nocte dieque potes.
Parus enim quamvis per noctem tinninet omnem,
At sua vox nulli jure placere potest.
Dulce Palara sonat, quam dicunt nomine Drostam,
Sed fugiente die nempe quieta silet.
Et Merulus modulans tam pulchris concinit odis,
Nocte ruente tamen carmina nulla canit.
Vere calente novos componit Acredula cantus,
Matutinali tempore tunc mitilans.

Dum Turdus trutilat, Sturnus tunc pisitat ore;
Sed quod mane canunt, vespere non recolunt.
Caccabat hinc Perdix, hinc gratitat improbus Anser,
Et castus Turtur atque Columba gemunt.
Plausitat arborea clamans de fronde Palumbes,
In fluviisque natans sorte tetrinit Anas.
Grus gruit, inque glomis Cycni prope flumina drensant;
Accipiter pipat, Milvus hiansque lipit.
Cucurrire solet Gallus, Gallina gracillat,
Pupillat Pavo, trissat Hirundo vaga.
Dum clangunt Aquilæ, Vultur pulpare probatur;
Et crocitat Corvus, Graculus at frigulat.
Glotorat immenso de turre Ciconia rostro,
Pessimus at Passer tristia flendo pipit.
Psittacus humanas depromit voce loquelas,
Atque suo domino χαιρε valeque sonat.
Pica loquax varias modulatur gutture voces,
Scurili strepitu quicquid et audit, ait.
Et Cuculi cuculant, fritinnit rauca Cicada,
Bombilat ore legens munera mellis Apis.
Bubulat horrendum ferali carmine Bubo,
Humano generi tristia fata ferens.
Strix nocturna sonans et Vespertilio stridunt,
Noctua lucifuga cucubat in tenebris.
Ast ululant Ululæ, lugubri voce canentes,
Inque paludiferis Butio butit aquis.

Regulus atque Merops, et rubro pectore Progne,
Consimili modulo zinzilulare sciunt.

Scribere me voces avium Philomela coëgit,
Quæ cantu cunctas exsuperat volucres;
Sed jam quadrupedum fari discrimina vocum,
Nemine cogente, nunc ego sponte sequar.

Tigrides indomitæ rancant rugiuntque Leones;
Panther caurit amans, Pardus hiando felit.
Dum Lynces orcando fremunt, Ursus ferus uncat;
Ast Lupus ipse ululat, frendet agrestis Aper.
Et Barrus barrit, Cervi clocitant et Onagri;
Ast Taurus mugit, cum celer hinnit Equus.
Quirritat Verres; tardus rudit, oncat, Asellus;
Blaterat hinc Aries, et pia balat Ovis.
Sordida Sus pascens ruris per gramina grunnit,
At mutire capris Hirce petulce soles.
Rite Canis latrat, fallax Vulpecula gannit;
Glaucitat et Catulus, at Lepores vagiunt.
Mus avidus mintrat velox Mus[illegible]que dintrit;
Et Grillus grillat, desticat inde Sorex.
Ecce venenosus serpendo sibilat Anguis;
Garrula limosis Rana coaxat aquis.

Has volucrum voces descripsi quadrupedumque,
Quas natura illis grata parens tribuit:

Sed cunctas species animantum nemo notavit,
Atque sonos ideo dicere quis poterit?
Cuncta suo Domino depromunt munera laudum,
Seu semper sileant, sive sonare queant.

REMARQUES

SUR

LA PHILOMÈLE.

PREMIÈRE REMARQUE.

Philomela. — Ce nom qui signifie en construction, amante des vers, convenoit fort bien à une jeune princesse depuis métamorphosée en rossignol, et il n'est pas tout-à-fait superflu de remarquer à ce sujet que beaucoup d'histoires ont été composées sur des noms, et, réciproquement, beaucoup de noms composés sur des histoires. Il semble, d'après ce que je viens de dire, que les éditions devroient être unanimes sur la manière d'écrire Philomela ; un assez grand nombre cependant, et surtout parmi les plus anciennes, écrivent ce nom Philomena ; mais cette anomalie, perpétuée probablement sur la foi d'une copie vicieuse, n'est justifiée, ni par l'étymologie, ni par les lexiques, ni par les mythographes. Je ne la rapporte ici que pour mémoire.

Le chant du rossignol devoit inspirer les poètes,

à cette époque de décadence qui fut le règne de l'onomatopée. Aussi, indépendamment de la PHILOMÈLE d'Ovidius Juventinus, Julius Speratus a laissé une Élégie de vingt-six vers, à la louange du rossignol. J'ai rapporté, dans le *Dictionnaire des Onomatopées*, quelques traits du bizarre travail de Bærius sur le même sujet ; mais rien n'égale, dans la langue factice de l'imitation, le tour de force extraordinaire du savant ornithologiste allemand Bechstein, qui est parvenu à exprimer assez heureusement, avec les signes usuels de notre langue parlée, toutes les modulations de la voix du rossignol. Ce singulier *specimen* de l'onomatopée est trop curieux, et se raporte trop naturellement à notre sujet, pour ne pas trouver ici sa place :

Tiouou, tiouou, tiouou, tiouou,
Shpe tiou tokoua,
Tio, tio, tio, tio,
Kououtio, kououtiou, kououtiou, kououtiou :
Tskouo, tskouo, tskouo, tskouo,
Tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii.
Kouorror tiou. Tskoua pipitskouisi.
Tso tso tso tso tso tso tso tso tso tso tso tso tsirrhading !
Tsi si si tosi si si si si si si si,
Tsorre tsorre tsorre tsorrehi ;
Tsatn tsatn tsatn tsatn tsatn tsatn tsatn tsi.
Dlo dlo dlo dla dlo dlo dlo dlo dlo :
Kouioo trrrrrrrrritzt.
Lu lu lu ly ly ly lî lî lî lî,
Kouio didl li loulyli.

Ha guour guour koui kouio !
Kouio kououi kououi kououi koui koui koui koui, ghi ghi ghi;
Gholl gholl gholl gholl ghia hududoi.
Koui koui horr ha dia dia dillhi !
Hets hets hets hets hets hets hets hets hets hets hets hets hets hets hets.
Touarrho hostehoi;
Kouia kouia kouia kouia kouia kouia kouia kouiati;
Koui koui koui io io io io io io io koui
Lu lyle lolo didi io kouia.
Higuai guai guay guai guai guai guai guai kouior tsio tsiopi.

DEUXIÈME REMARQUE.

V. 6. Nulla potest modulis æquivalere tuis.

Modulis æquivalere tuis. — Le manuscrit de Leyde porte : *Modulos æquiparare tuos*. Wernsdorf pense que cette leçon est préférable à la première. C'est cependant la première qu'il adopte, et je suis son exemple, sur la foi des copies les plus accréditées.

TROISIÈME REMARQUE.

V. 7. Insuper est avium spaciis garrire diurnis.

Garrire. — *Tanquam avis inaniter loqui.* Donat.

Meliusque ranæ garriunt *Ravennates.*
Mart. *lib.* III, 93.

QUATRIÈME REMARQUE.

V. 9. Parus enim quamvis per noctem tinninet omnem.

Parus. — Un de ces mots sur lesquels tous les éditeurs de la Philomèle sont d'accord, quoiqu'il ne soit pas le plus facile à interpréter, et qu'il manque dans la plupart des glossaires. Du Cange renvoie au βραχυς (*brachys*) des Grecs, qui signifie *brevis*, probablement parce que cette expression ne lui présente qu'un substantif inconnu, composé par analogie sur le *parùm* ou le *parvùs* des Latins. Robert Étienne* définit ce *parus*, *avicula*, *gallicè* mésange, mais sans s'appuyer d'aucune autorité; et la mésange est en effet un oiseau très-petit dont la voix n'a rien d'agréable. Le *Dictionnaire de Trévoux* donne *parus* parmi les noms latins de la mésange. Burmann a lu au pluriel *parri* dans le Glossaire de Leyde.

Ibid. Tinninet. — *Tinnire, fictitium a sono vocabulum. Propriè de metallis resonantibus dicitur, quum ex eorum pulsatione sonus efficitur.*
Varro.

* Toutes les fois que je cite ici Robert Étienne, je parle de la dernière édition du *Thesaurus linguæ latinæ*, sans me croire obligé à distinguer ce qui appartient à Robert Étienne lui-même, des excellentes additions d'Henri Étienne et de leurs savants éditeurs. Il en est de même pour tous les livres du même genre.

Il y a en effet dans le chant de certains oiseaux criards un petit retentissement métallique assez analogue à celui d'un métal sonore qui tinte sous le battant ou sous le marteau. Nous en citerons un autre exemple sous le vers 17, au mot *pisitat.*

De *tinnire,* se sont formés diminutivement, ou pour d'autres acceptions imitatives, *tintinnire, tintinare, tinnitare, tinninere,* qui est ici la leçon la plus généralement suivie. D'autres éditions ont écrit *timpanet,* Bærius *tinniat,* Burmann et Wernsdorf *tinnipet.* Schott a préféré *tinnitet,* mais il n'est pas probable que le poète se soit servi deux fois du même vocable à quatre vers de distance.

Le son primitif est bien conservé dans ce vers factice d'Aristophane :

Τι, τι, τι, τι, τιμπτρυ.

(*Ti, ti, ti, ti, timptru.*)

CINQUIÈME REMARQUE.

V. 10 At sua vox nulli jure placere potest.

Sua vox. — Pour *ejus,* ce mot est du dernier âge de la latinité mourante. On lit chez Burmann, *vox ejus nulli.* Ce n'est là ni une leçon authentique, ni une émendation : c'est une substitution de mots, c'est-à-dire un artifice, dont l'objet est de vieillir le texte.

SIXIÈME REMARQUE.

V. 11. **Dulce Palara sonat, quam dicunt nomine Drostam.**

Palara. — Bærius écrit *Palare* contre l'autorité unanime, et je n'ai aucun droit pour adopter sur son seul témoignage une leçon qu'il n'a probablement pas comprise, car il donne à ce mot la capitale initiale qu'il n'accorde qu'aux noms d'oiseaux. Je suis cependant bien porté à croire qu'il a mieux rencontré dans cette faute d'impression que tous les éditeurs réunis dans leurs leçons arbitraires et inexpliquées. Il est vrai que Robert Étienne, qui a lu *Palara*, regarde ce mot comme le nom d'un oiseau, mais c'est sur la seule autorité de la Philomèle. D'autres écrivent *Pelora* ou *Parala* qui ne sont dans aucun lexique. Quant à *Drostam* que Schott a cru lire *Droscam*, il n'appartient à aucune langue, ni sous l'une ni sous l'autre de ces orthographes. J'avois pensé d'abord que ce dernier mot pouvoit venir de δροσος (*drosos*), la rosée, quoique le *t* n'entre point en construction de ce mot au génitif. Les chasseurs de nos provinces désignent certaines espèces sous le nom d'oiseaux de rosée, et cela se rencontroit assez bien avec le sens ; mais Goldast et Leyser * m'ont presque entièrement fixé sur cette leçon, quoique

* *Historia poetarum et poematum medii ævi.* Halæ Magdeb. 1721, in-8°.

ni l'un ni l'autre ne soit arrivé à la mienne. Goldast pense que l'auteur de la PHILOMÈLE est né dans un pays placé sous l'influence de la vieille langue germaine, et il le conclut de ce mot *Drosta* qu'il rapporte à l'allemand *drostel*. Leyser accepte cette hypothèse, mais il la rectifie ; et, comme les Allemands disent aujourd'hui *drossel*, il aimeroit à dire *Droslam*. Je conserve *Drostam* dont la priorité est bien consacrée par Goldast, antérieur de plus d'un siècle à Leyser; qui tient par sa construction aux archaïsmes de cette belle langue, et qui est le seul des deux mots qui ait pu se latiniser, ma mémoire ne me présentant du moius aucun exemple de la lettre *s* placée au-devant de la lettre *l*, en composition latine.

Il me reste à expliquer, en cette hypothèse, le sens de ce vers si peu ou si mal compris par nos philologues, et qui est à la vérité le plus difficile de la PHILOMÈLE ; mais il faut presque une préface à cette note, car j'ai besoin de redire que je n'ai pas assez de titres pour hasarder une leçon nouvelle sur un vieux texte que je ne lis pas sans peine.

Le *drostel* et le *drossel* que je viens de citer, et qui pourroient bien appartenir à la même racine que le *trutilare* du vers 17, signifient en allemand, la grive. *Turdus*, si analogue à *Drosta*, car il n'y a entre l'un et l'autre qu'un déplacement de touche, est, à la vérité, employé quelques vers plus loin ; mais tous les lexicographes

s'accordent à reconnoître dans *Turdus* une espèce voisine de la grive, et le poète lui-même me semble avoir parfaitement caractérisé cette variante d'acception, par un tour très-intelligible, (*avis*) *quam dicunt nomine Drostam*, comme s'il avoit voulu indiquer le congénère le plus prochain d'un oiseau qu'il nomme ailleurs, et qu'à défaut de synonymie latine, il n'eût pu le faire qu'en le désignant sous une dénomination vulgaire dans le pays où il écrit.

Palar ou *palaris*, latin d'Ulpien, signifie, comme *palus*, cette espèce de *pal* ou de *pieu* auquel se lie le cep de la vigne, un échalas; et l'épithète, car *dulce* n'est peut-être pas autre chose, exprimeroit asssez poétiquement la qualité de l'arbuste que l'échalas soutient. Cette manière de lire pourvoiroit à toutes les difficultés : elle justifieroit l'auteur de la stérile redondance de ces deux noms, *Palara* et *Drostam*, qui, loin de s'expliquer, s'obscurcissent l'un par l'autre; elle s'approprieroit très-bien aux mœurs de la grive, hôte accoutumé des vignes à l'époque de la maturité du raisin; elle éclaireroit la méthode presque systématique du poète, qui, s'efforçant de rapprocher les oiseaux selon l'ordre de leurs familles, passe immédiatement de la grive au merle, comme un peu plus loin de la tourde à l'étourneau; enfin, beaucoup plus naturelle quant au fond, je ne pense pas qu'elle soit plus hasardée quant à la forme et à la facture. *Palara* seroit alors un mot à retrancher des Dic-

tionnaires latins, et M. Noël s'en est douté, car il ne l'a pas admis dans le sien, où les capricieux vocables de la PHILOMÈLE ont été si largement accueillis.

Il est bien plus difficile de trouver une explication pour *Palara*, qui est toutefois bien moins arbitraire. Ne seroit-ce pas une contraction d'euphonie, une licence rhythmique pour *Palearia*, la *motacilla*, la bergeronette, le *paille-en-queue?* Le nom de *Drosta*, ou d'oiseau de rosée, conviendroit à merveille à celui-ci qui fréquente volontiers les bas prés et les bords des eaux, et que cette habitude spéciale a fait appeler aussi *lavandière*.

SEPTIÈME REMARQUE.

V. 13. Et Merulus modulans tam pulchris concinit odis.

CONCINIT. — C'est ainsi que le portent tous les manuscrits et presque toutes les éditions, contre l'autorité de Schott, appuyée par celle de Wernsdorf, qui ne croit pas que l'auteur de la PHILOMÈLE ait pu employer ce mot *concinit*, dans lequel *nulla vox propria apparet*. Ces éditeurs, qui ne reconnoissent pas le *tinninet* du vers 9, écrivent *tinnitat* pour *concinit*; mais *odis* qui fait partie du même vers, *carmina* et *canit* qui se trouvent dans le suivant, sont aussi de ces mots dans lesquels *nulla vox propria apparet*. Cependant, tout éloignés qu'ils fussent de l'onomatopée, ces

mots devoient avoir place dans la PHILOMÈLE, dont l'auteur s'attachoit à recueillir toutes les expressions propres à l'action de chanter.

HUITIÈME REMARQUE.

V. 15. Vere calente novos componit Acredula cantus.

ACREDULA. —*Putatur esse luscinia,* dit Robert Étienne, *acris et suavissimi cantus avis.* Cette opinion est bien éloignée de celle des auteurs qui croient reconnoître dans ce mot le nom de la foulque, celui de la chouette, et même celui de la grenouille, animaux, *acris,* mais non pas *suavissimi cantus.* Il seroit au reste fort extraordinaire que l'auteur de la PHILOMÈLE eût cru devoir sacrifier le rossignol sous le nom d'*Acredula,* au rossignol sous le nom de *Philomèle.* Le vers suivant,

Matutinali tempore tunc mitilans,

caractérise parfaitement l'alouette que cet auteur ne pouvoit pas oublier, et qui n'est pas nommée ailleurs.

Charleton n'éclaire pas la question. Il ne désigne l'oiseau nommé *Acredula,* que par un caractère unique qui est tiré de sa voix, et qui nous fournit une douteuse onomatopée de plus : *Acredula* mituat *a sono vocis exilis.*

Je me trouve heureux de me rencontrer avec Goldast dans mon opinion sur l'*Acredula*, qu'il définit un oiseau de l'espèce de l'alouette.

NEUVIÈME REMARQUE.

V. 16. Matutinali tempore tunc mitilans.

Mitilans. — C'est la leçon de Bærius et d'une partie des éditeurs de la Philomèle. Les autres ont écrit *mutilans*, comme Duret, du verbe factice *mutilare*, balbutier, ou se taire, parce que ce sens paroissoit appelé par le *quieta silet* et le *carmina nulla canit* des vers précedents. La marche du poète est assez logique pour expliquer très-suffisamment cette difficulté. *Mitilare* signifie ramager, chanter au lever du soleil; et l'auteur de la Philomèle qui loue le rossignol de chanter en tout temps, relève sa gloire en le comparant aux oiseaux les plus mélodieux, dont les uns chantent le jour et se taisent la nuit, dont les autres chantent au lever du soleil, et n'ont plus de mélodie pour le soir.

Schott a écrit *rurilulans;* et on croit avoir lu *rutilans*, qui ne signifie rien ici, dans le manuscrit de Leyde. *Rurilulans* pourroit bien être fait de *ruri ululans*, et c'est probablement par égard à cette composition de mots, que M. Noël, toujours si savamment exact, a défini le verbe *rurilulare*, crier comme la chouette, quoiqu'il ne

puisse être question de la chouette dans ce passage où l'auteur de la PHILOMÈLE caractérise si bien un oiseau matinal au chant harmonieux.

Quant à *militans* qui se trouve dans une des jolies petites éditions de Plantin, il n'est appuyé sur aucune autorité, et une faute d'impression n'est pas une autorité.

DIXIÈME REMARQUE.

V. 17. Dum Turdus trutilat, Sturnus tunc pisitat ore.

TRUTILAT. —Quelques éditeurs, et notamment Wernsdorf, écrivent *truculat;* le choix est assez indifférent entre deux mots factices qui n'ont pas de meilleure autorité que la PHILOMÈLE; mais *trutilare* est celui qui se compose le mieux de *Turdus* et de leur racine commune. C'est ainsi que le gloussement rauque de l'autruche doit avoir donné l'idée de son nom latin *struthio*, si analogue à *trutilo*, et qu'une extension bien commune dans les langues a fait passer dans la désignation de quelques autres sensations violentes et âpres qu'éprouvent les autres organes : *struthea mala*, les coings. Les Grecs nommoient au reste le passereau στρυθος (*struthos*), et jamais le moineau ne s'est trouvé si près de l'autruche; mais toutes les onomatopées se touchent.

Ibid. PISITAT. — Ce mot peut donner une idée des difficultés que les premiers éditeurs ont ren-

contrées dans le choix de leurs leçons. Celle-ci appartient à Bersmann, à Goldast, à Bærius, à Duret, à une foule d'autres. Schott écrit *pusitat*, le manuscrit de Leyde *pulsitat*, l'édition de 1492 *piscitat*, Burmann *parsitat*, et on trouve *passitat* dans le vocabulaire de Papias. Robert Étienne regarde *pisito* comme un diminutif de *pinso*, qui se trouve dans Columelle au sens de broyer. Végèce a dit : *in pilâ ligneâ pistabis*. On arriveroit par de telles dérivations à de longues familles de mots, plus ou moins naturellement rattachés à celui dont on parle. En ne cherchant ici que l'étymologie la plus matérielle du mot, que son expression mécanique, soit qu'elle provienne du tintement du mortier sous le pilon, soit qu'elle ait été empruntée au *psit psit* des oiseaux parleurs, il est impossible d'y méconnoître l'origine du ψιττάκη (*psittakè*) des Grecs, du *psittacus* des Latins. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce mimologisme étoit fort connu des premiers, qui exprimoient par ψιττα (*psitta*) notre onomatopée *psit*. M. Planche définit ψιτ (*psit*) « mot des bergers pour faire marcher leurs troupeaux. »

ONZIÈME REMARQUE.

V. 19. Caccabat hinc Perdix, hinc gratitat improbus Anser.

Caccabat. — De κακκάϐα (*kakkaba*), qui est lui-même fait du son naturel. Contre l'autorité de

l'étymologie, la plupart des éditeurs et des lexicographes écrivent *cacabat*. Cacabo, *proprium est vocis perdicum*, suivant Robert Étienne; *ratio cur voci ejus a cacando nomen fecerint*, ajoute-t-il, *ea est, quod vox hujus avis cacantium et crepitum ventris emittentium referat sonum*. Cette opinion n'est guère probable. Elle est cependant adoptée par Charleton, sur le verbe factice *caccissare*, formé pour représenter le cri de l'oiseau nommé *bistarda*, que je crois être l'outarde; *bistarda* et *caccissare* sont généralement omis dans les Dictionnaires.

Les Latins ont appelé *cacabus* cette espèce de vase *in quo pulmentarium coquitur*, le pot au feu. Robert Étienne le regarde aussi comme une onomatopée : *dicitur autem a sono quem facit aqua dùm fervet*.

Tertullien contre Hermogène se sert de *cacabaceus* pour désigner adjectivement un bruit moins éclatant qu'importun, ce que nous appelons trivialement un *cancan*. Il affectionnoit au reste cette famille de mots, car c'est lui qui a fait de *cacabus* le diminutif *cacabulus*.

On ne doit pas oublier sur ce mot que κικκαβαυ, κικκαβαυ (*kikkabau, kikkabau*), est un des cris factices des oiseaux d'Aristophane.

Ibid. Gratitat. — Goldast écrit *gracitat*, et Schott *graccitat*. Festus ne rapporte pas ce mot; il dit : *Anser gingrit*, et regarde ce dernier voca-

ble comme formé par onomatopée. C'est le *gingritus Anserum* d'Arnobe. Casaubon exprime autrement ce cri : *Anseres qualitant;* mais il l'a probablement écrit sur une mauvaise copie ; la véritable leçon doit être *quatitant* qui est fort imitatif, et qui tient du verbe *quatio* que je n'hésiterois pas à ranger parmi les onomatopées latines. C'est de ce dernier mot que nous avons maladroitement composé, suivant notre usage, le verbe *casser,* qui ne représente plus rien.

DOUZIÈME REMARQUE.

V. 20. Et castus Turtur atque Columba gemunt.

Gemunt. — Robert Étienne remonte très-bien à l'origine de ce mot : « proprie pectoris est, « quum præ angustiâ in sonum prorumpit. »

« Columbarum proprium est *gemere* et mur- « murare... In columbæ voce aliquid querulum et « *gemebundum* est, » dit Bochart.

Dans l'acception où il est pris par l'auteur de la Philomèle, celui-ci a été précédé par Virgile :

Nec gemere *aëria cessabit turtur ab ulmo.*

TREIZIÈME REMARQUE.

V. 21. Plausitat arborea clamans de fronde Palumbes.

Plausitat.—Wernsdorf pense avec raison que

ce mot vient plutôt du mouvement des ailes de l'oiseau que de l'imitation de sa voix. Quelques lexicographes ont cherché à exprimer son cri le plus habituel par les verbes *runtitrare* et *runcitrare*. Spartianus écrit : *Palumbes minurriunt*. Il y a dans Martial : *Columbarum plausus*. Selon Casaubon, *plausitare* s'est dit de la caille.

QUATORZIÈME REMARQUE.

V. 22. In fluviisque natans sorte tetrinit Anas.

Sorte. — Cette ancienne leçon est la plus commune et la meilleure. Quelques éditeurs écrivent : *forte tetrinit*, et d'autres, *ore tetrinit*, qui est encore plus mauvais. Le poète dit ici, *sorte tetrinit Anas*, comme il dit ailleurs, *rite Canis latrat*. Dans *ore tetrinit*, il n'y a qu'une battologie.

Ibid. Tetrinit. — Robert Étienne écrit *tetrinnit*. Charleton croit que ce mot peut venir *a tetre* (ou mieux *a tætre*), par allusion à la boue des marécages où habite l'oiseau.

On lit dans Papias, *Anates tetrilitant*, que Wernsdorf regarde avec raison comme une corruption du diminutif *tetrinitant*. En effet, de *tetrinire*, se forme, en composition latine, *tetrinitare*, et non pas *tetrilitare*; ceci est confirmé par la leçon d'ailleurs vicieuse de l'édition de Venise, 1498, qui écrit, *tetrinitat*. On pourroit croire ce mot composé de *tetre nictere*, ou *nictare*, qui est

dans Ennius et dans Pline; mais c'est plutôt une onomatopée, à laquelle se rattache le nom du *tetras* ou *tetrao*, coq de bruyère.

QUINZIÈME REMARQUE.

V. 23. Grus gruit, inque glomis Cycni prope flumina drensant.

Gruit. — Wernsdorf adopte la leçon de Schott:

Martia Grus gruit, *ast Cycni prope flumina drensant.*

Nous en verrons tout-à-l'heure la raison.

Les lexicographes ont regardé de tout temps le nom de la grue comme l'onomatopée de son cri. Selon Isidore de Séville, *Orig.* XII : « Grues de « propriâ voce nomen sumserunt : tali enim voce « susurrant. » Selon Papias : « Olores *drensare*, « grues *gruere* dicuntur » ; et selon Festus : « *Gruere* dicuntur grues, ut sues *grunnire.* »

On lit dans quelques glossaires : *olores drensitant.*

Ibid. Glomis. — C'est cette expression qui a déterminé la leçon de Schott, qui ne l'entendoit point. Wernsdorf a suivi Schott par le même motif, et il l'avoue avec l'honorable naïveté d'un savant : *In* glomis *quid sit, dit-il, difficulter explico, nisi in* globis *legatur, h. e. catervatim.* Cet excellent éditeur étoit bien près de la vérité, et il l'auroit saisie facilement s'il s'étoit souvenu

en écrivant, du *glomus* de Pline ou de Varron, ou seulement du *glomulus* d'Apulée et du *glomicellus* de Columelle, car il n'y a point de diminutif, non plus que de superlatif, sans positif latent. Il étoit d'ailleurs inutile de recourir à *globis* pour corriger cette leçon de *glomis*, car les deux mots sont faits sur la même touche, et représentent si exactement la même idée qu'ils ont dû se confondre souvent dans les langues. Il auroit retrouvé et cette racine et ce tableau dans Virgile :

Ad terram gurgite ab alto
Quam multæ glomerantur *aves*....................

Cette manière de parler est surtout très-exacte à l'occasion des cygnes et des grues, qui voyagent par *pelotons*, véritable sens de *glomus*, et je ne doute pas que ce rapprochement n'eût averti Wernsdorf, s'il eût été François, ou si cette locution avoit été propre à sa langue comme à la nôtre. L'emploi en est ici extrêmement heureux, et la leçon du vieux poète vaut mille fois mieux que celle de Schott. *Martia* est une froide allusion, dans le goût de Lycophron, à la guerre des grues contre les pygmées; *glomis* est une image.

SEIZIÈME REMARQUE.

V. 24. Accipiter pipat, Milvus hiansque lipit.

Pipat. — *Pipare* a été employé par Varron en

parlant des poules. Nonnius Marcellus dit : « Mugit bovis, ovis balat, equi hinniunt, gallina « *pipat.* » Le diminutif *pipilo* ou *pipito* est dans Catulle, *de passere*, Epig. III :

Ad suam dominam usque pipilabat.

Le nom même du pigeon, *pipio*, n'a pas d'autre étymologie. Bochart appelle *pipitus* le chant du moineau. *V.* PÉPIER, *Onomatopées françoises.*

Il est à remarquer, au reste, que l'épervier a une espèce de ramage d'appeau et de fascination qui lui sert à surprendre les petits oiseaux, et que ce mot exprime fort bien.

Ibid. Lipit. — Papias écrit *lupire*, qui paroît plus immédiatement fait du grec λυπέο (*lupeo*), *doleo*, *quasi vocem edere dolorosam.* C'est l'étymologie très-naturelle de Charleton. Festus rapporte une autre onomatopée de ce cri, qui doit être formée de ce soufflement chuintant que nous avons eu occasion de remarquer dans les oiseaux de proie : « *jugere milvi dicuntur, cum vocem* « *emittunt.* » Elle est également connue de Papias.

DIX-SEPTIÈME REMARQUE.

V. 25. Cucurrire solet Gallus, Gallina gracillat.

Cucurrire. — « Gallus quidem varias voces

« edit, » dit Charleton; « aliam nempe dùm zeloty-« pia commovetur, aliam dùm comprimit uxores, « aliam dùm metu percellitur, aliam denique « dùm temporis indicem agit, etc. » Cette remarque très-judicieuse explique la variété des dénominations imitatives qu'on a données en divers lieux au même animal, et qui sont également pittoresques sans se ressembler entre elles.

Casaubon écrit *cocurire*. *Cucurra* est, suivant lui, un mot factice composé pour représenter le cri du coucou que Juvénal appelle *curruca*.

Ibid. Gracillat. — Certaines copies donnent *cacillat*.

Charleton ne regarde pas ce mot comme une onomatopée. Il croit qu'il vient *a gracilitate acutieque soni;* mais il rapporte au même sens des onomatopées incontestables qui expriment le même cri, le *cakle* anglois, le *kaekelen* flamand, le *caqueter* françois, le *checcalare* (*sic*) italien, le *glocitare* latin, et il y joint *gloterare* pour rendre le cri caressant de la poule qui appelle ses petits. M. Noël n'a pas ce mot non plus que Robert Étienne, et il écrit *gloctorare*, comme Wernsdorf, le *glotorare* de la Philomèle, qui est probablement le même, surtout si le *gloterare* de Charleton n'est, comme je le suppose, qu'une faute d'impression.

DIX-HUITIÈME REMARQUE.

V. 26. Pupillat Pavo, trissat Hirundo vaga.

Pupillat. — Wernsdorf, d'après Schott, écrit *pululat at Pavo,* qu'il regarde comme plus propre à exprimer le cri du paon, mais cette raison, fût-elle plus plausible qu'elle ne l'est en effet, ne seroit pas suffisante pour prévaloir sur l'autorité de toutes les anciennes copies. Il y a en général beaucoup d'arbitraire dans les leçons des éditeurs d'Allemagne, et comme ces éditeurs sont presque toujours des hommes de beaucoup d'esprit et de goût, les auteurs qu'ils impriment n'y perdent probablement rien; cependant il est permis de penser que la meilleure édition possible est celle qui représente le plus fidèlement le texte original auquel on ne peut parvenir que par les éditions antérieures et les manuscrits. Toute leçon entièrement factice est une falsification.

Ibid. Trissat. — Alde et la plupart des anciennes copies donnent *trinsat;* mais *trissare* et *trissitare* expriment le cri de l'hirondelle dans quelques glossaires estimés, et c'est ce qui me décide à adopter la leçon de Wernsdorf, qui est aussi celle de Robert Étienne et de M. Noël. C'est d'ailleurs une onomatopée grecque, τρισμὸς (*trismos*), qui donne l'idée la plus juste d'un cer-

tain frémissement strident particulier à l'hirondelle, *τριζω*(*trizó*), rendre un bruit aigre, grincer des dents, murmurer, vocables authentiques dans lesquels il n'y a rien de nasal, et qui ne peuvent avoir été tournés en *trinsare* que par corruption. On a dit plus communément, pour rendre le cri des hirondelles, *fritinnire*, et *minurrire*. Sidoine Apollinaire emploie très-élégamment ce dernier mot dans un joli passage de sa lettre II du livre II, et je pense qu'on ne trouvera pas mauvais que je le rapporte ici, comme un des exemples les plus curieux de l'usage de l'onomatopée dans les bons écrits du moyen âge : *Hic jam quam volupè est auribus insonare cicadas in meridie concrepantes, ranas crepusculo incubante blacterantes, cygnos atque anseres concubiâ nocte clangentes, intempestâ gallos gallinaceos concinentes, oscines corvos voce triplicatâ puniceam surgentis auroræ faciem consalutantes, diluculo autem Philomelam inter frutices sibilantem, prognem inter asseres minurientem, etc.*

DIX-NEUVIÈME REMARQUE.

V. 27. Dum clangunt Aquilæ, Vultur pulpare probatur ;

Clangunt. — Les lexicographes ne regardent pas ce mot comme fait du cri de l'aigle, mais du bruissement éclatant de ses ailes déployées. Cicéron définit aussi *clangor*, *tremulus alarum*, et

Suétone écrit *pennarum clangor*. Virgile a dit de l'aigle : *magno clangore volitans;* et l'auteur du *Querolus*, en parlant d'une bande d'oies sauvages : *Cuncti alas quatiunt diris cum clangoribus*. Nous venons de le lire en la même acception dans un passage de Sidoine Apollinaire.

Dans l'édition de Wernsdorf, on lit : *Clangunt porro aquilæ*. Son motif pour adopter cette leçon de Schottus vaut la peine d'être recueilli : « *Dum* « *clangunt aquilæ*. Ald. cum seq. Sed magis « placet, quod Schottus edidit, *clangunt porrò* « *aquilæ*. »

Ibid. Pulpare. — Ce n'est point une onomatopée. Robert Étienne définit ce mot : *pulpam seu carnem poscere ;* et Charleton : *vultur pulpat, id est pro pulpâ seu cibo clamat;* en anglois *cries for meat*.

VINGTIÈME REMARQUE.

V. 28. **Et crocitat Corvus, Graculus at frigulat.**

Crocitat. — Dans Papias, *Corvus* crocitat *vel craxat* (*sic*). *Craxare* est peut-être une faute de copie ou d'impression pour *coaxare* qui s'est dit souvent du corbeau. On lit ailleurs, *Corvi crocciunt, Corvi gluciunt* dans Pline, et *Corvi crocant* ou *croccant* dans Festus.

Plaute auroit adopté *crocitare*, s'il falloit s'en

rapporter à la leçon la plus commune de ce passage de l'*Aulularia*, act. IV, sc. III, v. 2.

Non temere est quod corvus cantet mihi nunc ab læva manu,
Simul rudebat pedibus terram, et voce crocitabat *suâ.*

Mais Perrotus, Gronovius et Wernsdorf y lisent *crocibat*. Despautère dit fort sagement que *crocitare* vient de *crocire*, comme *dormitare* de *dormire*. Nonnius rapporte *crocitus* pour le cri des corbeaux; c'est une onomatopée universelle. A *crocit* et à *crocitat*, Charleton ajoute *corniculat*, qui doit être fait pour exprimer le cri de la corneille, et formé de *cornix*. Le verbe *corniculo* ne se trouve pas chez les anciens, mais ils connoissoient *cornicor*, *ineptè garrire*, babiller comme la corneille :

Nescio quid tecum grave cornicaris *ineptè*.
PERS., *Sat.* V., *v.* 12.

Cette leçon, *crocitat*, qui n'a jamais été contestée, n'est cependant pas la seule qui soit tombée sous mes yeux. Dans l'Ovide de 1492, on lit, *croat Corvus*, d'un verbe *croare*, *croo*, qui est certainement le plus imitatif qu'ait pu inspirer le cri du corbeau; mais cette belle édition est trop vicieuse pour qu'on puisse fonder sur elle seule une prévention de quelque valeur.

Ibid. FRIGULAT. — Wernsdorf écrit *fringulit*

et Graculus, qui n'est en rien préférable, *frigulat* n'étant ni plus ni moins latin que *fringulit*, malgré l'autorité de Papias qui dit *graculos fringulire vel grincire*. Burmann penche pour *fringutit*, qui est fait de *fringilla*, nom latin du pinson, et c'est l'étymologie de Festus. Ajoutons à cela le *frigutit* de Charleton, qui se trouve dans Varron pour exprimer le chant du pinson et du merle. Il n'y a rien de plus facile à expliquer que cette variété de semi-homonymies pour exprimer des bruits dont la désignation écrite est nécessairement un peu arbitraire, et il seroit même fort extraordinaire qu'elle n'existât pas. *Fringuilla* s'est dit aussi pour *fringilla*.

Ennius a employé *fringutire* pour caqueter : *hæc anus admodum fringutit*. C'est proprement, *præpeditè ac obscurius verba enuntiare*, comme dans Apulée : *Audivisti privignum meum vix singulas syllabes fringultientem*. Remarquez *fringultire* qui est un analogue de plus à cette onomatopée multiforme.

Cette racine est très-analogue à celle du mot *frire*, et *frigutire* a été pris en ce sens chez les Latins.

VINGT-UNIÈME REMARQUE.

V. 29. Glotorat immenso de turre Ciconia rostro.

GLOTORAT. — J'ai déjà dit que Wernsdorf écrivoit *gloctorat;* c'est aussi l'orthographe des an-

ciens lexiques; mais elle est tout-à-fait anomale, et sans analogie dans la langue latine; je préférerois même à cette leçon le *clotorat* de Duret, si je n'étois conduit à la mienne par une suite d'inductions très-naturelles. Les Grecs appeloient γλωττὶς (*glóttis*) l'épiglotte ou la luette, c'est-à-dire la partie de l'instrument vocal qui sert à la *glotoration*. Τορο (*toro*) est un des cris factices des oiseaux d'Aristophane :

Τορο, τορο, τορο, τορο, τορο, τίγξ.

(*Toro, toro, toro, toro, toro, tinx.*)

Le cri de la cigogne est exprimé dans Papias par *crotolare*; mais Wernsdorf pense, avec beaucoup de vraisemblance, que ce dernier mot est fait de *crotalum*, un grelot, parce qu'il y a en effet de l'analogie entre ces deux bruits naturels. Ovide écrit :

Ipsa sibi plaudet crepitante ciconia rostro.
MÉTAM. VI, 97.

VINGT-DEUXIÈME REMARQUE.

V. 30. Pessimus at Passer tristia flendo pipit.

Pipit. — Robert Étienne définit ce mot, le cri des poussins et des jeunes oiseaux de ce genre. C'est, dans cette acception, une locution de Columelle.

Tertullien en a fait *pipiare* pour un usage très-figuré.

J'ai rapporté grand nombre d'extensions de la même racine, soit à la note du vers 24, sur le mot *pipat*, soit au mot *pépier*, dans le *Dictionnaire des Onomatopées*.

Passer pipit est du latin si légitime, et l'onomatopée est si bien appropriée à l'espèce dans cet exemple, qu'on est étonné de ne pas trouver ici une leçon unanime. Cependant Bersmann écrit *rapit* qui n'a point de sens satisfaisant, mais avec le soin d'ajouter *pipit* à la marge, comme l'ont fait les Marnef qui lui ont peut-être fourni cette leçon bizarre et malheureuse. Goldast a lu *ripit* qui ne vaut pas mieux que *rapit*, mais qui a l'avantage de se rapprocher de la leçon véritable par une lettre de plus et de déceler ainsi la déception des mauvaises copies.

Burmann exprime le cri propre du moineau par *titiare*, qui est beaucoup meilleur que ce *rapire* et ce *ripire*, et qui pourroit être fait également d'une vocabulisation factice du pipiement des petits oiseaux, le *τιο* (*tio*) d'Aristophane.

VINGT-TROISIÈME REMARQUE.

V. 32. Atque suo domino χαιρε valeque sonat.

XAIPE (Chaïré). — Duret et quelques autres éditeurs ont écrit *salve*, qui est la traduction la-

tine de ce mot, mais dont l'articulation est peut-être moins imitativement appropriée à la voix rauque et grasseyante du perroquet. C'est d'ailleurs, dans un poète du moyen âge, une réminiscence très-naturelle du vers connu de Perse :

Quis expedivit psittaco suum χαῖρε.

C'est d'après une conjecture semblable que Schott substitue à la leçon universelle, *valeque sonat*, celle-ci, *sonat vel ave*, Martial ayant fait mention dans une de ses épigrammes de l'*ave* du perroquet; mais sa manière de lire ce passage n'est justifiée par aucun manuscrit, par aucune édition, et on sait avec quelle liberté il a prodigué ce genre de leçons arbitraires.

Dans l'édition de 1492, l'imprimeur écrit en lettres latines, *chære*.

VINGT-QUATRIÈME REMARQUE.

V. 33. Pica loquax varias modulatur gutture voces.

Modulatur. — Schott et Wernsdorf, qui ne lisent pas *concinit* au vers 13, écrivent ici *concinnat*. Je suis la leçon la plus commune et la plus probable.

Pica loquax est une expression de Martial. L'auteur de la Philomèle n'est pas riche en onomatopées pour rendre le cri de cet oiseau babillard. *Ait* est bien commun et bien froid pour un

si fertile compositeur de mots. On trouve dans Charleton : *Pica Kittabizat, seu picatur, id est stridulum sibique peculiarem emittit vocem.* Casaubon rapporte, *pica vagiens.* Au reste, le vague dans lequel on a laissé l'onomatopée de ce cri, résulte évidemment de la multitude de consonnances que la voix de la pie peut exprimer, et qui ont été remarquées dès Aristote, *Hist. anim.* IX, 13.

Marolles traduit, comme on le verra, *pica loquax* par, la pie *jasarde,* expression plus heureuse qu'il ne s'en est avisé lui-même; il me paroît évident que jaser est fait de l'italien *gazza,* par la substitution si commune et si naturelle d'une de ces initiales à l'autre; on sait qu'elles se confondent ordinairement dans notre usage. Gazouiller, est également fait de *gazza,* et cela est si vrai que le peuple le prend trivialement dans le sens de jaser. Pour épuiser ces analogies, je renvoie le lecteur à l'article JACASSER du *Dictionnaire des onomatopées.*

VINGT-CINQUIÈME REMARQUE.

V. 35. Et Cuculi cuculant, fritinnit rauca Cicada.

CUCULANT. — Quoique formé bien naturellement du substantif, qui est formé bien naturellement de l'onomatopée, c'est-à-dire du cri naturel de l'oiseau, le verbe *cuculare* n'a peut-être pas

été employé avant la PHILOMÈLE. Charleton dit : *Cuculus cuculat, id est dissyllabem vocem semper teretizat, non in unisono, sed perfectissimæ tertiæ minoris intervallo.* Ce verbe inusité, *teretizare,* paroîtroit fait de *teretis,* génitif de *teres,* arrondir ou moduler. Mais les Grecs disoient déjà τερετίζω (*teretizô*), fredonner.

Ibid. FRITINNIT. — Bærius écrit *fritinit,* et Duret *fritivit ;* mais ces variantes ne résultent probablement que d'une double erreur typographique. *Fritinnire,* connu de Varron et de Nonnius Marcellus, a été employé fort élégamment par Sénèque pour exprimer les premiers essais du langage de l'enfance.

VINGT-SIXIÈME REMARQUE.

V. 36. Bombilat ore legens munera mellis Apis.

BOMBILAT. — Les Latins ont exprimé ce bruit des abeilles et de leurs congénères par *bombilare, bombinare, bombire.* Cependant toutes les éditions accréditées sont d'accord sur notre leçon. Ces mots remontent au *bombus* de Varron, que Virgile appelle *apum stridorem,* et au βόμβος (*bombos*) des Grecs, ou plutôt au bruit naturel que ces substantifs expriment. Il paroît que Robert Étienne avoit lu *bombitare* dans un manuscrit ou dans un texte imprimé de la PHILOMÈLE qui m'est inconnu, car il rapporte les deux leçons,

et les appuie sur le même vers. Festus reçoit le substantif *bombitatio*, qui se rapporteroit à ce *bombitat*, et *bombizatio* qui tient au *bombizare* de Charleton : *Alia bombizant, ut bombilius.* Les substantifs *bombylis* et *bombylius* me paroissent trancher la question, en faveur de *bombilare*.

VINGT-SEPTIÈME REMARQUE.

V. 37. Bubulat horrendum ferali carmine Bubo.

BUBULAT. — M. Noël définit ce mot, crier comme un hibou, un butor. Ce sont deux cris très-différents. Il a été trompé par une mauvaise leçon de la PHILOMÈLE sur le vers 42. *Bubulare* est de *Bubo*, le hibou ; le butor se dit *butio*, ou *buteo*, et son nom est formé de son cri.

C'est une idée malheureuse que celle de Schott qui écrit la fin de ce vers, *ferali murmure Bubo.* L'auteur de la PHILOMÈLE copie nécessairement ici Virgile qui a dit avant lui, vers 462 du liv. IV de l'*Énéide*, *ferali carmine bubo*.

VINGT-HUITIÈME REMARQUE.

V. 38. Humano generi tristia fata ferens.

FATA. — Une seule édition, à ma connoissance celle de Venise, 1492, donne *facta* pour *fata* ; mais cette leçon est inadmissible.

VINGT-NEUVIÈME REMARQUE.

V. 39. Strix nocturna sonans et Vespertilio stridunt.

Stridunt. — Ovide lui-même s'est chargé de consacrer cette onomatopée du cri de l'effraie, dans ces vers du sixième livre des *Fastes*.

Est illis strigibus nomen : sed nominis hujus
Causa, quod horrendâ stridere *nocte solent.*

On lit aussi dans Lucain, vers 689 du livre VI :

Quod trepidus bubo, quod strix nocturna queruntur,
Quod strident *ululantque feræ.....*

Stridere se disoit également de la chauve-souris, selon Isidore de Séville : *Non tam voce quam* stridore *resonat.*

TRENTIÈME REMARQUE.

V. 40. Noctua lucifuga cucubat in tenebris.

Cucubat. — Wernsdorf imagine assez ingénieusement qu'il faudroit peut-être lire ici *tutubat*. En effet, ce *tu tu* souvent répété, dont il est déjà question dans Plaute, est un des cris les plus ordinaires de la chouette.

Le nom de *noctua lucifuga*, que lui donne l'auteur de la Philomèle, est consacré par Isidore de

Séville : *Noctua est avis lucifuga, et solem videre non patitur.* Wernsdorf préféreroit cependant *lucifugax,* qu'il trouve plus métrique, mais cette leçon est dénuée d'ailleurs de toute espèce d'autorité, et il ne l'adopte pas lui-même.

TRENTE-UNIÈME REMARQUE.

V. 42. Inque paludiferis Butio butit aquis.

Butit. — Presque toutes les copies et toutes les éditions donnent *bubit.* Schott écrit *buttit* qui vaut mieux, mais qui est moins conforme à la racine commune, *Butio butit.* Burmann et Wernsdorf ont *butit* qui est aussi la leçon de Charleton. *Voyez* ma remarque sur le vers 37.

TRENTE-DEUXIÈME REMARQUE.

V. 43. Regulus atque Merops, et rubro pectore Progne.

Progne. — Je regarde ce mot comme employé ici pour désigner génériquement une famille de petits oiseaux, analogues à ceux qui sont nommés dans le même vers, et spécialement le rouge-gorge qui y est caractérisé très-naïvement par ses propres attributs. Les ornithologistes reconnoissent cependant des espèces d'hirondelles à gorge rousse ou couleur de rouille, mais elles ne sont pas indigènes.

TRENTE-TROISIÈME REMARQUE.

V. 44. Consimili modulo zinzilulare sciunt.

Zinzilulare. — Mot complètement factice. Quelques éditeurs écrivent *zinzinulare*, Schott *tintinulare*, Charleton, d'après Robert Étienne, *zinzibilare* et *zinzillare*. Je crois l'orthographe de *zinzibilare* fondée sur l'analogie de la signification de ce mot avec celle de *sibilare*, mais cette considération ne sauroit prévaloir contre l'usage le plus général. *Zinzilulare* exprime très-imitativement le sifflement fluide des petits oiseaux dont il est question dans ce passage, et ses analogues se sont conservés dans l'italien pour représenter le murmure des liquides qui s'écoulent; *zizzolare* signifie, boire; *zululu*, le bruit d'une liqueur qui tombe goutte à goutte. C'est le *bilbilis* des Latins, et notre *glouglou*.

TRENTE-QUATRIÈME REMARQUE.

V. 45. Scribere me voces avium Philomela coëgit.

Scribere. — Schott place arbitrairement, suivant son usage, le distique qui commence à ce mot, en tête de l'élégie. Le sens, et jusqu'à la tournure de l'expression, indiquent assez qu'il doit être ici.

Cette transition sans motif, et comme le dit

l'auteur, *nemine cogente*, n'est guère du goût des vrais classiques. Elle rappelle celle de La Fontaine, qui en a bien peu de ce genre :

> Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie;
> Je me tais donc, et vais rimer
> Ce que fit un oiseau de proie;

ou cette boutade de Scarron, que Champfort cite à l'occasion de ces vers : « De l'histoire de ce « jeune prince à celle de ma vieille gouvernante, « il n'y a pas loin, car nous y voilà. »

TRENTE-CINQUIÈME REMARQUE.

V. 49. Tigrides indomitæ rancant rugiuntque Leones.

Rancant. — Bersmann écrit *raucant*, et Schott, suivi par Wernsdorf, *raccant;* Papias donne *rhachare*, et d'autres *rechanare*, qui ne sont pas des mots de construction latine. *Rancant*, qui est notre leçon, a un analogue très-voisin dans le grec βράγχος (*branchos*), *raucitas*, enrouement. On sait avec quelle facilité la première de deux consonnes initiales se supprime en composition dans les mots traduits. *Voyez* sur celui-ci RAUQUE, *Onomatopées françoises*.

TRENTE-SIXIÈME REMARQUE.

V. 50. Panther caurit amans, Pardus hiando felit.

Caurit. — M. Noël, qui traduit *caurire*, crier

comme une panthère en chaleur, est le seul lexicographe qui ait saisi le sens de la Philomèle, très-bien exprimé par l'attribut : *Panther amans*. Hors de ce cas particulier, le cri de la panthère se rend par *felire*, comme le remarque Charleton. L'un et l'autre mots se trouvent dans le Vocabulaire de Papias. Spartianus représente par une autre onomatopée le cri du léopard. Il dit, *leopardi rictant*. Cette dernière expression est analogue à *rictus*, *rictura*, *rictum*, ouverture démesurée de la bouche.

TRENTE-SEPTIÈME REMARQUE.

V. 51. Dum Lynces orcando fremunt, Ursus ferus uncat.

Orcando. — D'anciens glossaires expriment par *hircare* le cri du loup-cervier. C'est probablement une corruption de l'*orcare* de la Philomèle, qui est bien plus caractérisé, et qui tient peut-être même à une importante famille de mots. L'enfer s'appeloit *Orcus*; Pluton s'appeloit *Orcus*; Cerbère étoit un loup-cervier à triple tête. Les Grecs désignoient sous le nom d'ορχος (*orchos*), ces longs rangs de tombeaux qui formoient les cimetières; ils ont donné le même nom à la fosse; et les loups-cerviers déterrent les morts. Nous ne présentons pas ces hypothèses avec beaucoup de confiance, car elles nous sont entièrement propres, mais nous les croyons aussi fondées en

vraisemblance que beaucoup d'autres étymologies.

Ibid. UNCAT. — M. Noël ne connoît ce mot que sous l'orthographe *oncat* du vers 55 ; mais ces deux vers sont si voisins et ce poème si court, que l'auteur de la PHILOMÈLE ne sauroit être soupçonné d'une semblable distraction. Robert Étienne adopte dubitativement l'une et l'autre leçon, et toutes les bonnes copies sont d'accord pour les distinguer par l'initiale. *Uncare* exprime le cri des ours dans le Vocabulaire de Papias. On a dit aussi : *Ursi urgant vel sæviunt;* Horace, *ursus gemit;* et Valérius Flaccus, *ursus reboat.* Charleton seul rend le cri de l'ours par *trincare,* mais son beau livre est défiguré par tant de fautes d'impression, que je n'hésite pas à y lire *uncare.* C'est de là, par une de ces extensions que nous avons eu occasion de remarquer tant de fois, qu'auroit été fait *uncus,* cette arme terrible de l'ours qui n'est pas moins caractéristique que son cri. Bien que ces idées paroissent fort éloignées au premier aspect, on sait qu'elles se touchent radicalement, les sens n'ayant cessé de se prêter des figures réciproques, et l'ouie à tous les autres.

TRENTE-HUITIÈME REMARQUE.

V. 52. Ast Lupus ipse ululat, frendet agrestis Aper.

ULULAT. — Schott, qui écrit sept vers plus loin :

Porro Canis latrat, écrit ici : *Porro Lupus ululat*. Quand on refait un texte, il faut le refaire plus adroitement.

Le poète a dit, au vers 41, *ululant ululæ*, et il semble qu'il auroit dû éviter cette répétition à onze vers de distance dans un poème qui n'en contient que soixante-dix ; mais les Latins n'avoient pas, comme les Italiens, la double onomatopée d'*ululare* et d'*urlare*, et c'est pour cela que l'auteur de la PHILOMÈLE, amené par le sens et le sujet de son poème à une redondance inévitable de mots, s'est cru obligé de justifier le second emploi qu'il fait de cette expression par un tour ingénieux, *Lupus ipse*, qui indique assez que les termes lui manquent pour exprimer un cri *innommé*, et cette explication rend encore plus inadmissible la mauvaise leçon de Schott.

Ibid. FRENDET. — L'Ovide de la PHILOMÈLE n'avoit pas lu inutilement le premier, qui a dit : *Aper frendens*, lib. I, v. 46, *de Arte amandi*. Il y a peu de mots d'ailleurs plus heureusement appropriés par les poètes à différentes acceptions imitatives. Charleton définit bien le bruit singulier qu'il représente : *proprie notat sonum edere dentibus collisis*.

TRENTE-NEUVIÈME REMARQUE.

V. 53. Et Barrus barrit, Cervi clocitant et Onagri.

BARRIT. — Bochart doute que ce mot soit une

onomatopée; les Grecs exprimoient en effet le cri de l'éléphant par leur vague τριςμος (*trismos*), et les Latins (Tite-Live, Hirtius, Pline, Florus, Ammien) par leur vague *stridor*. Cependant les sons les plus graves, les plus retentissants, ceux qui désignent les modes et les instruments les plus sévères de la mélopée et de la musique, en paroissent empruntés. *Blaterare* et *blatire* sont congénères de *barrire*, comme *bramer*. En françois, *braire* n'en est que l'anagramme ou la métathèse.

Schott a complétement bouleversé ce vers et le suivant. Il écrit :

Et Barrus barrit, Cervi clocitant, Equus hinnit;
Ast Taurus mugit, et mugilant Onagri.

Je n'adopte de cette leçon que le mot *clocitant*, qui s'éloigne un peu plus du *glaucitat* du vers 60 que le *glocitant* des vieilles copies. On a vu, dans le Dictionnaire des *Onomatopées françoises*, que *closser* et *glousser*, leurs parfaits équivalents, n'étoient que de faux homonymes, distingués seulement par la différence de la touche foible à la touche forte. Il a dû en être de même chez les Latins.

QUARANTIÈME REMARQUE.

V. 54. Ast Taurus mugit, cum celer hinnit Equus.

Mugit. — Schott et Burmann écrivent :

Ast Taurus mugit, *et mugilant Onagri,*

leçon tout-à-fait dans le goût du moyen âge, où l'on faisoit volontiers contraster les mots avec leurs analogues et leurs dérivés; mais il est surprenant que de si savants hommes aient pu admettre cette dérivation anti-grammaticale de *mugire* en *mugilare.* Personne ne savoit mieux, que les verbes en *ire,* comme *crocire, dormire, hinnire, vagire,* qui font très-bien *crocitare, dormitare, hinnititare, vagitare,* ne peuvent avoir leur désinence en *lare,* sans violation ouverte des premières règles de la composition verbale chez les Latins. Ils ne sont cependant pas sans autorité dans cette leçon, mais on peut juger de la valeur de celle qu'ils ont suivie par le nombre de celles qui en diffèrent. Contre le glossaire unique qui leur a fourni *mugilare,* il y en a deux qui donnent *magillare,* deux qui donnent *vagillare,* et aucun de ces trois mots ne se trouve dans les anciennes copies et dans les anciennes éditions.

Ibid. Hinnit. — Plaute et Cicéron ont dit aussi *adhinnit,* mais ces variantes de construction, qu'une variante de préposition modifie, méritent à peine une place dans les Dictionnaires, quoiqu'elles ne soient pas sans valeur dans le style.

Hinnitus equi, est une belle expression souvent employée dans les classiques. Il est plus rare d'y

trouver *sibilatio*, pour une sorte de soufflement strident qui est particulier aux chevaux, comme dans ce passage de Cicéron *pro Sextio : Qui quo tempore conspectus erat, non modo gladiatores, sed equi ipsi gladiatorum repentinis sibilis extimescebant.*

QUARANTE-UNIÈME REMARQUE.

V. 55. Quirritat Verres; tardus rudit, oncat, Asellus.

Quirritat. — C'est ainsi que ce mot s'écrit suivant toutes les anciennes copies. On n'a faussé, depuis, son orthographe, que pour en appuyer une étymologie ridicule. *Quirritare* doit être une onomatopée antique du cri du porc, dont le nom est formé dans toutes les langues, depuis le χοίρος (*choïros*) des Grecs, sur cette racine imitative; et les lecteurs, qui s'occupent du mécanisme du langage, savent bien que *verres* même est presque homonyme de *goret*, qui touche de si près à χοίρος et à *quirrito*. Cette dernière expression étoit donc nécessairement connue des vieux Latins, dans le sens de gémir, de se plaindre, de *grogner* enfin, acception que ce mot formé de la même manière a conservée chez nous. Étrange méprise des lexicographes, qui définissent *quirito* ou *quiritor* (sic), *clamare, romanorum civium seu quiritum civium auxilium invocare, fidem implorare.* Il me paroît clair que dans ce passage de Pline le jeune,

par exemple : *Audires* ululatus *fœminarum, infantium* quiritatus, clamores *virorum,* les petits enfants qui *grognent* ne réclament pas la foi romaine; cela conviendroit mieux aux hommes qui *crient,* ou aux femmes qui *gémissent;* et tout le monde sait que Pline le jeune étoit trop adroit, trop exercé au bon style, pour se tromper à ce point sur la signification originelle d'un mot, surtout dans une phrase périodique et composée, où j'imagine qu'il a fait entrer la valeur relative des mots en grande considération.

Concluons que le rapport inopiné de ces mots *quirites* et *quiritare* ou *quirritare,* avoit dû produire nombre de ces *calembours,* plus communs encore chez les Romains que chez nous ; on avoit dit, *quirites quirritant,* et on avoit lieu de le dire souvent, mais l'étymologie des Dictionnaires est fondée sur une équivoque. Presque tous les noms nationaux fournissent de pareils jeux de mots, et il seroit superflu d'en rapporter ici un grand nombre qui sont propres à nos provinces, et qui traînent dans tous les livres. Cette méprise d'idées m'en rappelle une dont j'ai déjà fait mention ailleurs, le *haro* normand expliqué par un appel à Raoul. C'est absolument la *quirritatio quiritum ad quirites.*

Au reste, *quirritare* est fort évidemment analogue au *gridare* des Italiens, au *grittar* des Espagnols, au *grit* des Écossois, au *kriiten* des Flamands, qui ne sont pas composés, selon toute

apparence, d'après le nom des citoyens romains, et que tout le monde reconnoît pour des onomatopées.

Ibid. RUDIT, ONCAT. — La leçon de Schott est bien éloignée de celle-ci :

Quiritat Verres setosus, et oncat *Asellus.*

Il est évident qu'elle est suggérée par une réminiscence de Phèdre, *sus setosa;* mais je suis cette fois de l'opinion de Wernsdorf qui aime mieux suivre la leçon d'Alde, de Colines et de Goldast, *ut duo verba asinis propria jungantur, sicut in glossario Leid. : asini* oncant *vel* rudiunt. Schott n'a fait que mettre d'ailleurs une illustration à la place d'une autre, car *asellus tardus* est du latin des Géorgiques. *Oncare,* beaucoup moins vulgaire que *rudere*, est bien le cri propre de l'âne que les Grecs appeloient ὄνος (*onos*), et c'étoit pour l'exprimer qu'ils avoient fait ὀγκάομαι (*onkaomai*), braire, ὀγκηθμὸς (*onkéthmos*), l'action de l'âne qui brait. Ces analogies sont incontestables, et la leçon rapportée par Bersmann, où ce mot s'écrit *uncat,* ne mérite aucune considération.

L'auteur de la PHILOMÈLE n'est pas le seul écrivain qui ait usé de cette expression, *oncat asellus.* On la trouve dans Apulée.

La rare leçon de Schott est cependant fondée sur quelques éditions très-anciennes, car celle de 1492 donne ainsi ce vers :

Quiritat verres setosus, et orcat asellus.

Si *orcat,* que Schott n'a pas adopté, n'étoit pas ici une faute d'impression, il se rapporteroit à l'*orcando* du vers 51 ; mais il n'y a rien de moins probable.

QUARANTE-DEUXIÈME REMARQUE.

V. 56. Blaterat hinc Aries, et pia balat Ovis.

Blaterat. — Duret, Bærius, Bersmann, Goldast écrivent *blacterat,* d'après la plupart des anciennes copies ; Schott, *bracterat,* qui est la plus mauvaise de ces leçons ; et Burmann, *blatterat* ou *blaterat,* entre lesquelles il faut chercher la meilleure. Cette dernière orthographe est celle qui se rapporte le mieux aux analogues latins du mot. *Voyez* ci-après à *latrat,* sur le vers 59.

Festus emploie *blaterare,* en parlant des chameaux, et Horace, avec une toute autre extension, pour brailler, parler en vain, jeter au vent des paroles inutiles :

.... *Ecquis*
Audit? cum magno blateras *clamore, fugisque.*
Satyr. VII, *lib.* II, *v.* 35.

De cette racine BLAT, qui a dû exprimer une espèce d'aboiement, commun à divers animaux, les Latins avoient aussi fait *blatire : nugas blatis,*

Plaut., *Amph.* II, 1, 79, littéralement, dans le langage du peuple, *tu blagues*. C'est, suivant Nonnius, *inconditer et inaniter loqui*. Notre verbe *déblatérer* vient si visiblement de *blaterare* que c'est tout au plus la peine de le dire.

Le cri du bélier est exprimé aussi dans quelques glossaires par *craterare* et *crissitare*.

QUARANTE-TROISIÈME REMARQUE.

V. 58. At mutire capris Hirce petulce soles.

Mutire. — Très-mal écrit *muccire* par Schott et par Wernsdorf, sur la foi de Goldast qui a suivi Papias; mais qui peut répondre de l'exactitude des copies de *Papias?*

Ce joli mot *mutire* n'a malheureusement pas été compris par tous les lexicographes dans l'acception qu'il a ici, et qu'on trouve parfaitement définie dans le *Thesaurus linguæ latinæ* de Robert Étienne : *Tanquam mutus signum facere seu strepitum, sive submissâ et imperfectâ voce fabulari*. Rien ne représente mieux le murmure ou le grommellement de la chèvre.

QUARANTE-QUATRIÈME REMARQUE.

V. 59. Rite Canis latrat, fallax Vulpecula gannit.

Latrat. — L'onomatopée du cri du chien, variée selon ses innombrables espèces, et suivant

les passions multipliées que ses habitudes de domesticité lui ont apprises, devoit nécessairement se présenter sous un grand nombre de formes dans les langues. Dans Martial, *catella queritur*. Ovide ne l'avoit dit que des oiseaux : *dulce queruntur aves, Amor.* I, 4, et cela probablement d'après Horace : *aves queruntur in silvis, Epod.* II, 26. On trouve *baubare* dans Nonnius Marcellus, et *baubari* dans Lucrèce. Le même Nonnius attribue *gannire* et *gannitus* au chien, et Festus appelle *gannitio* cette *murmuration* sourde, hargneuse et menaçante qu'il fait entendre dans sa colère. Sidoine Apollinaire donne à ce grommellement le nom d'*hirritus*, mais Festus réserve le verbe *hirrio* pour exprimer celui des chiens enragés. *Canis ululat* est dans Servius, et *nictit canis* dans Ennius et dans Pline. Quant à *latrat*, c'est une grande et oiseuse question que de savoir si *latrare* vient de *latro*, parce que l'approche des voleurs est décelée par l'aboiement des chiens, ou, *vice versâ*, si *latro* vient de *latrare*; mais on ne sauroit douter que *latrare* soit une contraction de *blaterare*, privé de son initiale par une apocope extrêmement commune, et cela est si vrai que *blaterare* est pris pour aboyer, ou *latrare*, par Martianus Capella. La quatrième lettre de *laterare* n'a pas disparu moins naturellement dans la contraction du verbe, comme elle a disparu du substantif *latro*, le voleur, que Varron écrit *la-*

tero. Il n'y a rien ici d'hypothétique, rien d'établi sur des intermédiaires d'imagination.

Wernsdorf n'adopte pas la vieille leçon que nous avons suivie dans ce demi-vers; il écrit sur la foi de Schott : *Porro Canis latrat*, et il justifie ce choix par un seul mot : *præfero*. *Rite*, qui explique l'alliance du chien à l'homme par une habitude de mœurs, nous paroît tout autrement expressif que cet adverbe parasite, qui n'a d'ailleurs d'autre autorité que le bon plaisir de Schott et de Wernsdorf.

Ibid. GANNIT. — *Gannire*, crier comme le renard, étoit connu de Varron en cette acception. Je n'alléguerai pas ce vers de Perse, sat. v, 96 :

Stat contra ratio, et secreta gannit *in aurem.*

C'est la leçon de Pithou. Wederburn écrit *garrit*, et fait bien, car le sens le demande.

Le cri du renard ne seroit-il pas entré pour quelque chose dans la composition de *l'ingannum* du bas latin, de l'*inganno* italien, de l'*engeigner* de Merlin, si regretté par La Fontaine, mots dont le sens rappelle les ruses et les embûches de ce type universel de la tromperie? L'auteur de la PHILOMÈLE sert merveilleusement cette supposition par sa jolie épithète, *fallax vulpecula*.

QUARANTE-CINQUIÈME REMARQUE.

V. 60. Glaucitat et Catulus, at Lepores vagiunt.

GLAUCITAT. — *Voyez* la remarque sur le vers 53.

Burmann écrit *glutinat* avec Schott. Je ne comprends pas cette leçon à laquelle il faudroit préférer de beaucoup le *gratulat* de Vossius qui est extrêmement mauvais.

Si la théorie des langues formées par l'imitation des bruits naturels a quelque chose de vrai, on comprend aisément que des bruits analogues se soient exprimés par des signes identiques ou par des signes très-voisins. Il y a quelque rapport entre le gloussement rauque des jeunes cerfs et celui des chiens.

Ibid. VAGIUNT. — Cicéron, Sénèque, Ovide, le disent des enfants au berceau, et nous l'avons adopté dans cette acception. La PHILOMÈLE le dit du lièvre, mais on ne sauroit trop répéter que tous ces bruits animaux se ressemblent beaucoup, même ceux que forme l'homme enfant avant la communication de la parole.

QUARANTE-SIXIÈME REMARQUE.

V. 61. Mus avidus mintrat velox Mustellaque dintrit.

MINTRAT. — Cette leçon est la plus commune

et la plus probable ; cependant Schott et Wernsdorf écrivent *mintrit*. Bondamius est disposé à lire *murrit* qui seroit bien mieux composé. Un vieux glossaire inédit donne *mincrit*. Ces *variæ lectiones* reposent presque toujours sur des fautes de copies ou d'impression. Elles suffisent cependant pour charger les Dictionnaires de mots presque aussi inutiles les uns que les autres, non qu'ils ne soient pas également pittoresques, mais parce que, depuis qu'il existe des langues, ils n'ont peut-être été employés que dans la PHILOMÈLE.

Le cri de la souris a été représenté dans Plaute par le vocable indéfini ou radical, *trit*, qui est très-précieux, comme racine d'une grande famille de mots à laquelle se rattachent *tritus*, *triturare*, qui est une action propre au rat, et peut-être le *trutilare* du vers 17, qui exprime un bruit analogue. Ce *trit* de Plaute a été remarqué par Sosipater, grammairien napolitain qui vivoit au temps d'Honorius.

Je ne rapporte que pour mémoire la leçon de l'édition de 1492, qui écrit *mitrat*.

Ibid. DINTRIT. — Il en est de ce mot comme du précédent. M. Noël, plus prudent que Robert Étienne, n'ose pas décider s'il appartient à la première ou à la quatrième conjugaison. Cela est effectivement fort équivoque, mais cela est heureusement assez indifférent. Papias écrit *drinorare*, que

Wernsdorf lit judicieusement *drindare*. Dans Vossius, *mustelæ drindant*. Schott et Burmann adoptent *drindit*.

Les Grecs ont exprimé aussi le cri de la souris par ce τρισμος (*trismos*), dont les acceptions sont si multipliées, et qui paroît mieux approprié à ce sens qu'à beaucoup d'autres, ce mot étant fort analogue au *trit* de Plaute et de Sosipater. On le trouve dans Plutarque.

QUARANTE-SEPTIÈME REMARQUE.

V. 62. Et Grillus grillat, desticat inde Sorex.

Grillat. — Pline dit : *Gryllus stridet noctibus*. *Grillat* est tout-à-fait factice. Selon Charleton, *gryllus ad cicadam proximè accedit cantu, qui argutus est, et gryllismus propriè nuncupatur*. Il y a des exemples de *gryllissare*, employé pour exprimer un certain cri de la caille.

Il seroit assez curieux de savoir d'où vient le proverbe grec et latin, *je n'en donnerois pas un gry*, ce mot *gry gry*, ou *cri cri*, s'étant conservé dans nos patois pour représenter le grillon. Il seroit plus curieux peut-être de suivre l'extension du nom de cet insecte à celui du masque d'un fareeur de l'ancienne comédie, que les Italiens appellent encore *Grillo*, et qu'un lexicographe re-

garde comme un vieux peintre de bambochades. Dans le fameux livret de Callot, connu des amateurs sous le nom de *Ballo di Sfessania*, on trouve le portrait du capitaine *Grillo*. Le *Grillo villano* est aussi le pseudonyme d'un poète grotesque. J'ai toujours pensé que c'étoit là une double allusion, et à la mélopée monotone et obstinée, mais vive et joyeuse du grillon, et à la singulière configuration de son masque, qui représente celui d'Arlequin avec tant de vérité, que personne, après l'avoir vu, n'essaiera d'en chercher le modèle ailleurs.

Ibid. Desticat. — Bærius lui seul écrit *disticat*, qui n'est ni plus mauvais ni meilleur, la caractéristique ne portant point sur cette syllabe prépositive, et le mot n'étant pas d'ailleurs littérairement latin. Les Anglois disent *squeack*. Voilà l'onomatopée. Burmann a lu *denticare* et *dentitare* dans quelques glossaires manuscrits. C'est peut-être la leçon qu'il faudroit adopter si elle avoit l'autorité d'une bonne copie.

Qui croiroit que les éditions ne sont pas unanimes sur le mot *sorex* qui termine le vers, quoiqu'en dise Wernsdorf : *sic omnes editi*. Dans l'édition de 1492, on lit *ferox*, mais on ne peut voir dans cette leçon ridicule qu'une faute d'impression.

QUARANTE-HUITIÈME REMARQUE.

V. 64. Garrula limosis rana coaxat aquis.

Coaxat. — Festus dit, *ranæ quacant,* et Robert Étienne, *quaxare* et *quoaxare*. Marolles écrit *craxe* dans ses notes, mais c'est probablement une faute d'impression, car il y a *coaxe* dans son texte.

QUARANTE-NEUVIÈME REMARQUE.

V. 69. Cuncta suo Domino depromunt munera laudum.

Domino. — Schott écrit ce demi-vers :

Cuncta tamen Domino............... ;

et Wernsdorf adopte cette leçon, comme mieux appropriée au sens, quoiqu'elle n'ait point de sens, et que le parasite *tamen* ne puisse en faire un. Ces excellents philologues, préoccupés par leurs habitudes classiques, évitoient avec soin une leçon qui rajeunit singulièrement la Philomèle. Il est étonnant qu'elle n'ait pas détrompé les mauvais scholiastes qui, sur la foi de quelques rencontres fortuites, ont attribué cette élégie à Ovide l'ancien. *Dominus* n'a signifié *le Seigneur,* pris dans cette grande acception du christianisme,

que dans un âge de la littérature beaucoup plus rapproché de nous. Bærius n'entre pas dans la question, mais, pour éviter toute équivoque, il écrit DOMINO en capitales.

TRADUCTION
DE LA
PHILOMÈLE,
PAR
L'ABBÉ DE MAROLLES.

PHILOMELLE

OU

LE ROSSIGNOL.

Viens icy, doux Rossignol, viens-y pour accroistre les charmes du repos de la nuict. Car, entre les Oyseaux mélodieux, il n'y en a pas un seul qui te ressemble. Tu peux représenter mille voix différentes. Tu sçais mille tons divers, que tu peux exprimer admirablement. Et certes, bien que les autres Oyseaux essayent de faire des accords, il n'y en a point qui puissent égaler les tiens. D'ailleurs, le propre de tous tant qu'ils sont, est bien de gazoüiller en plein jour; mais toy seule, nompareille Philomelle, tu es capable de chanter nuict et jour. Et quoy que la Mézange tintine toute la nuict, si est-ce que sa voix ne peut estre agréable à qui que ce soit. La Palare, on l'appelle aussi Drosta, fait ouïr à la vérité un son assez doux : mais, dès que le jour s'abbaisse, elle garde le silence, et se tient en repos. Le Merle accorde aussi sa voix à l'air de quelques chansons

jolies : mais aussi tost que la nuict approche, il ne sçauroit exprimer un seul couplet. Quand le Printemps commence à eschauffer la terre, la Fauvette compose bien des chansons nouvelles ; mais ce n'est qu'au matin qu'elle fredonne. Tandis que la Grive gringotte, l'Estourneau pisote de son bec; mais ils ont oublié le soir ce qu'ils ont chanté le matin. Alors la Perdrix caquate, s'il faut ainsi parler, comme les Grecs l'ont appris aux Latins, l'Oye malicieuse gratonne, et la chaste Tourterelle gémit avec la Colombe. Le Ramier élève davantage sa voix sur les branches des arbres, il plausonne, comme on dit : Et la Cane, nageant sur les eaux, pousse un ton fort enroüé. La Gruë gruine, et les Cygnes, assemblez par troupes le long des eaux, font un bruit comme le vent qui donne dans les toiles d'un vaisseau. L'Épervier piaille fort haut, aussi-bien que l'Autour : Le Milan lippe en l'air, aspirant toujours à quelque lippée sur la terre.

Le Coq a jour et nuict son haut coqueliquais :
Cocodaste à la Poule, et le Paon poupegais :
L'Irondelle trinsote : et de l'aigre trompette
L'Aigle imite le son, quand le Vaultour pulpette.
Le noir Corbeau croasse : et le Geai gris et vert
Fringulote au Printemps, en Automne, en Hyver.
Le Passereau pipie en pleurant sa couvée.
Du sommet d'une Tour la Cigongne élevée
Pousse d'un bec fort long sa glottorante voix.

Dans ces sortes de mots nous n'avons pas le choix
Ils sont peu dans l'usage, il est vrai; mais où prendre,
D'autres termes plus beaux? Il n'en faut point attendre.
Ils sont tous limitez par le chant, le caquet
De chaque Oyseau de l'air : mais j'oy le Perroquet,
Qui de l'homme a la voix : il forme sa parole,
Il dit, bonjour César : on l'admire, il s'envole.

D'autre costé, la Pie jasarde exprime des voix diverses de son gosier, et dit fort plaisamment tout ce qu'elle entend. Mais non pas sans faire beaucoup de bruit. Les Coucous s'appellent eux-mesmes de leur propre nom. Il semble que la Cigale frissonne, quand elle se fait oüir. L'Abeille bourdonne, quand elle amasse les présents de son Miel. Le Hibou étourdit d'un ton lequel ne porte aux hommes que des présages de mal-heur. La Choüette, qui ne se fait entendre que de nuict, et la Chauve-Souris, ont de petits cris aigus qui ressemblent aux grincemens des dents. La Chevêche, qui fuit la lumière, imite dans les ténèbres le bruit du Coucou redoublé en battant des ailes. Pour les Orfraies, ils hurlent en quelque sorte, et chantent d'une voix lugubre : Le Butor bouffe dans les eaux marescageuses. Le Roytelet, le Guespier et la Linotte, dont l'estomac est rouge, sçavent tous gazoüiller sur un mesme modelle.

Le Rossignol m'a obligé de décrire la voix des Oyseaux, lui qui surpasse tous les autres par la

douceur de son chant. Mais maintenant je diray, sans que personne m'y contraigne, la différence qui se trouve dans la voix des Animaux à quatre pieds. Les Tygres indomptez rongnonnent, les Lions rugissent, la Panthère en amour pousse rudement un ton fort aigu, le Léopard miaule comme les Chats sauvages, entr'ouvrant sa gueule. Les Onces frémissent tirant une voix rude du fond de leur estomac. L'Ours farouche grommelle : mais le Loup hurle d'ordinaire, et le Sanglier roume : un Éléphan barronne, les Cerfs réent, et les Asnes sauvages brament. Pour le Taureau, il mugit, et le prompt Cheval hannit. Un Verrat crie d'un ton fort aigre, l'Asne pesant rudit, et quand l'Asne ordinaire se veut faire oüir, il se met à braire. Le Belier blattère, dit-on, et c'est la Brebis proprement qui béele. Pour la Truye, elle grongne dans les champs où elle foüille : mais toy, Bouc impatient, tu as accoutumé de moüetre parmy la Chèvre. C'est proprement du Chien qu'on dit abboyer, le Renard trompeur gannit, le petit Chien glapit, et les Lièvres ont quelque chose du cry des petits enfants, le Rat ravit en ratonnant les choses qu'il appète, la prompte Bellette bellote entre ses dents je ne sais quel petit bruit : Le Grillet grillotte, et la Souris chicotte. Mais voyez un peu le Serpent venimeux qui siffle en rampant, et quant à la Grenoüille jaseuse, elle coaxe sous l'eau bourbeuse. Enfin j'ai décrit les voix des Oyseaux et des

Bestes à quatre pieds, que la Nature, Mère commune de tous, leur a données libéralement. Mais, comme personne n'a jamais remarqué toutes les espèces d'Animaux, qui seroit aussi capable d'en dire tous les sons? Tous néanmoins en donnent des loüanges au Seigneur, soit qu'ils gardent toujours le silence, soit qu'ils fassent du bruit, ou qu'ils se fassent oüir.

TABLE GÉNÉRALE

DES

ONOMATOPÉES.

OBSERVATION.

Un grand nombre d'onomatopées n'ayant pas dû être rangées par ordre d'initiales, mais sous leurs racines respectives, et pouvant échapper ainsi aux lecteurs, on a cru devoir joindre à cet ouvrage une table générale alphabétique qui en facilitera la recherche. Cependant, pour distinguer celles que l'auteur a distinguées lui-même, soit qu'il les regardât comme radicales, soit qu'il fût déterminé par quelqu'autre considération dans leur choix, on a conservé à toutes celles qui sont placées en tête d'article des capitales supérieures.

A

B

C

D

E

F

G

H

J

N

O

P

R

S

T

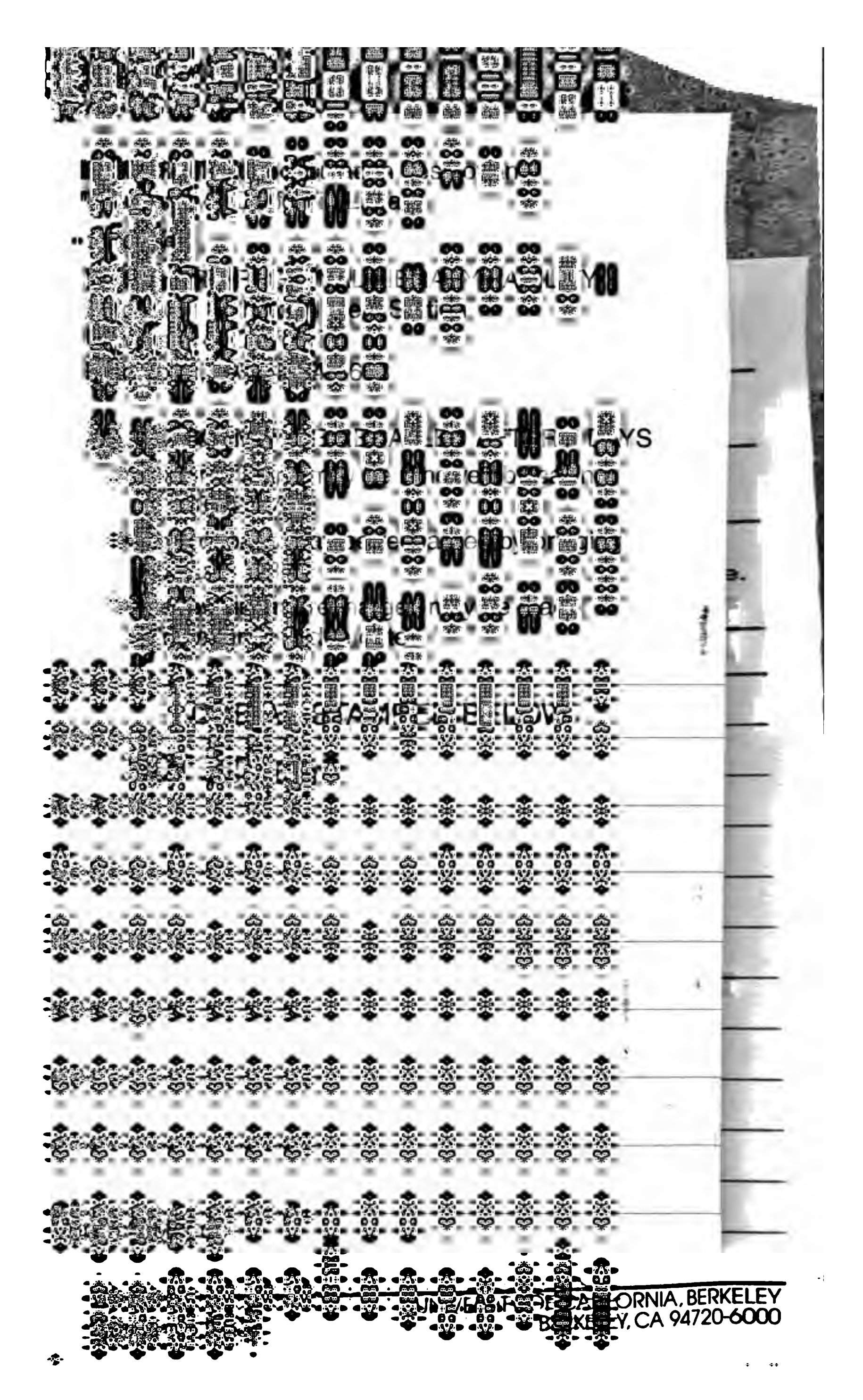
V

W

Y

Z

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.


ORNIA, BERKELEY
EY, CA 94720-6000

